

Vaf, Cajot, 3.3.

5570

1
R.I.E.
2913
* 7

(ajaj 4.)
OSB

LES
P L A G I A T S

DE M. J. J. R. DE GENEVE,

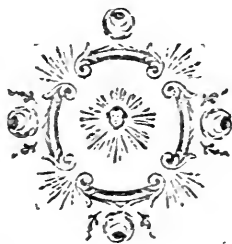
S U R

L'ÉDUCATION.

Grandia verba ubi sunt? Si vir es, ecce nega.

MARTIAL. L. 2. Epigr.

D. J. C. B.

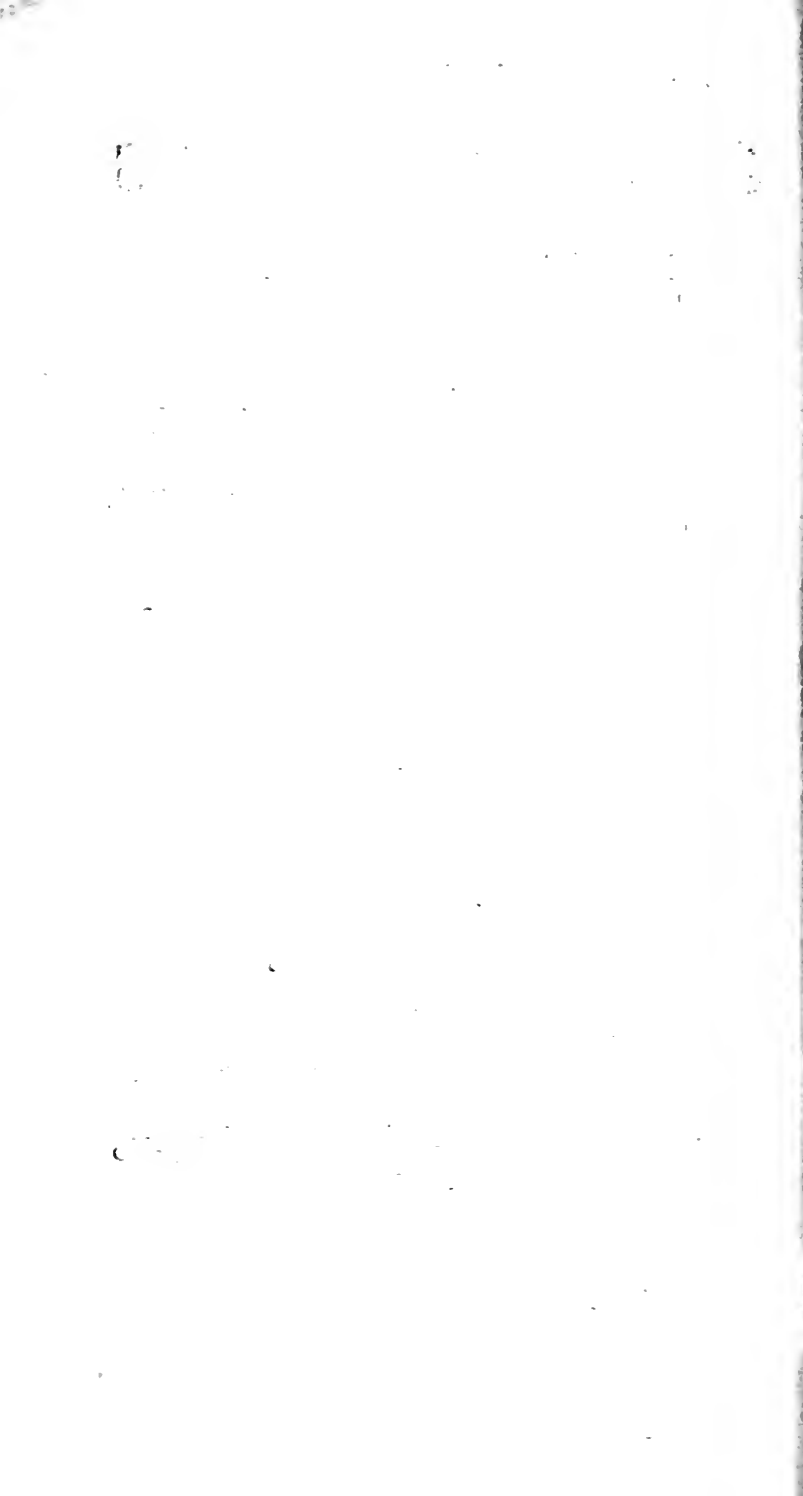


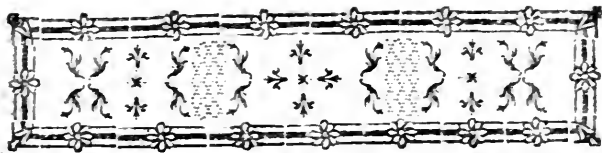
A L A H A Y E;

Et se trouve à Paris,

Chez D U R A N D, Libraire, rue S. Jacques,
à la Sagesse.

M. D C C. L X V I.





PRÉFACE.

PEU d'Auteurs ont essuié un déchaînement aussi universel que le célèbre Jean-Jacques Rousseau..... Ici qualifié d'homme à paradoxes ; là reconnu pour ami des opinions les plus révoltantes ; ailleurs accusé de fomenter la discorde & l'indépendance ; on s'est imaginé lui faire grace , lorsque l'on s'est abstenu de le dévouer au bucher.

Sans avoir égard aux clameurs de la multitude , j'ose compatir à la triste destinée d'un homme

plus misantrope que méchant ; & je ne désespère pas de diminuer les torts dont on le charge peut-être à la légère. Car s'il n'a rien écrit contre l'abus des Sciences ; qui n'ait été avancé par Lilio Gyraldi (a) ; les défauts du Copiste ne doivent être imputés qu'à l'imperfection de son modele.

Qu'y a-t-il dans les humiliantes situations des premiers humains , que Mariana n'ait détaillé aussi-bien que le Philosophe Genevois ; dans le Discours de l'*Inégalité* (b) :

(a) Progymnasma advers. Litt. inter Opera Gyraldi , in-fol. *Basilea* 1580.

(b) Mariana Soc. Jes. de Reg. Institut. *Moguntia* 1605. L. 1. c. 1. Solivagi initio homines, incertis sedibus, ferarum ritu &c.

P R É F A C E. v

A-t-on droit de reprocher à M. Rousseau, les rêveries du Pere Buffier, sur la félicité des Sauvages, & les vains assujettissemens de la politesse (a) ? En dérochant à Locke, une partie de ce qu'il y a d'estimable dans *Emile*; aux séditieux Ecrits d'Etienne de la Boetie, le venin du *Contrat Social* (b); à M. Nicole, à M. Bossuet, de sûrs préservatifs contre le danger des Spectacles, M. Rousseau n'est nullement blâmable de souscrire à la vérité qu'il rencontre comme

(a) Buffier Cours des Sciences, Diff. 5. in-fol. p. 974.

(b) Le Contre-un, ou l'Ante-noticon, Disc. de la Servitude volontaire. Il se trouve dans les Mém. de Charles IX. A Meidelbourg 1578.

par hafard ; ni fingulier de puiser des fentimens irréligieux dans les Livres qui les respirent.

Sextus Empiricus avoit foute-nu , dès le fecond fiécle , qu'il n'y a dans la Musique ni obfervation des nombres ni cadence : M. Rouffeau vient de reftreindre à la Musique Françoife , les principes de ce Septique ; il n'y a pas là , ce femble , grand effort d'imaginacion.

Le Devin de Village eft une pièce charmante qui fera long-tems regretter la mort prématurée de M. Gauthier , Muficien de Lyon : il dépendoit du Public de discuter le fait , avant d'adjuger ce

drame à M. Rousseau (a). Quant à la nouvelle *Héloïse*, elle a tant de conformité avec *Clarice*, que le Philosophe Genevois est encore ici privé du mérite de l'invention. Il seroit le plus décidé Plagiaire dont on ait mémoire, si Labbe n'eût jamais existé. Grace à ce Jésuite, M. Rousseau n'est pas même Original dans sa méthode ; rien n'est plus facile à démontrer.

L'usage du disciple de S. Ignace, pour ôter au Public le soupçon de ses emprunts, étoit d'insulter aux Sçavans dont il usurpoit les productions. Il défiguroit des

(a) Journ. Encyc. 1763. Mars, Avril,

Traité^s entiers, pour se les approprier, à la faveur d'un masque inconnu. Ses exactions dans l'empire des Lettres étoient telles, en un mot, que l'on retrouvoit parmi ses Ecrits, ce qu'il y a de mieux en tout genre, dans les Bibliothèques.

Appliquons à M. Rousseau ce que nous venons de dire du Pere Labbe; de leurs traits rapprochés il ne se formera qu'un seul tableau. Tous deux acquirent une grande célébrité à peu de frais: tous deux traitèrent cavalierement leurs contemporains; ni l'un ni l'autre ne produisirent rien de véritablement utile à la Patrie. MM. de Por-

Royal n'étoient aux yeux du Jésuite, que des Verbiageurs, & M. Samfon qu'un mauvais Géographe; comme à ceux de notre Genevois, Locke paroissoit le fauteur des préjugés; & Crouzas un pédant.

A des parités si frappantes, il ne manque que la réalité de la Métempfycofe, pour se persuader que l'Âme du Pere Labbe, fait pénitence dans le corps d'un suppôt de Calvin.

Je laisse à des mains accoutumées au combat, l'honneur de venger la religion, des Sophismes de M. Rousseau. Qui ne connoît l'Instruction Pastorale du pieux &

ſçavant Evêque du Puy , ſur la prétendue Philoſophie des Incrédules modernes , à laquelle notre Genevois a tant de part ? Les Lettres de Jacob Vernes , contre cet Auteur : les nombreuses réfutations d'Emile , qui ont été publiées avec un ſuccès dont le ſilence de M. Rouſſeau annonce le mérite & fait l'éloge : tous ces Ouvrages décèlent l'inutilité des attaques ultérieures qu'une critique imprudente méditeroit à l'avenir.

Que l'Egliſe anathématife le Philoſophe impie ; que la Police proſcrive le ſujet factieux ; leurs décrets me ſeront toujours ſacrés. Mais ces lugubres objets trop ſou-

vent reproduits , fatigueroient les Lecteurs & répugneroient à mes inclinations. Flétri par différens Tribunaux , suspect à ses Conci-toyens , réduit à errer de Province en Province , M. Rousseau à long-tems excité ma commisération par l'excès de ses disgraces. Le détracteur des Loix , l'ennemi du bon ordre a été suffisamment réprimé ; le Plagiaire n'a point encore subi d'examen. Je me livre avec d'autant plus de sécurité à ce genre de critique , qu'il ne porte atteinte ni à l'honneur ni aux autres qualités essentielles de l'honnête homme. Si dans quelques occasions difficiles , il m'arrive de

parler avec trop de chaleur, mon zèle est justifié par la pureté de son principe. Un Chrétien, un cœur patriote, doit marquer sa sensibilité aux outrages qui flétrissent les objets de son culte & de son estime.

Dans la diversité des matières qu'embrassent les Ouvrages de M. Rousseau, l'on s'étonne de ne remarquer ni garans ni citations; & selon moi, ce feroit un tout autre sujet d'étonnement, de le trouver docile à une pratique qui réduiroit à rien la collection de ses œuvres. Quand Bathylle se déclara furtivement, auteur du Distique, *Nocte pluit totâ* &c. il

souffrit que Virgile confondit sa hardiesse ; mais il se laissa encenser aussi long-tems qu'il trouva des duppes. Telle a été la conduite de tous les Plagiaires & telle est celle du Philosophe Genevois. On a eu beau lui crier, Renoncez à vos principes inouis ; défaites-vous de votre humeur singuliere , il n'avoit garde de dissiper l'illusion : cependant , un simple aveu suffisoit pour remettre dans le train ordinaire , cet Ecrivain que le Public préconisoit comme un Phénix. Il n'avoit qu'à dire , *Hobbes* m'a fourni ses rêves politiques ; je dois à *Corneille Agrippa* , mes invectives contre le genre humain ;

à la Bruyere quelques caractères triés dans le Livre de ce sage Observateur ; tout étoit dit , on ne parloit plus de Jean-Jacques Rousseau.

Pour éviter de m'égarer sur sa trace , à travers un mélange fantastique de vérités constantes & de maximes hasardées , je réduirai mes observations au sujet d'*Emile* , à un petit nombre de paralleles qui rendront sensibles , les rapports de cet Ouvrage avec les Auteurs que M. Rousseau a copiés. Ce terme a quelque chose d'offençant , mais assez de preuves y donnent lieu , pour me croire dispensé de l'adoucir. Martial pensoit comme lui ;

qu'il ne suffit pas d'avoir écrit des
Brochures , pour sçavoir composer
un Livre. Emil. Préf.

..... *Facile est epigrammata bellè
Scribere , sed Librum scribere , difficile est.*

La maniere unique dont ce
Poëte peignoit , le rendoit Juge
compétant des Ouvrages d'esprit ;
au lieu que le Citoyen de Geneve ,
presque toujours réduit au foible
mérite de Compilateur , ne se dé-
cide que par oui-dire , & n'a pour
l'ordinaire que des opinions em-
pruntées. » Les hommes ne sont
» point faits (selon qu'il le pré-
» tend) pour être entassés en four-
» millieres , mais épars sur la terre ,
» qu'ils doivent cultiver. Plus ils

» se rassemblent , plus ils se cor-
 » rompent. Les infirmités du corps ,
 » ainsi que les vices de l'ame , sont
 » l'infailible effet de ce concours
 » trop nombreux. L'homme est de
 » tous les animaux , celui qui peut
 » le moins vivre en troupeaux.
 » *Emil. T. 1. p. 78.* «. Paradoxe
 ainsi rendu par l'Auteur de l'Ana-
 lyse des Oeuvres du Chancelier
 Bacon , imprimée chez Arskée ,
 1755. 2 vol. in-12. *Quand on con-*
sidère que les hommes se corrom-
pent & s'empoisonnent mutuelle-
ment , croiroit-t'on qu'ils sont faits
pour habiter ensemble ? D'où vient
que dans tous les lieux d'assemblée
publique , on est sujet aux pamois-

sons ? C'est que les hommes souffrent une peste subtile. Les troupeaux n'éprouvent pas ces altérations dans leurs étables. Tom. 2.

p. 329.

Combien d'autres pensées M. Rousseau a-t-il inférées parmi ses productions , avec aussi peu de travail ? Ce Sophiste tâche de nous persuader » qu'à quinze ans , les » enfans sont encore incapables de » connoître la Divinité. *Emil. T. 2.* » p. 325. Il appréhende que l'idée » trop tôt communiquée de l'Être » Suprême , ne trace dans leur » cerveau des images difformes , » fantastiques , injurieuses ; & qu'ils » ne conçoivent plus étant hom-

« mes, d'autre Dieu que celui des
 « enfans. » *Ibid.* p. 327. & T. 4.
 p. 77.

L'Auteur des Pensées Philosophiques, n'étoit point différemment affecté. *A peine un enfant entend-t il, qu'on lui demande, Qu'est-ce que Dieu? On lui inculque une des plus importantes vérités, d'une manière capable de la décrier un jour au tribunal de la raison N. 25..... On nous parle trop tôt de Dieu. Qu'y a-t-il en effet de surprenant, si un jeune homme trouvant à l'âge de 20 ans, l'existence de Dieu confondue dans sa tête, avec une foule de préjugés ridicules, vient à la méconnoître? N. 26.*

Ainsi semblable au Caméleon , M. Rousseau prend la teinte des choses , auxquelles il s'attache , sans en conserver aucune qui lui soit propre.

Fidèle à ses engagements , il devoit frayer des routes ignorées & s'appésantir moins sur l'obligation imposée par la nature , aux meres d'allaiter leurs enfans & aux peres de pourvoir à leur éducation. C'est une matiere que la publication d'*Emile* , n'a rendu ni plus intéressante , ni mieux développée qu'elle n'est , dans une infinité de Livres concernant l'éducation. Rien n'obligeoit M. R. d'entretenir le Public , des devoirs des

Précepteurs ; car il répète exactement les principes de Quintilien ; ni de traiter si au long , de l'inconvénient attaché à la fréquentation des Ecoles publiques , de la dépravation qui regne dans les grandes Villes , des débordemens occasionnés par le luxe ; de la tyrannie de l'opinion ; toutes vérités triviales où il n'y aura désormais que redites à produire.

Quand il se plaint » que l'art » de former les hommes est encore » oublié , *Emil. Préf.* « , j'aimerois autant lui entendre dire : Mortels, qui que vous foyez , admirez la transcendance de mon mérite ; lisez mes Livres & brûlez vos Bi-

bliothèques. M. Rousseau excepte néanmoins de la foule, le sçavant Locke ; mais il faudroit n'avoir pas lû *Emile*, pour méconnoître l'intérêt qui dicte son léger hommage. Qu'il est frivole cet hommage, qui à peine rendu, se trouve croisé par une contradiction ! Si ; comme l'assûre M. Rousseau, la République de Platon est le plus beau Traité d'éducation qu'on ait jamais fait ; *Emil. T. 1. p. 13* ; est-il possible que ce sujet soit tout neuf, après le Livre de Locke ? *Emil. Préf.* Ce n'est au reste qu'une bagatelle ; & nous ne sommes point dans le cas d'y regarder de si près, Rendons à Locke, ce qui ap-

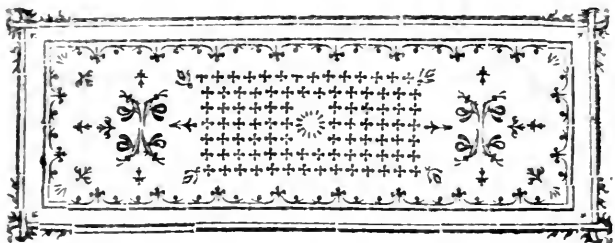
partient à Locke, & à d'autres personnages non moins distingués, ce qu'ils font en droit de révéndiquer ; par ce moyen M. Rousseau resserré dans sa véritable sphère, cessera d'attribuer à la fécondité de son imagination, les services que lui rend sa mémoire. Tel est le but que je me suis proposé. Si je l'ai bien saisi, je donnerai plus d'étendue à mes poursuites contre le Philosophe Genevois, dès que le Public paroîtra le souhaiter ; & jamais il ne se fera fait une semblable application de la fable du Geai, paré de plumes étrangères.



AVERTISSEMENT.

*P O U R éviter les méprises , en
citant les pages d'Emile , j'aver-
tis que je me suis servi d'une Edi-
tion contrefaite à Lyon , sur celle
de Jean Néaulme , à Amsterdam
1762 , 4. vol. in-12.*

LES



L E S

P L A G I A T S

DE M^R. J. J. R. DE GENEVE,

S U R

L'É D U C A T I O N.



CHAPITRE PREMIER.

*De quelques Anciens qui ont traité de
l'Éducation, dans les Principes
de M. J. J. Rousseau.*

ENFIN, le vœu de l'Abbé des Fontaines est effectué; le Traité de la Mofaique littéraire, ou l'art de composer des Livres, avec des pièces de rapport, qu'il fouhaitoit si passionnément, existe dans

A

celui-ci (a). Je compare les Anciens à M. Rousseau, & des textes rassemblés de divers Sçavans, mon Livre s'épaissit, je deviens Auteur. Un long préambule seroit ici superflu; j'entre en matière.

De tous les paradoxes mis au jour par le Philosophe de Geneve, nul n'a aussi constamment déplu, que de lui voir confondre les prémices de l'existence humaine, avec le brutal instinct des animaux.

» La premiere éducation doit être négative, si nous l'en croyons. Elle consiste
 » non point à enseigner la vertu ni la
 » vérité; mais à garentir le cœur du vice
 » & l'esprit de l'erreur. Pour empêcher
 » le mal de naître, ne vous pressez point
 » de faire le bien, car il n'est jamais tel,
 » que quand la raison l'éclaire. Homme
 » prudent, observez bien votre élève
 » avant de lui dire le premier mot. Laif-

(a) *Observ. sur les Ecrits modernes*, T. 2. pag. 285.
 1735.

» fez long-tems agir la nature , avant de
 » vous mêler d'agir à sa place , de peur
 » de contrarier ses opérations «. *Emil.*
l. 2. p. 193.

Cette morale insensée, renouvelle les folies que le Médecin Galien reproche à Favorin, dans un petit *Traité De la meilleure maniere d'enseigner. Un Artisan*, disoit ce Disciple de l'Ecole Pyrronienne, *n'applique pas d'abord son apprentif, aux coups de main ; il l'engage à fixer les yeux sur la manœuvre des Maîtres, avant de lui permettre la pratique de l'Art. Ainsî en doit-il être des Maîtres qui élevent l'enfance. Pour former un Orateur, un Grammairien, il s'agit moins de raisonner que de guider. Ayons donc l'œil sur nos élèves, mais ne les conduisons pas. Laissons agir la nature, n'ajoutons rien à l'ordre de ses progressions ; autrement il arrivera de nos leçons ainsî déplacées, qu'elles nous rendront semblables à l'arpenteur, qui s'obstineroit à mesurer un terrain sans le secours de la toise ; car il est illusoire de vouloir former la raison*

de celui qui n'a point de jugement (a).

La lueur vacillante d'une lampe nouvellement allumée & comparée aux naissantes étincelles de l'entendement, détruit ce vain sophisme. Aristote long-tems avant Favorin, conseilloit aux Précepteurs de ne rien exiger des enfans, qu'ils n'eussent atteint la puberté. Il supposoit, que cet âge, est l'époque où l'homme devient capable d'attention (b).

Ainsi, l'habileté de M. Rousseau, se réduit à déterrer dans de vieux Ecrits, les rêveries qui y étoient ensevelies. Quand il vote pour l'institution publique des enfans, quand il tient pour impossible de concilier dans le même individu, *l'honnête homme & le citoyen* (c);

(a) Vide opera Sexti Empyrici, Coloniae Allobrog. 1621. in-fol. p. 497.

(b) Arist. l. 8. de Repub. c. 4.

(c) *Arist. de Rep. l. 3. c. 4.* Fieri non potest ut boni Civis virtus sit una perfecta; at virum bonum dicimus, virtute perfectâ.

Emil. l. 1. p. 12.

qu'il accuse nos conventions sociales d'ôter à l'homme son unité numérique , pour lui en donner une relative , en sorte que chaque particulier ne soit plus sensible que dans le tout , on discerne l'esprit de la République d'Aristote (*a*). » Pour être quelque chose , pour être » soi-même , poursuit M. Rousseau , il » faut être décidé sur le parti qu'on doit » prendre : le prendre haurement & le » suivre toujours (*b*) « . A ces grands traits qui caractérisent l'homme magnanime , je reconnois la définition qu'en donne Aristote , & ne suis point surpris que le Philosophe de Geneve , place au rang des prodiges , l'heureux mortel qui la réaliferoit. C'est du même Auteur que M. R. apprend à n'admettre

(*a*) *Arist.* l. 8. de *Rep.* c. 1. Civem neminem existimare oportet ipsum esse suum , sed omnis civitatis. Particula enim unusquisque civis , civitatis est.

Emil. T. 1. p. 11.

(*b*) *Id.* l. 4. de *Morib.* c. 8. Magnanimum inimicitias apertas gerere & apertè amare necesse est : tum apertè agere & dicere omnia.

Emil. T. 1. p. 12.

pour citoyens, que ceux qui participent à l'autorité souveraine (a). S'il bannit des langues modernes, les doux noms de Patrie & de Citoyens, il faut en chercher la raison dans l'égalité des conditions, sans laquelle, le Précepteur d'Alexandre, nioit qu'aucun Corps civil pût exister (b). L'admiration de notre Genevois, pour Lacédémone, ne paroît avoir de motif déterminant, que l'estime d'Aristote (c). Il le suit, au sujet des exercices manuels & du choix d'une profession mécanique (d). Il adopte ses idées sur la nature de l'amitié, sur le partage des talens produit par la diffé-

(a) *De Rep. l. 3. c. 1.* Civis nullâ aliâ re definitur magis quam quod sit Judicatus & Magistratus particeps.

(b) *L. 7. de Rep. c. 17.*

(c) *L. 1. c. 8.*

(d) *L. 8. c. 2.* Cum distincta sint liberalia munera ab illiberalibus, licet videre, talia utilia adolescenti esse tractanda quæ eum qui tractet non sordidum sunt redditura. Il est constant que M. R. avoit en vue ce passage d'Aristote, lorsqu'il disoit : *Il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'une odieuse.* Emil. T. 2. p. 118.

rence des génies ; différence qui rend une République plus florissante , que si une parfaite conformité de goûts réuniffoit tous ses membres. Digne maître d'un tel disciple , il falloit qu'Aristote eût un admirateur , qui l'indemnisât du mépris des écoles.

En vain , pour livrer avec quelque prétexte l'enfance à la dissipation , M. R. appelle à son secours la République de Platon , comme n'imposant de devoirs aux enfans , que le choix des plaisirs. Montagne qui l'a guidé , ne rend point son erreur excusable. *C'est merveille (dit celui-ci) combien Platon se montre soigneux en ses loix , de la gayeté & passe-tems de la jeunesse , & combien il s'arrête à leurs jeux , chansons , sauts & danses.* Ainsi s'exprime Montagne L. 1. c. 25. Trop confiant sur la bonne foi de ce Sceptique , M. R. répète mot à mot que » Platon n'éleve les enfans qu'en fêtes , » jeux , chansons & passe-tems α. *Emil.* l. 2. p. 242. Pour rencontrer aussi juste ,

il faut avoir lû. Ni l'un ni l'autre pourtant, n'a sçu rendre justice à ce sage Athénien. Platon auroit-il mérité le titre de Divin, s'il eût borné le sçavoir des enfans à l'agitation machinale des brutes qui bondissent & qui végètent ? Ce Philosophe tance un écolier qui joue aux noix trop passionnément. Le petit mutin se récrie qu'on le corrige pour bien peu de chose : jamais l'habitude ne fût peu de chose, répond Platon. Ce n'est pas là enseigner que l'on ne parvient à la sagesse que par la polissonnerie. Emil. T. 1. p. 286. Dans la pensée de Platon, l'enfance est si difficile à manier, qu'il faut en quelque sorte l'enchaîner. *Multis quasi frænis constringendus est puer.* L'éducation qui n'aboutiroit qu'à développer les membres, qu'à les dresser aux grâces du maintien seroit ignoble & grossière, selon cet Ancien, si elle n'étoit accompagnée de quelqu'exercice d'esprit.

L'enfant est déjà susceptible d'avis salutaires quand il peut distinguer la voix

de ses parens. C'est l'heure favorable de lui inspirer l'amour de l'ordre , d'élever son ame à l'admiration des faits héroïques , de la plier au respect des choses saintes , de ne négliger aucune des parties qui constituent le vrai citoyen. Il est honteux qu'un Chrétien rejette des leçons précieuses même au Paganisme. Platon a senti dans les enfans le besoin d'instruction ; le Philosophe de Geneve traite de méthode pédantesque tout ce qui s'y rapporte. *Nous n'avons que des tortures , que des chaînes à leur présenter : nous ferions mieux d'exercer leur corps : parlez-leur de promenades , ils en peuvent sçavoir jusques-là ; parlez leur d'obéissance , ils ne sçavent ce que vous voulez dire : mais surtout point de Livres , c'est un triste ameublement pour leur âge.* Emil.

Divulguer ces maximes & vanter les ouvrages qui les réprouvent , n'est-ce pas se diffamer de plein gré ? Si de l'aveu de M. Rousseau , la République de Platon est le plus beau Traité d'éducation

que l'on ait jamais fait, *Emil. T. 1. p. 13*, le Livre qui lui est formellement opposé, doit être la plus exécrationnable production qui soit sortie de la main des hommes.

Aveugle fureur des systèmes, pourquoi nous enlèves-tu le mortel le plus propre à peindre la vérité, avec ces traits de feu qui l'impriment dans les cœurs? Quelle harmonie dans le choix de l'expression! Quelle variété, quelle finesse dans les pensées! Où le langage est-il plus pur, plus concis, plus élégant que dans les Ouvrages de M. Rousseau? Et toutes ces qualités, hélas! deviennent les interprètes du vice, bien loin de servir d'organes à la vertu.

Ce n'est pas seulement en calomniant Platon, que le Philosophe de Geneve manifeste l'obliquité de ses desseins; il veut s'associer Sénèque, attendu que cet Ancien dit de la jeunesse romaine, qu'on ne lui enseignoit rien qu'elle dût apprendre assise, *Emil. T. 1. p. 242*. Plaisante façon de raisonner! Debout, en plein air

ou renfermé dans un collège, l'écolier n'a besoin que de guides qui mettent en jeu les ressorts de l'esprit par la voie du sentiment. L'activité des jeunes gens, à Rome, ne décide donc point qu'ils n'eussent aucune teinture des lettres. Qui ne sçait que les Péripatéticiens honorent le Lycée par leurs doctes promenades ? Sénèque aussi précis que Platon sur la nécessité d'assujettir de bonne heure, aux objets louables, les penchans de l'homme, enseigne au second Livre *de la Colère*, que l'on ne peut les étudier trop tôt. Il désire qu'à peine débarassé des langes, on porte l'enfant à l'amour des lettres, & que l'on se serve de l'aiguillon des châtimens contre la résistance des esprits rétifs. *Lib. 5. Benef.*

Loin de mettre à profit des témoignages si précis, M. Rousseau s'efforce d'appuyer sa méthode inactive d'un passage de Quintilien, qui, s'il l'eût rapporté dans son entier, formeroit un in-

vincible argument contre elle (a). Ce que notre Genevois cite de cet Orateur est réellement de lui; mais ce n'est qu'une partie de ce qu'il dit. Voici le texte rétabli, & tel que M. Gédoyne l'a traduit.

» Ne souffrons point qu'un enfant perde
 » ses premières années. Songeons que
 » pour les commencemens des lettres;
 » il ne faut que de la mémoire, & que
 » les enfans en ont plus que nous. . . .
 » mais aussi ne suis-je pas si mal instruit
 » de la portée de chaque âge, que de
 » vouloir qu'on tourmente d'abord un
 » enfant & qu'on lui demande plus qu'il
 » ne peut; car il faut se garder de lui
 » faire haïr les sciences, dans un tems
 » où il ne peut encore les aimer, de peur
 » qu'il ne soit rebuté pour toujours de
 » l'amertume qu'on lui aura fait une fois
 » sentir «. &c.

(a) Id imprimis cavere oportebit, ne studia qui amare non poterit, oderit & amaritudinem semel perceptam, etiam ultra rudes annos reformidet. *Quintil. Inst. l. 1. c. 2. & Emil. T. 1. p. 278.*

Quintilien n'improove donc que l'application portée à l'excès. » Il veut qu'on prie, qu'on loue, qu'on caresse un enfant dans ses études, afin qu'il soit toujours bien-aîse d'avoir appris ce que l'on désire qu'il sçache ». Notre siècle n'est-il pas fort glorieux d'avoir produit un homme qui réforme à sa guise les textes originaux, & qui trouve le secret de citer, pour garentir ses écarts, les Auteurs qui les combattent ?

Je reviens à Platon, cité dans Emile, si à contre-sens, qu'il seroit avantageux au citoyen de Geneve, de n'avoir jamais lû cet Auteur. On croiroit à l'entendre, que Platon *a tout fait quand il a bien appris aux enfans à se réjouir*. Est-ce donc borner leur éducation à *des danses, à des jeux, à des chansons*, que d'enjoindre aux Nourrices de les entretenir du culte des Dieux, de les porter dans leurs temples & de les rendre attentifs aux rits des sacrifices (a) ? C'est ainsi que l'on

(a) Cum lacte nutriendur, multa à nutricibus de diis

se brouille avec soi-même , dès qu'on n'examine les choses qu'en adverfaire & avec esprit de parti.

M. Rousseau ne veut point d'un élève malade , toujours inutile à lui-même & aux autres , qui s'occupe uniquement à se conserver & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. » Que ferois-je en » lui prodiguant mes soins , sinon doubler la perte de la société & lui ôter » deux hommes pour un ? Qu'un autre » se charge de cet infirme , ajoute ce » charitable Précepteur ; je ne sçais point » apprendre à vivre à qui ne songe qu'à » s'empêcher de mourir , *Emil*. «. Plongé dans les ténèbres du Paganisme , Platon n'étonne point avec de pareilles maximes (a) ; mais les renouveler sous la

audiebant & in sacrificiis videbant consentaneâ. *Emil*. l. 2. p. 86. *Plat*. l. 10. de *Leg*.

(a) Herodicus cum esset valetudinarius , primùm quidem seipsum tum verò posteritatem omnem multùm fatigavit. . . . at Æsculapius non censuit eum esse curandum qui non posset ex corporis sui constitutione , præscriptum à naturâ tempus vivere qui neque sibi , neque civitati , utilis sit vitâ. *Plat*. l. 3. de *Rep*.

Loi du Rédempteur , y revenir à diverses reprises dans un ouvrage que l'amour de l'humanité a dû suggérer ; je n'y puis réfléchir qu'en m'indignant contre celui qui outrage ses contemporains , lors même qu'il prétend les instruire.

Il est des matieres indifférentes où l'esprit abandonné à ses propres décisions , ne court d'autre risque que de s'égarer pour revenir sur ses pas. Vingt fois M. Rousseau a fait sentir que l'ignorance des devoirs traîne à sa suite l'avilissement & l'ignominie ; il parloit selon son cœur. Mais quand il croit que » l'ignorance n'a jamais fait de mal , & » que l'on s'égare moins par ce qu'on » ne sçait pas que par ce qu'on croit sçavoir « ; notre Philosophe parle encore d'après Platon sans lui en faire honneur (a).

(a) In iis rebus de quibus nec ullam quis habuit cognitionem , minimè fieri potest , falsam opinionem inde contingere. De his verò quæ scimus & sentimus , in his ipsis vertitur & quasi fluctatur opinio. *Plato in Theæteto.*

» Toujours la multitude fera sacrifiée
 » au petit nombre & l'intérêt public à
 » l'intérêt particulier : toujours ces noms
 » spécieux de justice & de subordination
 » serviront d'instrument à la violence,
 » & d'armes à l'iniquité : d'où il suit que
 » les ordres distingués qui se prétendent
 » utiles aux autres , ne sont en effet uti-
 » les qu'à eux-mêmes (a) ». Cette in-
 décente sortie sur les personnes consti-
 tuées en dignité , vient encore des Li-
 vres de Platon , où M. Rousseau devoit
 la laisser pour son honneur & pour notre
 repos. Le même Ancien lui a fourni des
 règles très-sensées , concernant la pre-
 mière éducation , & en cela , il n'y a
 à reprendre que d'avoir oublié l'Au-
 teur qui les lui suggère. En voici quel-
 ques fragmens dans lesquels on retrou-
 vera sans peine les traits du Philosophe

(a) Ubi leges posuerunt , declarant illud esse subjec-
 tis injustum , quod tamen ita factum erat , ut sibi condu-
 ceret. . . . quò circa rectè ratiocinari constat , hoc ipsum
 esse justum , quod potentiori utile est. *Plato l. 1. de Rep.*
Emil. Tom. 2. p. 247.

d'Athènes, bien que travestis sous un masque François.

» Comme le premier état de l'homme
 » est la misère & la foiblesse. Ses pre-
 » mieres voix sont la plainte & les pleurs.
 » L'enfant sent ses besoins & ne les peut
 » satisfaire ; il implore le secours d'au-
 » trui par des cris. *Emil. T. 1. p. 101.*
 » Quand l'enfant pleure, il est mal à son
 » aise, il a quelque besoin qu'il ne sçau-
 » roit satisfaire ; on cherche, on exa-
 » mine ce besoin ; quand on ne le trouve
 » pas, les pleurs continuent. *Emil. ibid.*
 » Moins sa maniere d'être est à sa dispo-
 » sition, plus il demande fréquemment
 » qu'on le change ; il n'a qu'un langage,
 » parce qu'il n'a pour ainsi dire qu'une
 » sorte de mal être. *Emil. ibid.* «. Cela
 est bien ; mais tout iroit mieux encore,
 si l'on rendoit justice à Platon qui ob-
 serve toutes ces choses, au septième
 Livre des Loix (a).

(a) Omne animal ubi primum est natum, vocera

L'enfant se fortifie, ses membres prennent de l'accroissement, de la consistance, & son cœur s'ouvre aux passions. Le devoir d'un Gouverneur est de procurer à son élève des amusemens qui lui adoucissent, par une prudente diversion, les combats de la partie sensitive. » Emile » rendu de fatigue, seul avec son chien, » & chargé de son fusil, revient plus » content de sa journée que tous les » chasseurs de Ruelle qui tirent autour » d'eux, sans gloire, sans art, & presque » sans exercice ». Cela devoit être ainsi; son modèle étoit au même Livre des Loix de Platon, que M. Rousseau s'est dispensé de citer, bien persuadé que les Lecteurs ne s'en douteroient point.

solet edere & inter cætera maximè humanum genus quod ad vocem edit ploratum, cum vehementiori modo præter cetera confringatur. . . . Nutrices cum explorare volunt quâ nam re infans indigeat, ea re illis admotâ, solent facere periculum, si enim tacent rectè; sin vagire pergunt, se non rectè obtulisse conjiciunt. . . . declarant ergo clamores quid ament, quid refugiant pueri, signis haud fortunatis. *Plato l. 7. de Leg.*

On sent déjà quel degré de croyance mérite le citoyen de Geneve, lorsqu'il se glorifie *de ne pas voir comme les autres hommes*. Emil. Préf. Ce n'est pas tout : l'instituteur d'Emile enseigne que » l'éducation vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Que chacun de nous étant formé par trois sortes de maîtres, le disciple dans lequel leur diverses leçons se contrarient, est mal élevé & ne fera jamais d'accord avec lui-même ». Ceci n'est plus à Platon ; mais est-ce à dire que M. Rousseau l'ait inventé ? Il jôute ici contre Plutarque, qu'il rend d'une maniere assez fidèle, quoiqu'en allongeant un peu le ton concis & ferré du texte original. J'oserai citer les termes d'Amiot, dont il est visible que notre Genevois s'est aidé. *Emil.*
T. 1. p. 3.

Pour faire un homme parfaitement vertueux, il faut que trois choses y soient concurrentes, la nature, la raison, l'usage. Le commencement nous vient de la nature,

le progrès des préceptes , & l'accomplissement de l'usage , & puis la cime de perfection de tous trois ensemble. S'il y a défec-tuosité en aucune de ces trois parties , il est force que la vertu soit aussi en cela défec-tueuse. C'est du même canal qu'est éma-née cette véhémence apostrophe. » Ame »-vénale ! crois-tu donner à ton fils un » autre pere avec de l'argent ? Ne t'y » trompe point ; ce n'est pas même un » maître que tu lui donnes ; c'est un va- » let ; il en formera bientôt un second «.

Emil. T. 1. p. 44.

Ce trait, dont Plutarque & Diogene Laërce font honneur au Philosophe Aris-tippe, n'a pas autant de graces sous la plume d'Amiot, que sous celle de M. Rousseau. Il conserve néanmoins une énergie trop peu goûtée de nos jours.

Tu me demandes cent écus pour enseigner mon fils ? ô Hercules ! c'est beaucoup : j'en pourrois acheter un bon esclave. Il est vrai répond Aristippe , & ce faisant , tu auras deux esclaves , ton fils le premier & puis celui que tu auras acheté.

Plutarque exhorte les meres à allaiter leurs enfans, & à se montrer dociles aux intentions de la nature, qui à cette fin leur donne deux mammelles. Il observe que dans la pratique d'un devoir si doux, les liens d'une mutuelle tendresse se formeront entre la mere & le nourrisson. Des cas imprévus & d'une extrême nécessité fondent les motifs d'une juste dispense ; mais des fonctions aussi relevées seront toujours mal remplies par des femmes mercenaires ou vicieuses. La prudence présidera donc au choix des nourrices, & l'on n'aura pas moins égard à leurs mœurs qu'à la bonté de leur tempérament. Sur ce peu de lignes, il n'y a personne qui ne reconnoisse le précis des longues déclamations de M. Rousseau. *Emil. T. 1. p. 29. &c.*

Steèle, M. Pluche, Panage tout licencieux qu'il est d'ailleurs ; nos modernes instituteurs, en un mot, informeront la postérité, que les meres n'avoient pas besoin du Philosophe Genevois pour ap-

prendre leur devoir. Lui-même aura tout le tems de rougir, d'avoir dit, *qu'il n'aime point à remplir un Livre de choses que tout le monde sçait*, Emil. Préf. Car il n'en est gueres sur quoi l'on ait moins besoin de Livres.

» Meres qui cessez de l'être par une
» coquéterie ridicule ou par une crimi-
» nelle complaisance pour vos maris sen-
» suels, ou qu'une vie qui n'est que le
» tissu honteux de nuits tumultueuses &
» fatigantes & de jours perdus dans les
» bras du sommeil, met hors d'état de
» remplir les devoirs de la maternité ;
» à combien de suites fâcheuses ne vous
» exposez-vous pas, en forçant la nature
» d'ouvrir à votre lait d'autres voies que
» celles qu'elle a pratiquées elle-même !
» Que de maladies, que d'infirmités ne
» sucent pas avec un lait étranger vos
» enfans, ces malheureuses victimes de
» votre mollesse ou de votre cupidité !....
» Vos enfans ! oui ce sont les vôtres lorf-
» que les nourrices les reçoivent de vos

» mains , mais ce font les leurs quand
 » elles vous les rapportent. Elles ne s'en
 » féparent que les larmes aux yeux , &
 » les tendres nourrifions , ne peuvent fe
 » fentir arracher aux mammelles qui les
 » ont allaités , fans exprimer leur dou-
 » leur par des cris perçans. La nature
 » ne leur dit rien pour vous , & femble
 » vous punir de ce que vous l'avez étouf-
 » fée dans votre cœur , à leur égard « .
 C'est du Tome troifiéme de l'Ethologie,
 du Chevalier de Cramezel , qu'est extrait
 ce patétique morceau. Il fuffiroit feul ,
 pour détromper M. Rousseau , du prix
 qu'il met peu modéftement à fes avis.

*· Voulez-vous que l'enfant conferve fa forme
 originelle ? (dit confidemment notre Ge-
 nevois) fitôt qu'il naît emparez-vous de
 lui : vous ne reuffirez jamais fans cela. Com-
 me la véritable nourrice eft la mere , le vé-
 ritable précepteur eft le pere. Emil. Tom. 1.
 Pour mettre le Lecteur en état de juger
 ce qui revient à M. Rousseau de cette
 idée , je rapporterai le texte Latin de*

Plutarque , plus laconique en cet endroit , & moins obscur que la traduction d'Amiot. *Pædagogi primum accipientes ab ipso lacte puerum , sicut nutrices corpus formant , ita ipsi animum fingunt.* T. 2. N. 30. Plutar. M. Rousseau se félicite de ses découvertes sur le passage de l'enfance à la jeunesse , quoi qu'il ne soit que l'écho du Philosophe de Chéronée.

» C'est ici , selon notre Genevois , que
 » l'homme naît véritablement à la vie ;
 » jusques ici , nos soins n'ont été que
 » des jeux d'enfans ; ils ne prennent
 » qu'à présent une véritable importan-
 » ce «. Ce Philosophe avoit avancé précédemment , que le plus dangereux intervalle de la vie humaine , est celui de la naissance à l'âge de douze ans , » c'est
 » le tems , ajoute-t-il , où germent les
 » erreurs & les vices. *Emil. T. 1. p. 192.* «.

Voilà des décisions bien différentes.

Il faut avouer que l'instituteur d'Emile excelle dans l'art d'embellir ses originaux. Mais supposons-le contemporain
 d'Amiot :

d'Amiot : je m'assure que l'on ne verra d'autre différence que celle que l'inégalité d'âge , met entre les personnes qui se ressemblent le mieux. *Ayant désormais assez discouru touchant la bonne nourriture des enfans , je passerai à l'âge de l'adolescence. . . . Qui ne sçait que les fautes de l'enfance sont faciles à r'habiller ? mais les péchés des jeunes gens bien souvent sont énormes. C'est pourquoi , il faut que les bons & sages peres , principalement à cet âge-là , fassent le guet.*

Je deviendrois diffus si je continuois d'opposer Plutarque à M. Rousseau ; l'un & l'autre regardent l'usage des verges comme un châtiment d'esclave. Chacun de son côté, conseille aux maîtres , de ne point se roidir avec inflexibilité contre les goûts de la jeunesse. Tous deux défendent de donner aux écoliers, un ton de déclamateurs & de leur faire apprendre des rôles de Théâtre. Je remplirois aisément plusieurs pages, des pensées qui leur sont communes, sur

l'importunité du caquet de certains enfans à qui l'on permet de tout dire; sur la fotte vanité des parens qui songent plus à les faire briller dans les cercles, qu'à les former en particulier. Ce font-là de vieilles maximes, que leur extrême trivialité tourna en Vaudeville, long-tems ayant la naissance de M. Rousseau.

Peres charmés de vos enfans
 Recevez un avis sincere,
 Etant seuls prenez votre tems
 Pour jouir des plaisirs de pere:
 Mais en public en vérité,
 Suspendez la paternité.

Le pere aveugle croit toujours
 Que son fils dit choses exquisés:
 Les autres voudroient être sourds
 Qui n'entendent que des sottises;
 Mais il faut de nécessité,
 Applaudir à l'enfant gâté, &c.

Sur un passage de Plutarque, passage tronqué & mal entendu, le Philosophe Genevois prétend que la viande est peu naturelle aux enfans, & toute la raison qu'il allégué, dérive de leur indifférence

pour cette sorte d'aliment. *Emil. T. 2. p. 408.* Mieux vaudroit se figurer que les substances succulentes sont pernicieuses au genre humain, parce qu'un estomach cacochime s'en trouve incommodé. Peu propres d'abord à digérer la chair des animaux, les viscères du nouveau né acquièrent par degrés, l'élasticité des fibres motrices, la chaleur nécessaire à la trituration & tout ce qui concerne la perfection de l'œconomie animale.

Notre Genevois dissimule avec adresse, ces vérités incontestables, en prodiguant, comme au hasard, dans sa sublime traduction des paroles de Plutarque, toutes les fleurs de l'éloquence. Termes sonores, images brillantes, périodes cadencées, tout concourt en effet à séduire le Lecteur, qui se trouve presque réduit uniquement à lui sçavoir gré de ce hors-d'œuvre. Il n'a garde d'observer que les effrayantes qualifications d'ames sanguinaires, de caracteres féroces dont Plutarque flétrit les personnes qui admettent la viande

en leurs repas, sont moins la suite d'un sentiment naturel, que l'effet d'un zèle religieux, assorti aux principes de la Metempsychose adoptés chez les Payens. *Quid enim si in hoc corpus cognati cujuspiam anima concesserit?* Plutar. de esu carn.

Quoi qu'il en soit, d'insidieux paralogismes ne statuent rien contre la pratique presque aussi ancienne que le monde, d'immoler à Dieu l'élite du bétail; pratique perpétuée sous la Loi de Moïse, en tant qu'elle renferme l'acte d'un désistement relatif au droit de l'homme, sur les créatures. Abel auroit-il entre-tenu des troupeaux s'il ne lui eût été permis de s'en sustenter? Les Patriarches se vêtoient de la peau des bêtes, que faisoient-ils de leur chair? Si nous sommes obligés de passer les viandes au feu & que l'on infère qu'il est indispensable de les dénaturer, pour nous les rendre propres; ce raisonnement sera extensible au pain, nourriture salubre autant que nécessaire. Vivons donc avec sobriété de

tout aliment quelconque : c'est le moyen de n'envier aux Gaures , aux Banians , aux Lotophages , ni l'innocence des mœurs , ni la sécurité prétendue du commerce , qu'apparemment M. Rousseau , n'a pas mieux vérifiées que ses autres observations touchant les Sauvages. S'il étoit une nation qui se plût au carnage , j'augurerois mal de sa vertu. Mais aucun peuple civilisé , ne s'écarte à cet égard , des règles d'une sage modération. Il y a loin des découvertes du fidèle Observateur , aux brusques incartades d'un atrabilaire à qui les imaginations baroques paroissent toujours les mieux fondées. Le Charcuitier qui de sang froid écorche les animaux , le Boucher qui se dévoue à les dépécer , le Sauvage qui dévore leurs chairs palpitantes , composent un ordre d'hommes , dont nous abhorrons le genre de vie. Il est plus étranger à nos inclinations , que la sale manœuvre des aides de cuisine ne l'est aux délices d'une table somptueusement servie. Quelques ex-

ceptions discordantes érigées en principes par M. Rousseau, décèlent beaucoup de légereté. Je ne vois en lui, qu'un déclamateur qui pour multiplier ses feuilles, entasse sans choix tout ce qui s'offre aux délires de sa plume.

Aucune nation ne causa sur la terre d'aussi grands ravages que les Romains. Des traces de sang marquerent jadis les conquêtes de ce peuple vainqueur, auquel on ne reproche nulle part d'avoir été carnassier. L'Anglois cité au second Livre d'Emile, en exemple des mauvais effets de la viande sur les mœurs, ne doit point tant à cette nourriture, la dureté de son caractère, qu'à la position isolée de la Grande Bretagne & à l'indépendance qu'il colore du nom de Liberté nationale.

Par une preuve inverse, on démontreroit le peu d'analogie des alimens, aux passions de l'homme, en considérant que les gens de la campagne, forcément réduits à vivre de laitage & de fruits,

gardent le plus souvent avec leur frugalité, des penchans brutaux.

Notre Genevois suppose que les légumes forment un lait plus doux que la viande. Il prétend que la substance animale fourmille de vers. Inconvénient dont on n'a rien à craindre (dit-il) avec les fruits & les herbes. Opinion bizarre autrefois soutenue par M. Hecquet, & victorieusement attaquée par M. Andry, Docteur en Médecine. Mais M. Hecquet n'a qu'une manière de penser sur les propriétés des légumes, au lieu que le Philosophe de Geneve, ne vante dans *Emile T. 1. p. 75*, leur usage, que pour prétendre, au Contrat social, *L. 3. c. 8.* que *les légumes trop aquatiques pour être nourrissans, ne sont presque comptés pour rien sur les tables.* Voilà comme il détruit d'une main, ce qu'il avoit élevé de l'autre.

Quoique cette matiere soit étrangere à mon plan, on souffrira qu'elle y trouve place : aucun critique que je sçache, n'y

ayant prêté une suffisante attention. Je tiens d'ailleurs pour impossible d'éviter tout écart, en suivant un Ecrivain qui s'en permet de fréquens. Nous lui voyons dédier son *Traité d'Éducation à une bonne mere*, Préf. Emil. & débiter par des règles qui préparent l'esprit du Lecteur à des notions propres à leur objet. Mais emporté hors de son sujet, dès la dixième page, il initie une femme aux profondeurs de la plus abstraite politique, & s'efforce de lui rendre sensible, la différence de l'homme naturel & de l'homme civil. Il fait venir, on ne sçait comment, l'histoire de Régulus, l'aventure de Pédarete, les Républiques de Carthage & de Lacédémone, pour retomber sur l'enfant qui naît. On est obligé assez souvent, d'aller chercher à la fin du second ou du troisième Livre, le fil de ce qu'on avoit commencé à lire dans le premier. Quel moyen de procéder avec ordre, à la discussion d'un Ouvrage qui n'en a point? Je le fais obser-

ver une fois pour toutes , & je m'épargnerai désormais l'ennui de le répéter. Louons la pureté du style , les beautés qui y sont éparfes , les traits heureux qui s'y rencontrent & demeurons-en là. On ne peut nier qu'il n'y ait dans Emile , divers morceaux bizarrement liés , à force de chercher de quoi les remplir , fans que le génie s'en foit mêlé. Cependant cette matiere fournissoit assez d'elle-même : il n'étoit pas besoin d'ufer d'adresse , pour y placer des traits étrangers.

Qui est-ce qui n'a pas lû les Epîtres de Sénèque , son Livre de la briéveté de la vie , celui de la vie heureuse ? Panegyristes du créateur d'Emile , examinez l'exactitude de sa traduction : elle le mérite. D'Ablancourt n'eût pas mieux réussi. Mais cessez d'en faire un original , un homme unique dans sa façon de penser , & daignez réfléchir que je ne vous demande rien que preuve en main.

A mesure que j'insisterai sur l'examen

de cette partie , l'on verra si M. Rousseau, en doit les détails à sa seule imagination : préparons-nous d'avance aux preuves du contraire.

C'est par le fond même des choses qu'on doit examiner le prix d'un Livre. S'il n'y a point de beautés vraies , solides , essentielles , tirées des sentimens de l'ame , dans les Ecrits de Sénèque , qui n'enrichissent ceux de notre Genevois : ce sera sans doute , un fâcheux préjugé contre celui-ci.

» Vivre , selon M. Rousseau , ce n'est
» respirer : c'est agir , c'est faire usa-
» ge de nos organes , de nos sens , de nos
» facultés , de toutes les parties de nous-
» mêmes qui nous donnent le sentiment
» de notre existence. L'homme qui a le
» plus vécu , n'est pas celui qui a compté
» le plus d'années , mais celui qui a le
» plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer
» à cent ans , qui mourut dès sa naissance.
» *Emil. T. 1. p. 20.* «. Il y a dans cette pen-
sée, un vol fait à Sénèque, vol très-mal dé-

guisé (*a*) aussi-bien que dans la suivante.
 » Otez la force , la santé , le bon témoi-
 » gnage de foi , tous les biens de cette
 » vie sont dans l'opinion. Otez les dou-
 » leurs & les remords de conscience ,
 » tous nos maux sont imaginaires. *Emil.*
 » *T. 1. p. 148.* «. Ces idées , dis-je , sont
 comme autant de sources d'où il s'éleve
 des vapeurs heureuses dans l'ame de
 M. Rousseau : ce qui ne doit point enga-
 ger envers lui notre reconnoissance : car
 on a beau dire , je n'appelle Auteurs ori-
 ginaux que ceux qui ont de belles pen-
 sées & non pas ceux qui nous rendent
 les belles pensées d'autrui (*b*).

(*a*) Impletur vita cum animus sibi bonum suum red-
 didit & ad se potestatem sui transtulit. Quid octoginta
 anni juvant per inertiam exacti ? Non vixit iste sed in
 vitâ moratus est. . . . actu vitam metiamur non tempore.
Senec. Epist. 94.

(*b*) Libet ita definire ut beatum dicamus hominem ,
 cui unum bonum honestas , unum malum turpitude.
 Tunc enim pura mens est & soluta omnibus malis , cum
 non tantum lacerationes sed etiam vellicationes effuge-
 rit ; nec sine sanitate quisquam beatus est. *Senec de vita
 beata.*

Je le prends encore sur le fait, quand il veut nous donner pour siennes, les réflexions de Sénèque sur la perte du tems : écoutons notre Genevois. » Les
 » hommes disent que la vie est courte
 » & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sçachant pas l'employer,
 » ils se plaignent de la rapidité du tems,
 » & je vois qu'il coule trop lentement
 » à leur gré. Toujours pleins de l'objet
 » auquel ils tendent, ils voyent à regret
 » l'intervalle qui les en sépare. L'un voudroit être à demain, nul n'est content
 » de l'heure présente, tous la trouvent
 » trop lente à passer. Il n'y en a peut-être pas un, qui n'eût réduit ses ans
 » à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui &
 » au gré de son impatience, celles qui le séparoient du moment désiré. *Emil.*
 » *T. 1. p. 154.*

Je reconnois sans peine pour être de Sénèque ces traits que M. Rousseau s'efforce envain de rajeunir. Il y a de la

petitesse d'esprit d'aimer mieux être surpris honteusement en fraude , que d'avouer sa dette (a). On n'aime point à trouver des marques de stérilité dans un homme qui croit ne ressembler à personne & qui fait avec tant de fracas les honneurs de ses talens. Non , malgré la différence de l'idiome , le prestige d'une diction qui ne peut être assez louée , M. Rousseau , ne nous en impose point. Quand Sénèque me seroit moins familier , je ne laisserois pas de reconnoître sa morale , le ton qu'il sçait donner à la raison , son génie en un mot , dans les passages que je viens de désigner.

Notre Genevois insiste ; » s'il est un seul » d'entre vous qui sçache mettre assez de » tempérance à ses desirs , pour ne jamais » souhaiter que le tems s'écoule , celui-là

(a) Major pars mortalium de naturæ malignitate conqueritur quod in exiguum ævi gignimur... non exiguum tempus habemus , sed multum perdimus. Satis longa vita est , si tota benè collocaretur præcipitat quisque vitam suam & futuri desiderio , laborat præsentium Tædio. *Senec. de vit. brev.*

» ne l'estimera point trop courte. Vivre
 » & jouir feront pour lui la même chose,
 » & dût-il mourir jeune, il ne mourra
 » que rassasié de jours. *Emil. T. 4. p. 192.*
 & seq. On ne pouvoit choisir un plus
 mauvais moyen pour obtenir le titre
 d'Auteur original. Car M. Rousseau n'a
 pas plus de part à cette maniere de rai-
 sonner, qu'à toutes les précédentes. Il
 jette une gaze légère sur les sujets qu'il
 traite pour en déguiser le principe : ce-
 lui-là n'échappera pas à ma critique (a).

J'ôterois à cet Ouvrage, un de ses plus
 beaux traits & au Lecteur un sujet d'édi-
 fication, si je ne lui faisois part des vé-
 rités onctueuses que nous devons, sur
 l'abus du tems, à l'Auteur *du Tableau de*
la mort. Les grands traits dans les ima-
 ges, les tours naïfs & heureux, les ex-
 pressions patétiques de M. Caraccioli,

(a) Qui nullum non tempus in usus suos confert, nec
 optat crastinum nec timet : . . . quantulacumque itaque
 sufficiet & ideò quandò ultimus dies venerit, non cuncta-
 bitur sapiens ire ad mortem. *Senec. de brev. vitæ*

tout cela prouve que notre Genevois n'a
 pas le privilège exclusif d'écrire avec
 énergie. » A peine le Printems paroît ,
 » que nous demandons l'Automne , de
 » forte que si nous étions exaucés , nous
 » passerions tout à coup de l'adolescenc-
 » ce , à l'âge décrépit. . . . L'existence du
 » tems nous est à charge , & nous avons
 » une frayeur étonnante d'en voir la fin.
 » Que d'attentions en conséquence, pour
 » le perdre & le profaner ! &c. « .

Je prévois que la plus grande partie
 de ce volume fera semée d'une érudi-
 tion rarement amusante , ne négligeons
 point l'occasion d'y semer quelques fleurs.

Trop aveugles humains quelle erreur vous enivre ?
 Vous n'avez qu'un instant pour penser & pour vivre ,
 Et cet instant qui fuit est pour vous un fardeau !
 Avaré de ses biens , prodigue de son être ,

Dès qu'il peut se connoître

L'homme appelle la mort & creuse son tombeau.
 L'un courbé sous cent ans est mort dès sa naissance
 L'autre engage à prix d'or sa vénale existence :
 Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux.
 Le riche se délivre au poids de la fortune

Du tems qui l'importune ,

C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez ô mortels cette erreur insensée !
 L'homme vit par son ame & l'ame est la pensée ;
 C'est elle qui pour vous doit mesurer le tems ,
 Cultivez la sagesse : apprenez l'art suprême ,
 De vivre avec soi-même ,
 Vous pourrez sans effroi compter tous vos instans.

Je ne sçais s'il n'est pas plus glorieux à M. Thomas d'avoir composé de si beaux Vers, qu'il ne l'est au citoyen de Geneve, d'avoir fait son Heloïse. Conseiller le bon usage de la vie, c'est mériter d'en obtenir une longue. Apprendre à la jeunesse l'art funeste d'en éluder la destination, d'en accourcir l'étendue, c'est conniver à ses désordres & se rendre digne d'en partager l'opprobre.

Reprenons nos parallèles de Sénèque & du Philosophe Genevois. Il est certain qu'en reprochant à Hobbes, d'avoir dit » que le méchant est un enfant robuste «. M. Rousseau avoit appris du Précepteur de Néron, que toute méchanceté vient de foiblesse, & que qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. *Emil. T. 1. pag.*

106. & T. 3. p. 76. (a). C'est après avoir lû l'Épître 94. de cet Ancien, qu'il pose pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits ; qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain ; qu'il ne s'y trouve pas un seul vice, dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. *Emil. T. 2. p. 189. (b)*.

J'aurois cru qu'un Philosophe qui se glorifie dans ses Ecrits (c) d'être constamment attaché à la croyance de l'Eglise de Geneve, auroit raisonné sur le péché originel, d'une maniere conséquente aux principes de Calvin. On sçait que cet Hérésiarque en a parlé en des termes qui feroient honneur au Catholique le mieux instruit (d). Mais telle est l'inévitable

(a) Magnitudo cum mansuetudine : omnis enim ex infirmitate feritas est. *Senec. de vit. beat.*

(b) Erras si existimas nobis cum vitia nasci. Supervernerunt, ingesta sunt. . . nulli nos vitio natura conciliat, nos illa integros & liberos genuit. *Senec. Epist. 94.*

(c) *Préf au Disc. sur l'inégalité.*

(d) Calvin. *Comment. in Genes. c. 2.*

destinée de M. Rousseau , s'il sort du cercle ordinaire de ses Plagiats , c'est pour s'enfoncer dans un dédale d'absurdités qui le déshonorent.

Vivre , est le métier que cet artificieux Précepteur veut apprendre à Emile. » En sortant de mes mains , il ne fera , » dit-il , ni Magistrat , ni Soldat , ni Prêtre. Il fera premierement homme ; tout » ce qu'un homme doit être , il sçaura » l'être au besoin , tout aussi-bien que » qui que ce soit , & la fortune aura beau » le faire changer de place , il fera toujours à la sienne. . . . Appropriiez l'éducation de l'homme , à l'homme. Ne » voyez-vous pas qu'en travaillant à le » former exclusivement pour un état , » vous le rendez inutile à tout autre «.

Emil. T. 1. p. 117. & T. 2. p. 105.

On ne peut disconvenir de la solidité de cette éducation : elle n'a toute fois rien de nouveau pour qui connoît la 94^e. Epître de Sénèque (a). Les ouver-

(a) Aristo hanc Philosophiam ait plurimum proficere

tures que M. Rousseau y a prises , occasionnent les raisonnemens de la page 20^e du premier Livre d'Emile , de la 153^e & 326^e du second. » Emile doit apprendre » à supporter les coups du sort , à braver » l'opulence & la misère. . . . Le tems » ou la mort sont nos remedes ; mais nous » souffrons d'autant plus que nous savons » moins souffrir. La premiere loi de la » résignation nous vient de la nature. . . . » O homme resserre ton existence , reste » à la place que la nature t'assigne : ne » regimbe point contre la dure loi de la » nécessité. Ce qui ne souffre point d'ex- » ception , c'est l'assujettissement de » l'homme à la douleur , aux maux de » son espèce , aux périls de la vie , enfin » à la mort. Plus on le familiarisera avec » ces idées , plus on le guérira de l'im-

quam qui benè intellexit quid in quâ re faciendum sit sibi ipse præcepit. . . . qui se totam ad vitam instruxit non desiderat particulatim admoneri doctus in totum , non quomodo cum uxore , aut cum filius viveret , sed quomodo benè viveret. *Epist.* 94.

» portune sensibilité qui ajoute au mal ;
 » l'impatience de l'endurer ». Sénèque
 avoit très-décidément le même fonds de
 Philosophie , au texte ci-devant indi-
 qué (a).

Il est visible que M. Rousseau ne
 se doute point qu'aucun de ses lecteurs
 ait la moindre teinture des ouvrages de
 cet Ancien , ou il faut convenir que no-
 tre Genevois court de plein gré après
 l'opprobre. La république des Lettres
 devoit adopter la loi de Lacédémone ,
 qui pardonnoit les vols faits avec adref-
 se , & punissoit les voleurs quand par
 leur peu de subtilité , ils se laissoient sur-
 prendre dans leur larcin. Je n'insiste pas
 sur cette observation qu'il est plus aisé

(a) Efficias oportet ut sciat pecuniam nec bonum
 nec malum esse. Efficias ut quidquid expavescimus , sciat
 non esse tam timendum quam fama circumfert ; nec
 dolorem quoque nec mortem. Sæpè in morte quam pati
 lex est , magnum esse solatium. . . . in dolore pro reme-
 dio futuram obstinationem animi , qui leviùs facit sibi
 quidquid contumaciter passus est. . . . omnia fortiter
 accipienda , quæ mundi necessitas imperat. *Senec. Ep. 94.*

de sentir que de démontrer. » Le vrai
» contentement n'est ni gai ni folâtre ,
» dit encore M. Rousseau ; jaloux d'un
» sentiment si doux , en le goûtant on y
» pense : on le savoure , on craint de
» l'évaporer. Un homme vraiment heu-
» reux resserre pour ainsi dire le bon-
» heur autour de son cœur.... Jamais les
» cœurs sensibles n'aimèrent les plaisirs
» bruyans. *Emil. T. 2. p. 223.* «. L'ha-
bitude de notre Genevois à s'emparer de
ce qui est à sa bienséance , l'emporte de
nouveau sur sa prudence. Il ne fait pas
mal le personnage d'un des sept freres
dormans qui s'étant éveillé contoit pour
nouvelles , des choses qui s'étoient pas-
sées depuis plusieurs siècles. En effet , le
Livre de la Vie heureuse par Sénèque ,
a paru si respectable à M. Rousseau , qu'il
l'enchâsse fidèlement dans les réflexions
qu'il distribue au genre humain. Com-
ment y procède-t-il ? C'est en décidant
qu'on apperçoit plus de vigueur dans les
hommes dont les jeunes ans ont été pré-

fervés d'une corruption prématurée , que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer (*a*). *T. 3. Emil. p. 233.* C'est par le désordre du premier âge , dit-il , que les hommes dégénèrent. *Emil. ibid. p. 262.* Cette moralité a quelque chose de frappant , je le veux ; mais je ne prends point le change. Sénèque aussi instructif que M. Rousseau , mais beaucoup moins confiant , enseigne la même doctrine (*b*). Croit-il donc étourdir le monde par le ton décisif qu'il affecte ? L'envie de se traduire en bel esprit fait bientôt évanouir les réflexions qu'elle n'a pu empêcher. On instruit ceux qui ne nous demandent point d'instructions , pendant qu'on cherche à favoriser ses propres entêtemens & à

(*a*) Sapientum remissæ voluptates & compressæ , modestæque ac vix notabiles. Ista quæ spectantur ad quæ consistitur , foris nitent introrsus misera sunt. *De vit. beat.*

(*b*) Quisquis ad virtutem accessit , dedit generosæ indolis spem : qui voluptatem sequitur , videtur enervis , fractus , degenerans vir. *Ibid.*

donner de belles couleurs à sa témérité. Passons à un autre Commentaire de Sénèque, que l'instituteur d'Emile tâche, avec sa hardiesse accoutumée, de nous présenter pour une idée neuve. » Quand » Emile ne sçauroit rien, dit M. Rouf- » seau, peu importe, pourvu qu'il ne se » trompe pas, & je ne mets de vérités » dans sa tête que pour l'affranchir de » l'erreur. *L.3. p. 24.* Avant de l'instrui- » re de nos sentimens commencez par lui » apprendre à les apprécier. Est-ce con- » noître une folie que de la prendre pour » la raison ? Pour être sage, il faut discer- » ner ce qui ne l'est pas. . . . C'est ainsi » qu'il sçaura comparer l'opinion à la vé- » rité, car on ne connoît point les préju- » gés quand on les adopte ». *Ibid. p. 80.* Notre Genevois est encore d'intelligence ici avec le Philosophe Romain. Ne rougira-t-il jamais de joindre l'effronterie à l'ingratitude (a) ?

(a) Nihil proficiunt præcepta, quandiù error menti obfuscus est: alioquin doces illum quid sano faciendum

Mais ce qui paroîtra fans doute inconcevable, Emile, à qui son Gouverneur n'a communiqué d'autre Livre que Robinson & Télémaque, récite divers lambeaux de Sénèque avec une volubilité qui tient du prodige. » Que ferai-je » avec la fortune que mes parens m'ont » laissée ? Je commencerai par n'en point » dépendre. Je relâcherai tous les liens » qui m'y attachent : si on me la laisse, » elle me restera ; si on me l'ôte, on ne » m'entraînera point avec elle. Je ne me » tourmenterai point pour le retenir, mais » je resterai ferme à ma place. . . . Pour » moi toutes les chaînes de l'opinion » sont brisées ; je ne connois que celles » de la nécessité «. T. 4. p. 405.

Ego divitias & præsentes & absentes æquè contemnam : nec si alibi jacebunt tristior, nec si circa me fulgebunt animosior.

fit, non sanum efficit. Vitia removenda sunt nec præcipiendum quod fieri illis manentibus non potest. Nisi opiniones falsas expuleris, nec avarus quomodo utendum pecuniâ exaudiet, nec timidus quomodo pericula contemnet. *Senec. Epist. 94.*

Ego

Ego fortunam nec venientem sentiam nec recedentem. . . . nihil opinionis causâ , omnia conscientiaë faciam. Senec. de vita beat.

» C'est vous , ô mon Maître , qui m'a-
 » vez fait libre , en m'apprenant à céder
 » à la nécessité. Qu'elle vienne quand il
 » lui plaît , je m'y laisse entraîner sans
 » contrainte , & comme je ne veux pas
 » la combattre , je ne m'attache à rien
 » pour me retenir «. *Ibid.*

Virtus fortiter stabit , quidquid evenerit feret : omnemque difficultatem sciet legem esse naturæ. Ego laboribus quanticumque erunt parêbo.

» Je vivrai si l'on me nourrit : je mour-
 » rai si l'on m'abandonne «. *Emil. T. 4. p. 407.*

Quid enim an frustum panis , desit , cui non deesset posse mori ?

» Que m'importe ma condition sur la
 » terre ? Que m'importe où que je sois ?
 » Par-tout où il y a des hommes , je suis
 » chez mes freres. *Ibid.*

Ego terras omnes tanquam meas videbo ,

*meas tanquam omnium ubicunque homo est ;
illic beneficio locus est.* Senec. de vit. beat.

Ma main se lasse à tracer tant de passages Latins. Si le Lecteur m'en croit, il ne jugera point par ceux-ci de tous les autres ; mais en parcourant Sénèque, il verra tous les autres, comme ceux-ci. Quel Auteur a plus fréquemment que M. Rousseau, invektivé contre la tyrannie de l'opinion ! Quel autre que lui a gardé moins de ménagemens, dans les plaintes injurieuses qu'il adresse à son siècle ? » Nous étoit-t-il réservé d'élever
» un trône à l'opinion, de nous asservir
» à son empire, de ne fonder notre existence que sur les jugemens d'autrui « ?
Emil. T. 2. p. 171. Lisez Sénèque, vous verrez que ce blâme, s'adresse aux hommes de tous les âges. *Opinio est quæ nos cruciat & tanti quodque malum est quanti illud taxavimus.* Senec. ad Martiam.

» L'ingratitude seroit plus rare, si les
» bienfaits à usure étoient moins communs. . . . si vous me vendez vos dons,

» je marchanderais sur le prix. C'est d'être gratuits qui les rend estimables «. *Emil. T. 2. p. 239. Multos experimur ingratos, plures facimus, quia graves exprobratores, exactoresque sumus. Ita gratiam omnem corrumpimus.* Senec. de Benef.

Il n'est point de si grand service,
Croyez-moi, mon cher Bienfaiteur,
Qui ne se perde & ne périsse,
Par le caquet de son Auteur.

MARTIAL *Epigr. 53. L. 3.*

Au moins devions-nous remercier M. Rousseau, dirons les Apologistes de cet Etranger, d'avoir naturalisé Sénèque avec les François. Une Langue ignorée du vulgaire, telle que la Latine, rend nuls, pour qui n'en a pas l'intelligence, les sages préceptes que les Anciens nous ont transmis; raison futile & détruite par les innombrables traductions de Sénèque, qui ont été faites. Non content d'observer, *p. 39. T. 1,* » que l'homme » est heureux dans son enfance, de ne » connoître que les maux physiques,

» maux bien moins douloureux que les
 » autres «. Le Philosophe de Geneve
 répète la même maxime *pag. 148*, &
 réitère à la 150^e que nos maux moraux
 font tous dans l'opinion, hors un seul,
 qui est le crime. Il a déjà été remarqué
 combien Sénèque insiste sur ces vérités
 pratiques : mais pour cette fois, nous ne
 les irons point chercher si loin. On ju-
 gera en quoi M. Buffon est moins in-
 structif que M. Rousseau ; car chacun est
 dûement averti, que celui-ci ne *se soucie*
point de remplir un Livre de choses que tout
le monde sçait. Emil. Préf.

» Dans l'homme le plaisir & la dou-
 » leur physiques, ne font que la moin-
 » dre partie de ses peines & de ses plai-
 » sirs. . . . Le bonheur est au-dedans de
 » nous-mêmes, il nous a été donné ; le
 » malheur est au - dehors & nous l'al-
 » lons chercher. La jouissance paisible de
 » notre ame est notre seul & vrai bien.
 » Moins nous désirons & plus nous pos-
 » sédons. . . . Ce n'est donc pas la réalité,

» c'est la chimère qu'il faut craindre. Ce
 » n'est ni la douleur du corps, ni les ma-
 » ladies, ni la mort; mais l'agitation de
 » l'ame, les passions & l'ennui qui font
 » à redouter ». Ainsi s'exprime M. Buf-
 fon, dans un Discours sur la nature des
 animaux.

C'est d'après l'idée fortement médi-
 tée, des calamités humaines, que M.
 Caraccioli, a donné au public, *La jouis-
 sance de soi-même*, Ouvrage tendant à dé-
 tacher l'homme des objets extérieurs,
 pour lui découvrir les sources d'une féli-
 cité indépendante des sensations. Or on
 ne doit pas craindre que pour consigner,
 leurs Ouvrages à la postérité, MM. Buf-
 fon & Caraccioli, aient besoin d'être
 répétés par Jean-Jacques. Leurs Livres,
 marqués au coin du goût & des talens,
 ne cesseront d'être recherchés que quand
 le sentiment de l'honnête & du beau,
 fera totalement éteint.

Je dissimulerois envain mon embar-
 ras, à poursuivre M. Rousseau, dans un

labyrinthe entre-coupé de mille sentiers divers. Un trait d'histoire, une règle de droit, une observation physique, les pensées d'un homme de bien, les faillies d'un fou, ne sont quelquefois dans ses œuvres que le contenu de la même page. J'oserai essayer de démêler les replis de sa déraisonnable méthode, en continuant de diviser par Chapitres, les matières qui mériteront d'être discutées. Si j'ai le bonheur de faire goûter mes remarques sur les objets qui sont les plus frappans dans la lecture d'Emile, je croirai avoir démontré que ce seroit une peine perdue de les étendre sur d'autres.



CHAPITRE II.

Parallèle de M. J. J. Rousseau, de M. de Sainte-Marthe, de M. Desseffarts, sur l'Éducation corporelle des enfans.

LES Gaulois couvroient si légèrement les enfans nouveaux nés, qu'ils demeu- roient exposés à toutes les impressions de l'air. Cette dangereuse épreuve ne différoit gueres des bains froids auxquels les Germains assujettissoient les leurs. Aristote l'insinue dans la liberté du choix de ces deux moyens, qu'il croit égale- ment propres à renforcer le tempérament de ces foibles créatures (a). Averroës vouloit que dans l'eau froide on infusât du sel. Galien aimoit mieux que l'on se

(a) Prodest statim ab ineunte ætate pueros frigoribus assuefacere. Multi Barbari hunc morem retinent, ut pueri simul atque nati sunt, in frigidum flumen immer- gant. Alii ut brevi integumento vestiant quod Galli faciunt. *Aristot. L. 7. de Rep.*

servît de vin ; d'autres prétendoient qu'il falloit y mêler du miel. Cælius Rhodigin , après avoir passé en revue toutes ces opinions , finit par s'en moquer & ce n'est pas à tort. Si la nature eût destiné l'homme à de semblables assujettissemens , elle n'eut pas manqué de le munir d'une peau assez dure pour les supporter sans risque. Ainsi voyons-nous que l'Ane est de tous les animaux , celui que les intempéries de l'air affectent le moins. Que ceux qui seront jaloux de ressembler à ce risible Quadrupède , bravent à la bonne heure l'eau chaude & l'eau froide ; je ne suis pas plus disposé à les imiter , disoit plaisamment Rhodigin , que de battre les bois avec les lions & les ours , à l'exemple des anciens Germains (a). Locke étoit d'avis que l'on plongeât les enfans dans l'eau froide ; plaignons M. Rousseau , d'avoir adopté la bévée de ce Sçavant , & négligé plusieurs autres pré-

(a) *Lection. Antiq.* L. 6. c. 2.

ceptes, qui éterniseront sa mémoire.

» Accoutumés à regarder comme excellent, tout ce qui est éloigné de nous; nous attribuons à ces bains, la force des Sauvages, la bonté de leur tempérament. Nous avons même entendu plusieurs personnes, souhaiter qu'on adoptât parmi nous leurs usages à ce sujet. Ce souhait est louable par la pureté de son motif; mais nous osons assurer que l'exécution en seroit pernicieuse. Ce sont les paroles de M. Desessarts, qui déduit ses raisons contre la pratique des bains froids, avec cette noble assurance qu'inspire une bonne cause. Notre Genevois n'y prête aucune attention : il la réservoir toute au Chapitre suivant, dont il s'est tellement pénétré, qu'à force d'y réfléchir, il l'a cru de son invention. Je ne perds point de vue ce que je dois à la vérité & à la bienfaisance. Mon jugement est né de l'effet qu'a produit en moi la lecture *du Traité de l'Éducation corporelle des enfans en bas*

âge (a). Si M. Rousseau n'en a pas daigné nommer l'Auteur, il faut réparer cette petite négligence & remercier notre Genevois, de n'avoir pas altéré le texte de cet excellent Livre, manège assez ordinaire dont il se couvre quand il veut adopter avec quelque sûreté, les productions d'autrui. Il s'agit en ce lieu, de la manière d'emmailloter les enfans. Sur cette partie de leur traitement, M. Defeffarts s'énonce avec une véhémence capable de réveiller les sentimens de la nature, d'émouvoir les entrailles, d'attendrir les personnes les moins susceptibles de pitié. *Quel appareil ! que de liens ! que d'entraves ! à peine sortis de leur prison, nous les resserrons (les enfans) dans un esclavage mille fois plus dur que le premier. Ce seroit peu néanmoins de leur ôter dans ces premiers tems, le mouvement libre des parties du corps, si la gêne où nous les tenons, n'influoit point point pour l'avenir,*

(a) A Paris chez Thomas Hérisson, 1762.

sur la bonne conformation & les mouvemens de ces mêmes parties. . . . Quoique les membres dans un adulte soient beaucoup plus solides que dans un enfant , il n'en est point cependant qui ne ressentent un mal-aise , une gêne , quand il est trop serré dans ses habits. . . . les liens dont on serre les enfans , ne doivent-ils pas produire sur leur tendre machine , des effets plus sensibles & plus dangereux ?

Les vaisseaux qui se distribuent à la peau & aux muscles , rétrécis par cette forte compression , ne peuvent recevoir qu'une très-petite quantité de sang , & ce qu'ils en reçoivent ne coule que difficilement. . . . Enveloppés de langes , ils sont exposés à se salir d'excrémens dont l'acrimonie ne peut que leur nuire , & ils y croupissent ainsi , jusques à l'heure , à laquelle la nourrice a coutume de le remuer. L'embarras de remettre toutes ces enveloppes , est certainement la cause de leur négligence , leurs cris annoncent leurs souffrances , & si malheureusement ils sont entre les mains d'une nourrice dont

le cœur soit incapable de pitié, &c.

Ce long extrait de M. Desessarts est suivi de considérations de la même force, sur le danger de trop ferrer les enfans dans leur maillot & de leur ôter ainsi tout moyen de changer de situation. *Le corps étant moins comprimé, la circulation se fera plus librement dans toutes les parties; l'enfant aura la facilité de remuer un peu ses membres, qui en prendront un peu plus de force. Il n'y a pas lieu de craindre que cette liberté de mouvement lui soit pernicieuse. La contrainte du maillot est la cause la plus ordinaire de ces difformités, &c. . . . Pour s'en convaincre, que l'on jette les yeux sur les enfans de nos paysans. Que l'on lise ce que les voyageurs disent de la structure droite & régulière du corps des Sauvages. Pourquoi y a-t-il parmi eux si peu d'enfans affligés de difformités? La différence vient sans doute, de ce que leur foible corps n'est point estropié par les entraves du maillot, &c.*

Quelqu'étendu que soit ce passage,

il l'est moins encore qu'il ne conviendrait, s'il falloit exposer à quel point l'habitude de piller prend chez M. Rousseau les droits d'une possession incontestable. On ne doit plus s'étonner que notre Genevois se concilie tous les suffrages : M. Defessarts étoit un trop bon modèle, pour ne pas transmettre l'élevation de sa touche, l'énergie de son coloris à celui qui possède au suprême degré, le talent d'imiter. Voici en quels termes ce Littérateur-Charlatan s'en acquitte.

» L'enfant nouveau né a besoin d'étendre ses membres pour les tirer de l'engourdissement où rassemblés en un peloton, ils ont resté si long-tems. On les étend il est vrai : mais on les empêche de se mouvoir. . . . l'enfant étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'*amnios*, qu'il n'est dans ses langes. L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la

» circulation du fang , des humeurs ,
 » empêcher l'enfant de se fortifier , de
 » croître & altérer sa constitution. Dans
 » les lieux où l'on n'a point ces précau-
 » tions extravagantes , les hommes font
 » bien proportionnés , &c. Quand l'en-
 » fant est bien lié , on le jette dans un
 » coin , fans s'embarraffer de ses cris. . . .
 » Tous ceux qu'on a trouvés dans cette
 » situation , avoient le visage violet ; la
 » poitrine fortement comprimée ne laif-
 » fant pas circuler le fang , il remontoit
 » à la tête. . . . De cette multitude d'en-
 » fans qui chez les peuples plus fenfés
 » que nous , font nourris dans toute la
 » liberté de leurs membres , on n'en
 » voit pas un feul qui s'estropie «. *Emil.*
T. 1. &c.

Je m'en tiens à cette partie du texte de M. Rousseau : car il est assez disgracieux de n'être que Copiste. Otez au Philosophe de Geneve les idées adoptées de M. Deseffarts , sur les maillots des enfans ; il ne lui reste presque rien

& ce rien est très-peu de chose pour un Auteur qui veut briller.

M. Defeffarts enseigne en termes formels, » qu'il n'est point de coutume plus » funeste pour les enfans, que de les » tenir continuellement en repos. Il ne » veut ni chariots roulans ni lisières : » dans le Congo, l'usage est de coucher » les enfans nuds sur la terre, pour les » endurcir & les rendre plus agiles. Ce » qui fait qu'ils se traînent sur les ge- » noux & sur les mains dès les premiers » mois. Nous n'entrons pas (continue-t- » il) dans le détail des jeux que l'on doit » permettre aux enfans. Ceux qui met- » tent tout le corps en mouvement, tels » que la course, la peume & le balon, » sont les plus avantageux ». C'est aussi ce que M. Rousseau a eu soin d'insérer fort ponctuellement, au second Livre d'*Emile*. Il n'étoit point du tout naturel que notre Observateur Genevois, négligeât une discipline si prudente, après

avoir pillé le Corps du Chapitre , où elle est recommandée.

Peut-on s'intéresser à la réputation justement acquise de M. Desessarts , sans être en même-tems indigné contre l'Usurpateur de son travail ? Il ne sera pas bien difficile de faire connoître le peu de part qu'il a aux grandes idées dont il fait parade en continuant d'expliquer les devoirs des meres & des nourrices. Je me trompe : M. Rousseau assure qu'il ne fût jamais d'humeur à se prévaloir des études d'autrui ; & c'est apparemment sans y penser qu'il a inféré dans son *Traité d'Éducation* , plusieurs fragmens considérables de la *Pédotrophie de Sainte-Marthe*. » Ces douces meres (s'écrie » M. Rousseau) qui débarrassées de leurs » enfans , se livrent aux amusemens de » la ville : sçavent-elles cependant , quel » traitement l'enfant reçoit au village « ?
Emil. L. 1. p. 25.

Forſitan & puerum procul amandabis ad illam,

*Nempe infirmæ ætatis ne incommoda mille ,
Suaves abrumpant somnos & gaudia turbent.*

PEDOTROP. Lib. 2.

Voilà un bon & salutaire avertissement , à l'aide duquel je pourrois faire montre d'une érudition assez étendue. Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Bornons-nous à la *Pédotrophie* & confrontons-lui les passages d'Emile qui s'y rapportent. On discernera sous un autre langage , l'empreinte primitive de leur Auteur. C'est ainsi , soit dit en passant , que M. Rousseau prétend satisfaire à l'engagement pris , d'éviter les routes battues. La longueur du morceau , m'empêche de le rapporter en entier ; il suffira d'en copier quelques endroits , avec lesquels notre Plagiaire a cru nous prendre pour duppes.

» Maris prudens , il faut immoler à la
» paix , l'amour paternel. Heureux qu'on
» trouve à la Campagne , des femmes
» plus continentes que les vôtres ! Plus
» heureux , si le tems que celles-ci ga-

» gnent, n'est pas destiné pour d'autres
» que vous « ! *Emil. L. 1. p. 28.*

*Felix illa animi quam non tenet impius error ,
Cui nec amatorem tam caca libido mereri est ,
Post habitâ sobole , ut verum malè sanus amorem ,
Vincat amor , matrisque affectus exigat omnes.*

Un Poëte, ami de Sainte-Marthe, si ce n'est peut-être Sainte-Marthe lui-même, traduisit ceci en Vers François tels qu'on les composoit sous le regne de Henri III. (a).

Quoi méprisant ainsi de nature la Loi ,
Tu quittes ces plaisirs pour un autre que toi ?
Heureuse mille fois & mille fois la femme
Qui n'est en cette erreur & que l'ardente flamme ,
Des passions d'amour , n'aveugle tellement
Que pour être plus belle aux yeux de quelqu'amant ,
Elle oublie les siens , trop ingrate , & préfère
Un amour impudique au devoir d'une mere.

» Il faudra que l'habitude change la
» nature & l'enfant mal soigné aura le
» tems de périr avant que sa nourrice

(a) *Les Imitations de Sainte-Marthe*, à Paris chez Villery in-4°. pag. 202. 1633.

» ait pris pour lui une tendresse de mere.
 » De cet avantage même , résulte un in-
 » convénient , c'est celui de partager le
 » droit de mere ou plutôt de l'aliéner ;
 » de voir son enfant aimer une autre
 » femme autant & plus qu'elle «. *Emil.*
L. 1. p. 30. &c.

*Dulcia quis primi captabit gaudia risus ?
 Et primas voces & blæse murmura lingue :
 Tu ne fruenda alii potes ista relinquere demens ?*

» On sort de la nature par une route
 » opposée , lorsqu'au lieu de négliger
 » les soins de mere , une femme les porte
 » à l'excès ; lorsqu'elle fait de son enfant
 » son idole . . . qu'elle augmente & nour-
 » rit sa foiblesse pour l'empêcher de la
 » sentir . . . A force de plonger leurs en-
 » fans dans la molesse , elles les prépa-
 » rent à la souffrance , elles ouvrent leurs
 » pores aux maux de toute espèce , dont
 » ils ne manqueront pas d'être la proie «.
Emil. L. 1. p. 35.

*At puerum nimia dum sedulitate tuerur ,
 Cæcus amor neu sopitum fortè aspera lædant ,*

*Frigora , liberiore frui vetat aëris hausit ,
Perdidit heu miserum ! infelix & mersit acerbo
Funere &c.*

» C'est surtout dans les premières an-
» nées de la vie que l'air agit sur la conf-
» titution des enfans. . . . Je ne ferois
» donc pas d'avis qu'on tirât une payfan-
» ne de son village pour l'enfermer en
» ville dans une chambre. J'aime mieux
» qu'il aille respirer le bon air de la cam-
» pagne. *Emil. L. 1. p. 78.*

*Sed neque tuta satis domus optandive Penates ,
Illa placent campi quæ sese attollit aperto
Æquore.*

» Envoyez donc vos enfans se renou-
» veller , pour ainsi dire , eux-mêmes &
» reprendre au milieu des champs la vi-
» gueur qu'on perd dans l'air mal sain
» des lieux trop peuplés «. *Emil. Lib. 1.
p. 80.*

. *Neque clausa reconde
Usque domi in latebris , sed apertas defer in auras.*

» On étouffe les enfans dans les villes
» à force de les tenir renfermés & vêtus.

» Ceux qui les gouvernent en sont en-
 » core à sçavoir que l'air froid loin de
 » leur faire du mal les renforce & que
 » l'air chaud les affoiblit , leur donne la
 » fièvre & les tue. *Emil. L. 1. p. 83. . . .*
 » En général on habille trop les enfans
 » & surtout durant le premier âge , il
 » faudroit plutôt les endurcir au froid
 » qu'au chaud ; le grand froid ne les in-
 » commode jamais quand on les y laisse
 » exposés de bonne heure : mais le tissu
 » de leur peau trop tendre & trop lâche
 » encore , laissant un trop libre passage
 » à la transpiration les livre par l'extrê-
 » me chaleur à un épuisement inévita-
 » ble «. *Emil. L. 2. p. 316.*

*At muliebri modo , ingenium cum nesciat uti
 Parte ferè hac peccare solet dum infantis ineptam
 Curam agit , ut plusquam satis est loca frigida vitet ,
 Semper & immodico nova membra resolvat*

.
*Nempe importuni sensim traxere calores
 Spirituum intùs , quicquid erat vitamque fovebat ,
 Qui dum abeunt vivi simul caloris
 Nativos ignes &c. &c.*

Je ne m'arrêterai point aux fonctions

des nourrices , à la qualité des alimens qui leur conviennent , à la maniere de soigner les enfans lors de l'éruption des premières dents , tous objets d'une trop grande importance pour avoir échappé au zèle de M. de Sainte-Marthe. Heureux l'observateur de qui les vues seront déterminées d'après un semblable modèle !

Du plan d'éducation proposé par M. Rousseau , retranchons les discours amers , les déclamations pleines de fiel qui sont étrangères au principal objet de son Livre , les maximes erronées tendantes au renversement de la religion , cet Auteur méritera nos éloges au lieu des regrets que l'abus de ses talens nous arrache. Car *dans cet alliage , ainsi qu'il l'a dit lui-même (Emil. Préf.) le bien se gâte & le mal ne se guérit pas.*

Que fait au commencement du second Livre d'Emile , cette violente apostrophe ? *Mes peuples sont mes sujets dis-tu fierement. Soit , mais toi qu'es-tu ? Le sujet*

de tes ministres & les ministres à leur tour, que sont-ils ? Les sujets de leurs commis, de leurs maîtresses, les valets de leurs valets.... Ces prêtres, ces soldats, jusqu'à des enfans vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. . . . Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin pour la faire de mettre les bras d'un autre au bout des siens : l'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut & faire ce qu'il lui plaît.
T. 1. p. 157.

Ce langage insolent étoit bon dans la bouche de l'esclave Davus, qui l'adrescoit à son maître, au milieu du désordre des Saturnales. Il n'étoit pas nécessaire que M. Rousseau, commentât avec tant d'emphase, cette Satyre, la septième du second Livre d'Horace : il devoit faire parler ce Poëte dans sa langue, le Lecteur intelligent n'eut assurément rien perdu au change.

Tu ne mihi Dominus rerum imperiis hominumque

Tot tantisque minor. . . .

*Tu mihi qui imperitas , aliis servis miser atque ,
Ducers ut nervis alienis mobile lignum.*

*Quis nam igitur liber ? Sapiens sibique imperiosus ,
Fortis & in seipso teres atque rotundus (a).*

La vérité quand elle est hors de place ne déplaît gueres moins que l'erreur , & souvent elle est plus caustique qu'une Satyre manifeste. Mais parce qu'on possédera la dangereuse facilité de prêter , à l'art de sophistiquer , toutes les apparences de la bonne foi , on se croira fondé à dire que *nous n'avons aucun bon traité d'éducation*. Emil. Préf. On refusera de considérer que pour former le cœur , éclairer l'esprit , étendre le bon sens , diriger le goût des jeunes citoyens ; l'ap-

(a) Voyez le Code de la Nature p. 93. in-12. chez le Vrai Sage , 1757.

Combien d'orgueilleux mortels n'ont que le vain titre de maîtres. . . . Puissans Monarques , voulez-vous bien m'apprendre qui est votre premier favori ? Votre Maîtresse ? Je vous dirai qui regne en votre place. Non ils n'usurpent point votre autorité ; leur valet-de-chambre , leur soubrette , peut-être leur palfrenier ; que sçais-je , enfin quelque chose de plus vil encore gouvernent vos Etats , &c.

plication

plication des préceptes aux cas particuliers, indique d'elle-même les circonstances du meilleur plan.

Toujours en guerre avec ses contemporains, le Philosophe Genevois ne se borne pas aux reproches de leurs foiblesses réelles : il s'attache à noircir des usages innocens, à controuver aux meilleures actions des motifs sinistres, à déprimer certaines pratiques qu'une tendresse peut-être aveugle jointe au torrent de la coutume fit adopter & qu'une sage déférence à des leçons plus pures décréditera peu à peu. Je parle de la mode invétérée d'affujettir par des ligatures les membres des enfans nouveaux nés ; usage qui vient de si loin que Sénèque en fait expressément mention au sixième Livre des Bienfaits (a). Par conséquent, ce n'est point un blâme à rejeter sur nos mœurs, où M. Rousseau conviendra que depuis

(a) Parentes ne liberorum immatura libertas membra detorqueat, in rectum exitura constringunt. *Senec. L. 6. de Benef.*

dix-huit siècles environ , les meres sont fans entrailles & sourdes au cri de la nature.

En voyant dans les Ecrits de M. R. les matieres confondues , les bienféances offencées , le ton outrageant des insultes préféré à la voie de la persuasion ; je serois tenté de l'associer non aux paisibles Genevois d'aujourd'hui , mais aux Allobroges , qui gouvernoient Geneve quand César asservit les Gaules ; peuple féroce qui se faisoit un honneur bisarre de ses égaremens & les consacroit par des monumens publics (a). Pour peu que j'insistasse sur les reproches que mérite notre Genevois , je deviendrois moi-même complice de son défaut dominant ; je me livrerois , comme lui , à l'aigreur des propos , aux airs décisifs & tranchans. Mais comme il ne s'agit pas tant de ses mœurs

(a) D. O. M. S. *Quò non Allobrogas rapit furor & cupiditas sua* , &c. Cette Inscription se voit à l'entrée de l'Hôtel-de-Ville , à Geneve. Dict. Géogr. de la Martiniere , Att. Geneve.

que de ses ouvrages ; mon attention doit se tourner vers ces derniers & m'apprendre à ne point confondre les écarts de l'homme de lettres avec d'odieuses personnalités qui le déshonorent.

Nous commençons à nous instruire en commençant à vivre : Emil. L. I. Nécessité de remonter à l'origine de nos connoissances & de discuter leurs progrès. Une partie si nécessairement liée à l'éducation , ne seroit négligée qu'au préjudice de toutes les autres. M. Rousseau l'a senti , & s'est appliqué à découvrir les sources des préjugés , à en prévenir les suites. Mais ici , comme en différentes occasions , les sentimens que l'on croit particuliers à ce Philosophe , sont tirés d'ailleurs : enforte que les choses qu'il vante comme les fruits de son travail , ne sont que la montre fastueuse d'un sçavoir qui ne lui appartient pas. Faisons toucher au doigt le ridicule de cette supercherie , & montrons à quel point il décrédite un Ouvrage.



CHAPITRE III.

Conformité de M. Rousseau , du P. Malebranche , de Crouzas , Morelli , & autres qui ont écrit sur l'origine des Connoissances.

EN détachant sans choix & par lambeaux , les pensées de quelques Sçavans estimables ; pour composer avec les rêveries qui les dégradent , la monstrueuse totalité de son Traité d'Éducation , M. Rousseau a voulu sans doute imiter le peintre d'Horace , qui joignoit les membres de diverses espèces d'animaux , en sorte que le haut de la figure représentât un homme , & le bas un monstre marin. En cela , bien différent de cet habile artiste , qui prié de peindre une beauté accomplie , choisit chacun de ses traits sur les personnes d'Athènes les mieux faites. La vertueuse morale qu'adopte quelquefois M. Rousseau , n'a pu

être altérée qu'en formant dans l'ame des lecteurs, par le contraste des idées, un obstacle à l'unité d'intention nécessaire, dans toute espèce de projet; défaut qui tourne la marche majestueuse de la Philosophie en pur jeu de mots; & qui fait parler de M. Rousseau, comme d'un visionnaire infatué de son système, & toujours prêt à combattre les notions qui y sont opposées.

» Emile est conduit à la campagne ;
 » l'instant d'après sa naissance. Là, sans
 » autre dépendance que celle de son
 » Gouverneur, cet enfant ne voit ni
 » pere, ni mere, & n'entend non plus
 » parler d'eux que s'il étoit orphelin.
 » Chargé de l'élever, son maître succède
 » tellement au pouvoir paternel qu'E-
 » mile est dispensé de s'y soumettre «.
T. 1. p. 56. A ce langage inoui, je ne reconnois plus le Sage qui venoit d'observer, *que les freres & les sœurs dispersés dans des pensions, portent ailleurs l'amour de la maison paternelle.* Ibid. p. 43. C'est

au travers d'une foule de pareilles contradictions qu'étincellent plusieurs traits d'une morale lumineuse qui mériteroient d'être mieux placés. Mais avant de les rencontrer, il faut, de la part de M. R. avoir essuyé de frivoles quolibets sur la Médecine, supporté les brusqueries adressées aux François ou à telle autre nation qu'il plaît à M. R. d'injurier. Il faut dans un Traité d'Éducation se résoudre à lire des épisodes mal ménagées, d'ennuyeuses digressions, des redites fatigantes qui n'ont pas même l'attrait momentané de la nouveauté. On en jugera par les sorties de M. R. contre les Médecins. Ce moderne Aristarque ne sçait de quelle maladie nous guérissent les Médecins, mais il sçait qu'ils nous en donnent de bien funestes, la lâcheté, la pusillanimité, la terreur de la mort. C'étoit justement ce que pensoit l'Abbréviateur des œuvres du Chancelier Bacon (a) :

(a) *Analyf. de Bacon T. 1. p. 83.*

» Les Médecins ressemblent à ces Juges
 » qui après avoir prononcé un arrêt de
 » mort , se retirent. Ils livrent leurs vic-
 » times à ses tristes réflexions , à l'appa-
 » reil funébre de la religion. Il n'en fau-
 » droit pas tant pour anticiper l'agonie «.

En général ceux qui parlent de la Médecine , affectent un ton railleur qui dégénère en turlupinade. Platon disoit comme notre Genevois , que cet art est l'amusement des gens désœuvrés (*a*) ; Pline s'est égayé sur la Médecine qui guérit & le Médecin qui tue (*b*) ; Pitaval , le Comte d'Oxinstiern , & d'autres mauvais plaisans , ont affadi , à force de les répéter , les badinages de ce genre. Un Auteur du siècle dernier écrivoit que les Médecins sont à l'égard des malades ce qu'est un passeport à un Marchand , qui

(*a*) *Plato L. 3. de Repub.* Homines medicinâ indigent non vulnerum sanandorum causâ dumtaxat , sed morborum qui propter desidiam oriuntur.

(*b*) *Plin. Hist. Nat. L. 29. c. 1.* Non rem antiqui damnabant sed artem.

voyage le long des frontieres ennemies ; qui ne lui sert de rien quand personne ne l'arrête (*a*). Combien d'autres prodiguent à l'envi les figures de Rhétorique pour dire des Médecins tout le mal imaginable. & s'exempter en même-tems de la preuve. Ce n'est pas de figures de Rhétorique qu'on se paye, on veut des raisons. M. Rousseau s'efforce inutilement de blâmer une science qu'il n'a point acquise, & de substituer des phrases brillantes à la voie de l'observation.

» Il a beau crier, la Médecine est un art
 » mensonger, on ne trouve d'hommes
 » d'un vrai courage que dans les lieux
 » où il n'y a point de Médecins ; si le
 » malade meurt on aura appelé le Mé-
 » decin trop tard, & s'il réchappe, ce
 » fera lui qui l'aura sauvé «. Henri Corneille Agrippa disoit tout cela il y a deux cens ans & auroit été très-fâché qu'on le prît au mot (*b*). On sçait que son Livre

(*a*) *Dialog. de la Santé*, in-12. 1683.

(*b*) *Tota medendi operatrix ars, nullo alio funda.*

De la vanité des Sciences, n'est, pour me servir des termes de l'Auteur, qu'une Pantalonnade de Bateleur, qu'une pure mascarade. *His larvis exutus rursus in hominem revertar.* C'est néanmoins une des sources où M. R. a puisé ses burlesques décisions. Approfondissez sa Philosophie, vous n'y trouvez rien qui fixe, qui contente l'esprit; nul tissu de Doctrine, rien de lié, rien de suivi. Là, l'Europe paroît à ses yeux un désert qui à la veille d'être rempli de bêtes féroces, n'aura pas beaucoup changé d'habitans, *Emil. l. 1. p. 28.* Ici, les Européens lâches jusques dans leurs vices, ont à peine

mento quam fallacibus experimentis superstructa est ac tenui ægrotantium credulitate roborata. Ut sæpissimè plus periculi sit à medico quam ab ipso morbo. . . . operatio secundùm medicinam à casu est, tam blanda est pro se sperandi dulcedo!, . . . Efficat medicus ut nemo ægrotus nisi propriâ culpâ periisse, nemo nisi medici beneficio restitutus videatur. Multæ gentes sunt absque medicis degentes quas videmus ultra decrepitam ætatem robustas. Quod si quis dicat multos medicorum auxilio convaluisse, respondebimus plures occubuisse quibus medicorum opera nihil profuere. *Cap. 83.*

assez de vie pour se mouvoir , & n'ont pas le courage d'être d'illustres scélérats , *Emil. T. 3. p. 262.* Le Philosophe Genevois pose en principe au second Livre d'Emile , qu'on ne parvient jamais à faire des sages si on ne fait d'abord des polissons , *T. 1. p. 286.* & n'hésite pas ailleurs d'enseigner que des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires , *T. 1. l. 2. p. 239.* Que les entretiens polissons préparent les mœurs libertines , *T. 2. p. 185.* Vous lui entendez dire qu'il faut que le corps soit robuste pour obéir à l'ame , *T. 1. p. 59.* & puis ensuite il craint que le moral ne s'altère si le physique va trop bien , *Ibid. p. 169.* Tantôt il s'applaudit de ce que ses raisonnemens sont moins fondés sur des principes que sur des faits , *T. 1. p. 253.* & tantôt il avertit que sa méthode est indépendante des exemples , *T. 2. p. 99. & 310.* Le quatrième Livre d'Emile enseigne , *p. 169* , qu'on ne fait l'amour aveugle que parce qu'il a de meilleurs yeux que nous , & qu'il

voit des rapports que nous ne pouvons appercevoir ; mais vers la fin de ce Livre , *p. 240* , il se montre si différemment affecté que le véritable amour lui-même , n'est que chimere , mensonge , illusion.

Pour mettre le cœur humain à la portée d'Emile sans gâter le sien , M. Rousseau voudroit lui faire voir les hommes au loin , les lui montrer dans d'autres tems , dans d'autres lieux. Voilà l'usage de l'histoire , *T. 2. p. 251.* mais dès la page 257 oubliant ce qu'il venoit de dire , il croit qu'on doit apprendre à voir dans les actions humaines , les premiers traits du cœur de l'homme & bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes. Tant d'irrégularités ont bien plus l'air d'une mocquerie que d'une instruction (*a*). Il y auroit pourtant de l'humeur à contester au citoyen de Ge-

(*a*) Il faut bien se garder de prendre le ton affirmatif pour le ton de la vérité. M. R. prévoit que bientôt devenus bêtes féroces , nous rendrons l'Europe à ses anciens

neve , la justesse du raisonnement au sujet de nos connoissances. Malbranche, l'Abbé Fleury, Morelli, ne font point de mauvais guides. Il leur doit des pensées ingénieuses, des sentimens qui vont au cœur, des maximes qui instruisent. La reconnoissance est-elle donc une vertu si onéreuse? En quelle extrémité me jette M. R. de renouveler sans cesse mes exclamations sur le peu de droiture de ses procédés!

» Nous naissons capables d'apprendre ;
 » mais ne sçachant rien. L'ame enchaî-
 » née dans les organes imparfaits & de-
 » mi-formés ; n'a pas même le sentiment
 » de sa propre existence. *Emil. l. 1. p. 86.*
 » A mesure que l'Être sensitif devient

Habitans. Plus attentif à la vérité de l'histoire, il eût au moins excepté la France de cette effroyable métamorphose. *Sola Gallia monstra non habuit sed viris semper fortissimis & eloquentissimis abundavit*, disoit S. Jérôme, *adversus Vigilantium*. Cependant la France alors dévastée par les Barbares, devoit se ressentir de leur férocité. M. R. ne mérite pas plus de confiance dans ses autres accusations.

» actif, il acquiert un discernement pro-
 » portionné à ses forces. *Emil. l. 2. pag.*
 » 280. . . . Son corps & son esprit s'exer-
 » cent à la fois; plus il se rend fort, plus
 » il devient sensé & judicieux «. *P. 285.*

Il sembleroit que le Philosophe de Geneve a long-tems médité la Logique de Crouzas. *Les hommes*, dit cet Auteur, *naissent sans aucun sçavoir, ils n'acquièrent de connoissances qu'à mesure qu'on les leur procure, & l'on ne peut leur en procurer que très-peu dans les premieres années de leur vie. Mais si les hommes naissent avec tant d'imperfections, ils naissent avec des facultés capables de se perfectionner elles-mêmes (a). . . . Il en est de la force de l'esprit comme de celle du corps: elles croissent l'une & l'autre par l'exercice & dont les efforts s'augmentent imperceptiblement (b).*

(a) *Logique ou Système abrégé de réflexions qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos connoissances*, par M. de Crouzas, 1737. à Amsterdam, in-12. C. 1.

(b) C. 3.

Ce n'est pas assez que ces deux Philosophes s'accordent sur un point; voyons si rien ne se démentira dans la suite.

» L'apparente facilité d'apprendre est
 » cause, selon M. Rousseau, de la perte
 » des enfans.... mais rien ne pénètre.
 » L'enfant retient les mots, ceux qui
 » l'écoutent les entendent, lui seul ne
 » les entend point.... à la moindre ob-
 » jection nouvelle, il n'y est plus. *Emil.*
 » l. 2. p. 244. «. Crouzas avoit dit, au
 sujet de la mémoire des enfans, *qu'on*
est surpris d'entendre étaler au jeune disci-
ple tant de sçavoir. Cependant la vérité est
qu'il ne s'est procuré aucune connoissance.
Il paroît sçavoir beaucoup & il ne sçait rien.
Preuve de cela, proposez-lui quelque ma-
tiere sur laquelle il fasse usage de ce que
vous venez d'admirer, il restera muet. (Sect.
 1. c. 13.) Nous sommes en trop bon
 train pour demeurer aux premières é-
 preuves.

» Généralement les gens qui sçavent
 » beaucoup parlent peu, & les gens qui

» sçavent peu parlent beaucoup : il est
 » simple qu'un ignorant trouve impor-
 » tant tout ce qu'il sçait & le dise à tout
 » le monde. Mais un homme instruit
 » (assure M. R.) n'ouvre pas aisément
 » son répertoire « ? *Emil. T. 3. p. 266.*

C'est justement ce que disoit M. de
 Crouzas. *Plus un homme est éclairé plus il
 est circonspect & timide. Au contraire celui
 qui sçait peu s'en fait plus accroire , & de
 peur qu'on ne le soupçonne d'ignorance il
 décide hardiment.* Logic. Préf. p. xv.

Une maxime fort goûtée de M. R. le
 porte à répéter jusqu'à se rendre en-
 nuyeux. » Que nous ne sçavons pas nous
 » mettre à la place des enfans , qu'ils
 » ont des manieres de voir , de penser
 » qui leur sont propres. Qu'on doit fa-
 » voriser leurs jeux , leur aimable inf-
 » tinct , mettre la vérité à leur portée ,
 » la revêtir de formes sensibles qui la
 » leur fasse toucher au doigt. Voici le
 » tems (ajoute-t-il) de donner peu-à-
 » peu une attention suivie au même ob-

» jet ; mais ce n'est jamais la contrainte ;
 » c'est toujours le désir ou le plaisir qui
 » doivent produire cette attention «.
Emil. Préf. p. IV.

Tout est louable dans cette indulgence envers les enfans. *On doit, selon Crouzas, les tenir dans l'activité & dans la joie ; permettre un libre essor à leurs pensées , ne raisonner avec eux que sur les sujets qui sont à leur portée & sur lesquels on ait déjà excité leur curiosité. Point de censures , point d'airs sombres , point de railleries. Leurs erreurs ne doivent être relevées que comme des bagatelles. . . . On remédiera aux distractions des enfans qui sont des suites de leur légèreté naturelle , en choisissant pour les appliquer , des sujets qui les agréent , en ne les fixant aux mêmes choses que par des intervalles très-courts , qu'on pourra faire revenir & rendre plus longs par degrés insensibles. Sect. 2. c. 12.*

A ces doux épanchemens d'humanité & de condescendance , on ne peut s'empêcher d'estimer M. de Crouzas. Sa Lo-

gique & son Traité d'Éducation font en même-tems un cours de morale complet , où les sources les plus cachées des vices , sont démêlées avec beaucoup de sagacité , & les remedes que l'Auteur indique , si praticables , que quiconque aura lû ses Livres , n'a qu'à vouloir être raisonnable pour le devenir. M. de Crouzas n'est pas plus d'avis que notre Genevois , d'affujettir les enfans , à des pratiques de dévotion , au-dessus de leur âge.

» Veut-on les rendre pieux (dit M. R.)

» on les mène s'ennuyer à l'Eglise , en

» leur faisant incessamment marmoter

» des prieres , on les force d'aspirer au

» bonheur de ne plus prier Dieu. *Emil.*

» *T. 1. p. 227.* Pour enseigner la Reli-

» gion aux enfans , n'en faites jamais

» pour eux , un objet de tristesse , jamais

» une tache ni un devoir. *T. 4. Emil.*

» *p. 75 , 76 ,* „ De tout cela Crouzas étoit le meilleur garant possible. *Il gémit de ce qu'on abandonne à des gens d'un esprit borné , la premiere éducation des en-*

fans. Ils croient faire merveille de leur faire réciter en perroquets , des prieres où ils n'entendent rien. On les en dégoûte si bien , qu'ils ne manquent jamais d'y renoncer dès qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes. On les conduit à l'Eglise , où n'osant ni causer ni rire , ni se remuer , ils y tombent dans une stupide inaction. . . . On dispose ces jeunes esprits à être importunés par l'idée de la présence du Créateur & à le leur faire regarder comme un maître redoutable , qui se plaît à les charger d'un joug très-pésant. Sect. 14. p. 702.

Je ne puis continuer mes réflexions sur les Plagiats de M. Rousseau , fans m'exposer à des jugemens fâcheux de la part de certains esprits superficiels , qui d'un côté se sont laissé prévenir par la réputation de l'Ecrivain , & qui trouvent de l'autre , de quoi justifier une partie de leur admiration. Mes parallèles leur sembleront manqués , mes confrontations équivoques , mes conjectures chimériques. Qu'y faire : Je n'ai point en écri-

vant , prétendu échapper à toutes fortes de critiques. Le Philosophe de Geneve , je le répète , est un homme qui met toute son adresse à triompher de la crédulité des Lecteurs & qui n'y réussit que trop ; soit en exagérant le vrai , jusques à faire presque disparoître le faux qu'il y mêle ; soit en déduisant une conclusion sophistique , avec autant d'intrépidité que si c'étoit une maxime incontestable ; soit encore en s'appropriant avec un front d'airain , les découvertes laborieuses de ses prédécesseurs.

» Jamais la nature ne nous trompe
 » (dit M. R.) c'est toujours nous qui
 » nous trompons. . . . ce n'est pas la sen-
 » sation qui trompe , mais le jugement
 » qu'on en porte. . . . Ce jugement étant
 » purement passif , il est impossible qu'il
 » trompe l'enfant ; mais quand il juge
 » de la chose par l'apparence , il est ac-
 » tif , il compare , il établit par induc-
 » tion , des rapports qu'il n'apperçoit
 » pas. Alors il se trompe ou peut se

» tromper ». *Emil. Tom. 1. pag. 146.*

Voilà les rares découvertes dont M. R. vouloit enrichir notre siècle ! A l'air de suffisance avec lequel il les propose, on seroit tenté de les attribuer à une profonde étude de nos facultés, à d'heureux efforts pour les dégager du danger de la surprise de quelque hypothèse nouvelle. Graces aux progrès de la raison, les Rohault, les Regis, les Condillac & autres modernes laisseroient peu à nos recherches, quand Malbranche, Crouzas, Morelli n'auroient jamais existé. Ecoutons Crouzas, car il ne s'agit maintenant que de lui. *On se trompe quelquefois en jugeant des choses sur le rapport des sens & l'on prend un objet pour un autre ; mais c'est lorsqu'on se précipite à juger sur les premières apparences & que l'on ne prend pas assez de précautions. Ces précautions consistent à le considérer en divers tems, à diverses reprises & en différentes situations, à s'informer enfin de ce qu'il paroît aux autres. Logic. c. 4. &c.*

M. Rousseau dira peut-être pour sa décharge, qu'il n'avoit pas besoin d'aller chercher dans Crouzas ce qui étoit dans Malbranche. Eh, qu'importe qu'il soit copiste de l'un ou de l'autre (a)! Il faut, quand on se mêle d'écrire sur un sujet particulier, apprendre au public autre chose que ce qu'il sçait.

Produisons encore quelques échantillons de cette science usée dont les écoles fatiguèrent jadis les oreilles de nos ayeux. » Les sens sont les premiers instrumens de nos connoissances «. *Emil. T. 2. p. 315.* Axiome aussi suranné que l'adage Latin, *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, auquel M. R. n'auroit pas dû s'arrêter après s'être formellement déclaré pour l'idée innée du juste & de l'injuste. *Emil. T. 1. p. 103. & 218.* Il aimeroit autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans. *Emil. T. 1. p. 181.* Je le

(a) Malebran. *Traité de Moral*, c. 1. n. ix.

crois bien ; on ne risque pas sa réputation à imiter l'Abbé de Fleury. Qui disoit , » vouloir que les enfans acquièrent » l'esprit de réflexion , c'est vouloir qu'un » ne jeune plante ait , du jour au lendemain , un tronc solide & de profondes » racines «. *Choix des Etud. n. 17.*

Cet estimable Ecclésiastique ne recommandoit pas moins expressément que M. R. de mettre du choix dans les connoissances ; je rapporterai ses propres termes. Cette maniere de procéder obvie au danger des déclamations souvent odieuses , & toujours inutiles. » La vie est courte ; » la capacité du cerveau est bornée : je » pense avoir raison d'en conclure qu'il » faut choisir avec grand soin ce que » l'on doit faire apprendre aux jeunes » gens : bien distinguer les connoissances qui sont utiles de celles qui ne demandent que du plaisir.... Entre ces » connoissances utiles , on peut distinguer celles qui le sont le plus , &c.... » Ces distinctions supposées , il sera fa-

» cile de régler le choix dont il s'agit ;
 » car il est évident qu'il faut préférer ce
 » qui nous sert immédiatement pour
 » nous-mêmes à tout ce qui est hors de
 » nous «. *Choix des Etud. n. 17.*

Le texte de M. R. confronté à celui de M. Fleury, laisse percer toute la grossiereté du Plagiat. *L'intelligence humaine a ses bornes & non-seulement un homme ne peut pas tout sçavoir ; il ne peut pas même sçavoir le peu que sçavent les autres hommes. . . . Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner. . . . Le petit nombre des connoissances qui contribuent réellement à notre bien être , est seul digne des recherches d'un homme sage , & par conséquent d'un enfant qu'on veut rendre tel. Emil. Tom. 2. p. 6. & 7.*

M. Fleury & notre Genevois n'ont également qu'une façon de penser touchant l'indulgence envers les enfans, les ménagemens à garder pour mettre la vérité à leur portée, l'inconvénient qu'il y a à flatter leurs petites passions, les

suites à craindre des terreurs que leur inspirent les nourrices, les servantes par d'imprudens contes de loups-garoux, d'apparitions des morts & autres chimères qui ébranlent l'imagination. En un mot M. R. tire un très-bon parti, des lumieres de l'Abbé Fleury. Notre Genevois veut » que le Gouverneur d'un en- » fant soit jeune & s'attire sa confiance » en partageant ses amusemens ; il n'y a » pas, ajoute-t-il, assez de choses communes entre l'enfance & l'âge mûr, » pour qu'il se forme un attachement » bien solide, à cette distance «. *Emil. T. 1. p. 51.* En quoi diffère-t-il de M. Fleury, qui prétend *que le maître soit bien fait de sa personne, parlant bien, d'un visage agréable ; que le peu de soin de s'accommoder en ceci à la foiblesse des enfans, fait qu'il reste à la plûpart de l'aversion de ce qu'ils ont appris de gens trop vieux, maussades ou chagrins ?* Choix des Etud. n. xv.

A mesure qu'on suit la marche de
M.

M. R. sa réputation s'obscurcit , les Plagiats se multiplient , & la bonne foi dont il se glorifie se change en un masque qui dément la protestation de sincérité si souvent rebattue dans ses Ouvrages. Choisissons les traits qui lui semblent propres , & pour parer à l'ennui des discussions , ne leur donnons encore que le moins d'étendue possible.

» Nous naissons sensibles , & dès notre
 » naissance nous sommes affectés de di-
 » verses manieres par les objets qui nous
 » environnent. Si-tôt que nous avons la
 » conscience de nos sensations , nous
 » sommes disposés à rechercher ou à fuir
 » les objets qui les produisent , selon la
 » convenance ou disconvenance que nous
 » trouvons entre nous & ces objets. . . .
 » Ces dispositions s'étendent à mesure
 » que nous devenons plus sensibles: *T. 1.*
 » *p. 8.* Avant de parler , avant que d'en-
 » tendre , l'enfant s'instruit déjà. L'expé-
 » rience prévient les leçons. *Ibid. p. 89.*
 » Les premières sensations sont purement

» affectives. Ils n'apperçoivent que le
 » plaisir & la douleur. Ils ont besoin de
 » beaucoup de tems pour se former peu-
 » à-peu les sensations représentatives qui
 » leur montrent les objets hors d'eux-
 » mêmes..... Le retour des sensations
 » commence à les soumettre à l'empire
 » de l'habitude. *Ibid* p. 91. Les lui offrir
 » dans un ordre convenable, c'est pré-
 » parer sa mémoire à les fournir un jour
 » dans le même ordre à son entende-
 » ment. *Ibid.* p. 96. Mais comme il n'est
 » attentif qu'à ses sensations, il suffit de
 » lui montrer bien distinctement la liai-
 » son de ces mêmes sensations avec les
 » objets qui les causent.... C'est ainsi
 » qu'il apprend à sentir la chaleur, le
 » froid, la dureté, la mollesse, la pesan-
 » teur, la légéreté des corps, & à juger
 » de toutes leurs qualités sensibles «. *Ib.*
 p. 97.

Rien de tout cela qui ne soit de la plus constante vérité & qui ne me rappelle l'excellent Ouvrage de M. Morelli,

intitulé : *Essai sur l'Esprit humain , ou principes naturels de l'Education.* A Paris chez de l'Epine 1743. in-12.

J'écris pour l'homme (disoit ce judicieux Instituteur de la jeunesse) & je le prends dès son enfance. Et comme il est sensible avant que d'être raisonnable , c'est en épian ses sensations que je découvre les premiers pas que la raison lui fait faire , afin de les régler au profit de l'esprit. Ce n'est que par le sensible qu'il faut conduire les enfans. Les progrès qu'ils font dans les connoissances propres à leur âge , se développent sans aucun effort d'imagination. Il suffit donc de présenter à l'ame les objets dans l'ordre naturel qu'elle suit ordinairement. Que l'on prenne donc garde qu'il est des tems destinés à chaque connoissance : qu'il ne faut pas arrêter l'esprit des enfans sur un grand nombre d'objets à la fois , ni s'étendre avec eux en discours de morale auxquels ils ne comprennent rien & qui les ennuient. . . . Il ne faut pas vouloir cueillir des fruits où il ne paroît que quelques fleurs.

qui se fanent entre les mains de ceux qui les veulent faire éclore avant le tems. C. 3. p. 154.

Voilà de grands principes , de belles maximes , de graves réflexions ! Plus je pése ce passage , moins il me semble nécessaire que M. R. se mette en frais pour exhorter les Précepteurs » à n'empiéter » jamais sur l'ordre des connoissances de » l'enfant , & à ne l'éclairer que par les » lumieres qui sont à sa portée. *Emil.* » T. 2. p. 232. Si nous voulons pervertir » cet ordre , dit-il , nous aurons des » fruits précoces qui n'auront ni matu- » rité ni faveur , & ne tarderont pas à se » corrompre α. *Emil. ibid.*

Trop sensible au vain plaisir de se jouer des autres & d'acquérir en les trompant une sorte de supériorité sur eux ; qui ne voit que M. R. se décèle lui-même ? Non , le hasard ne produisit jamais des idées si semblables. Il est d'ailleurs enseigné au Traité du vrai Mérite , qu'il faut avec les enfans faire prendre à la

raison, une robe d'enfant. Préf. p. VIII.

M. R. croit jouer d'adresse, pour avoir sçu enchâsser dans son *Traité d'Éducation*, le précis de l'*Introduction à la connoissance de l'esprit humain* (a). Ouvrage, où l'aptitude à juger des objets de réflexion, se tire de la justesse à saisir les rapports, à combiner les propriétés des choses. *Emil. T. 2. p. 137.* Ses règles en matiere de goût sont visiblement prises des Arts réduits en un principe, mises au jour par M. Bateux, qui fait usage, à son tour, d'un Livre *sur le Goût*, imprimé à Paris chez Prault, en 1737.

Ne verrons-nous donc rien de M. R. qui soit à lui? Ne pourrons-nous jamais lui faire honneur de quelque systême utile ou du moins piquant par sa nouveauté? Me voilà bien persuadé que les quatre volumes d'Emile tant vantés, sont un tissu d'extraits auxquels notre Genevois donne certain air d'intérêt, à

(a) Par M. *Vauvenargue*. Chez Briasson 1747. in-12.

la faveur d'un ordre systématique, plus brillant que raisonné.

» Dans les éducations vulgaires, on
 » met tout l'ennui d'un côté & tout le
 » plaisir de l'autre. *Emil. T. 4. p. 45.* «.
 C'est en citant ce court passage de Télé-
 maque que M. R. s'acquitte envers l'ini-
 mitable Auteur de cet ingénieux Ou-
 vrage. Pour moi qui ai appris à propor-
 tionner la reconnoissance à la mesure
 des services reçus, je me garderois d'é-
 crire que » la plus utile règle de l'édu-
 » cation, n'est pas de gagner du tems,
 » mais d'en prendre. *Emil. T. 1. p. 191.* «.
 Je ne m'applaudirois point » de mar-
 » quer tous les ans les progrès de mon
 » Emile, de lui dire, Voilà le fossé que
 » vous fautiez, le fardeau que vous por-
 » tiez, voici la carrière que vous par-
 » couriez ; voyons maintenant ce que
 » vous ferez. *Emil. T. 2. p. 69.* «. Je ne
 croirois pas avoir fait de merveilleuses
 observations, parce que j'aurois insinué
 aux meres de ne prendre point pour des

indices extraordinaires, ceux qui marquent l'ordre accoutumé : » la vivacité, » les faillies, l'étourderie, la piquante » naïveté, tous signes caractéristiques de » l'âge. *Emil. Tom. 1. p. 236.* « Ou en adoptant ces diverses pensées, j'honorerois la mémoire de celui qui me les auroit procurées.

» Ce qu'il y a de très-important, dit- » soit M. de Fenelon, c'est de laisser af- » fermir les organes, en ne pressant point » l'instruction. Il faut se contenter de » suivre la nature. *C. 3.* Vous voyez, » direz-vous, que vous êtes plus raison- » nable maintenant que vous ne l'étiez » l'année passée. Dans un an, vous ver- » rez encore des choses que vous n'êtes » pas capable de voir aujourd'hui. *Ibid....* » Observez tous les momens, pendant » plusieurs jours s'il le faut, pour bien » placer une correction.... Les fautes de » jugement sont permises aux enfans & » ont la grace de l'ingénuïté. On prend » une certaine vivacité de corps qui ne

» manque jamais de paroître pour celle
» de l'esprit, & de-là vient que l'enfance
» semble promettre tant, & qu'elle tient
» si peu ». Ce n'est pas tout : M. R. pré-
tend que *dans des entreprises pareilles à la*
sienne, l'Auteur toujours à son aise dans
des systèmes qu'il est dispensé de mettre en
pratique, donne sans peine beaucoup de
beaux préceptes. Emil. T. 1. p. 48. Il ne
doute pas qu'en s'appliquant à prévenir
les difficultés, on les prévient jusqu'à un
certain point. Je montre le but qu'il faut
qu'on se propose, dit-il, je ne dis pas qu'on
y puisse arriver ; mais je dis que celui qui
en approchera davantage, aura le mieux
réussi. Ibid. p. 197. Il faudroit s'aveu-
gler de gaieté de cœur pour nier le rap-
port de cet extrait d'Emile, au Chapi-
tre XIII. de M. de Fenelon, où je lis ces
mots : » Quand on entreprend un ou-
» vrage sur la meilleure éducation, ce
» n'est pas pour donner des règles im-
» parfaites. Il est vrai que chacun ne
» pourra pas aller dans la pratique aussi

» loin que nos pensées vont sur le pa-
 » pier ; mais enfin lorsqu'on ne pourra
 » pas aller jusques à la perfection , il ne
 » fera pas inutile de l'avoir connue , &
 » de s'être efforcé d'y atteindre ; c'est
 » le meilleur moyen d'en approcher « .
 Que notre Genevois se juge lui-même :

Pour démêler entre M. de Fenelon &
 M. R. plusieurs autres conformités sous
 une expression différente , il suffit d'in-
 diquer le Chapitre cinquieme du Traité
 d'*Education* , par cet illustre Archevêque.
 C'est-là qu'on apprend aux maîtres » à
 » ne rougir point de l'aveu de leurs fau-
 » tes , à montrer toujours aux enfans
 » l'utilité des choses qui leur sont ensei-
 » gnées , à retrancher devant eux les com-
 » plimens superflus , les démonstrations
 » d'amitiés feintes ; car dès qu'un enfant
 » est capable de ce sentiment , on a un
 » lien assuré pour l'attirer au bien « .

L'invincible obstination de M. R. à
 s'enrichir des dépouilles d'autrui , ba-
 lance par la surprise qu'elle me cause ,

l'ennui de mes poursuites contre les larcins. Aucune de ses démarches n'est sans piraterie, sans exactions. Auteurs vieux ou modernes, tout lui est bon, pourvu qu'il entasse volume sur volume. Où pense-t-on qu'il ait puisé ses raisonnemens sur l'impossibilité d'inculquer aux enfans plusieurs Langues? Prenez *les Jours Caniculaires* de Simon d'Ast, vous y verrez en termes précis, » qu'il faudroit » qu'un enfant scût comparer des idées, » & comment les compareroit-il quand » il est à peine en état de les concevoir.... » Il ne peut donc apprendre à parler » qu'une Langue. Il en apprend cependant plusieurs, me dit-on : je le nie ; » j'ai vû de ces petits prodiges qui » croyoient parler cinq ou six Langues. » Je les ai entendus successivement parler Allemand en termes Latins, en termes François, en termes Italiens ; » mais ils ne parloient toujours qu'Allemand «. *Emil. T. 1. p. 249.*

*Sermonem enim ni fallor illic Gallicum
 Tam callet omnem quàm Latinum Psittacus.
 Crescit tamen sibi nimiumque placet
 Verbis tribus si quid loquitur Gallicis.
 Si ergo linguam ille & Latinam Gallicè
 Et Gallicè linguam sonat Britannicam,
 Et Gallicè refert linguam Lumbardicam,
 Et Gallicè refert linguam Hispanicam,
 Et Gallicè omnem præter unam Gallicam,
 Nam Gallicam solam sonat Britanicè (a).*

Jusques à présent je n'ai rien ôté d'essentiel aux raisonnemens de M. R. il n'a pas plus sujet de se plaindre des extraits que j'en ai présentés, qu'un homme qui se fâcheroit de ce qu'en lui rendant son chapeau, on ne lui auroit pas rendu une toile d'araignée qui étoit dessus. Portons à son comble une démonstration déjà si convaincante.

M. R. préfère à la somptueuse gourmandise des riches, les repas que la frugalité, la tempérance, la douceur du Commerce, rendent si délicieux à l'Agri-

(a) Dies Canicul. D. Simonis Astenfis. Ep. Vulturar. hoc est Colloquia Physica, Moralia, &c. Moguntia, in-fol. 1715. Colloq. V.

culteur fatigué de son travail. Les plaisirs innocens de la vie champêtre , ont un coloris délicat sous la touche de ce Philosophe. Il y a dans sa narration , des surprises ménagées avec esprit , des traits de morale heureusement amenés. Mais je soutiens qu'il n'a fait qu'embellir le texte Latin de Simon d'Ast. » Les ap-
 » prêts d'un festin , beaucoup de mon-
 » de , beaucoup de laquais , beaucoup
 » de plats , un service élégant & fin ,
 » des convives échauffés par le vin , peut-
 » être par le caquet de leurs voisines ,
 » ne forment pas un spectacle moins ri-
 » dicule , aux yeux de l'Evêque de Val-
 » tourre , qu'à ceux du citoyen de Ge-
 » neve (a) «.

La comparaison d'un dîner simple &

(a) Commiseratione quadam tenus digni sunt qui in-
 tempestivo fastu atque superbiâ punguntur. Malim ego
 apparatus simplicem ac de quo saturari possim , quàm
 delicatum , facetiisque muliebribus coloratum. Non enim
 fabulis meus expletur venter , præsertim ubi fame atque
 itinere confectus malè latrat , &c. *Colloq. V. De convi-
 viis regis , pariter atque rusticis.*

rustique avec un repas magnifique & compassé , suffit à ces deux Auteurs , pour leur faire sentir que tout l'appareil du festin , ne donnant aucun profit réel , & l'estomac sortant tout aussi content de la table du payfan , que de celle du financier , il n'y a rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'on puisse véritablement appeler sien. *Emil. T. 2. p. 92. (a).*

Si M. Rousseau étoit sincere , qu'il déclarât de bonne foi , Cela est d'un tel Sçavant , j'ai eu dessein de le copier , de l'imiter , de lutter contre un excellent original , on diroit , Il a bien réussi. Son

(a) J'ai souvent réfléchi , que les hommes doués d'un jugement sain , ont les mêmes perceptions sur certains objets. Ne diroit-on pas que S. Jérôme guidoit la plume du Philosophe Genevois dans le passage suivant ? » Que » pensera Emile , quand il trouvera que toutes les régions » du monde ont été mises à contribution , que vingt mil- » lions de mains peut-être , ont long-tems travaillé , & » tout cela pour lui présenter en pompe à midi , ce qu'il » va déposer le soir dans sa garde-robe « ? *Emil. T. 2. p. 93. Venter universos hominum labores , momentanea blandimenta gula stercore sine condemnat , & ostendit rotum quod curamus , quod voramus , in secessum dejici.* Hieronym. ad Fabiol. Epist. 3.

ambition le porte à vouloir mériter la gloire & les palmes du génie; cette prétention est trop vaste. Lisez, pourrions-nous lui crier, ne copiez pas : profitez des lumières d'autrui, ne les volez pas : composez des Livres, mais qu'ils ne contiennent point des redites infinies : cessez de vous vanter de voir autrement que les autres hommes, car vous ne voyez dans leurs productions que ce qui s'y trouve réellement.

A la vérité, il ne seroit pas aisé dans le système de M. du Bos, de convaincre de Plagiat l'instituteur d'Emile. Ce sçavant Académicien trop indulgent envers les Escrocs Littéraires, croyoit qu'en prenant les pensées d'un Auteur qui a composé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faisons pas un Plagiat. Ces pensées, dit-il, deviennent nôtres en quelque façon, à cause que l'expression nouvelle, que nous avons prêtée à la pensée d'autrui, nous appartient. Réflex. sur la Poés. & la Peint.

Mais Eusebe de Césarée, le fléau du Plagiat, & le premier, je pense, qui ait censuré ce genre de filouterie, établit sur des motifs tout différens l'idée qu'on en doit avoir.

» Nous ne pouvons disconvenir (di-
 » soit ce Pere de l'Eglise) que les Grecs
 » n'aient pratiqué divers moyens frau-
 » duleux, en vûe de se parer des Arts
 » inventés chez les étrangers. Ma vie ne
 » suffiroit point à détailler les ruses que
 » l'amour propre leur a suggérées, lors
 » même que cette nation, affectoit de
 » ne connoître aucuns rivaux dans la
 » carrière du génie. Je ne puis supporter
 » l'audace d'Hypéride, qui si peu fait
 » pour imiter le stile de Démosthene,
 » a pillé néanmoins les Ouvrages de ce
 » fameux Orateur. Observerai-je que
 » Hécate de Milet a guidé Hérodote &
 » que celui-ci ne s'est écarté de son
 » modele que pour inventer des ab-
 » surdités choquantes, telles que l'ori-

» gine du Phénix ? &c. α (a).

On est donc Plagiaire de plus d'une maniere. C'est encourir tout le blâme de ce vice lâche & déshonorant : 1°. Que de transcrire soit en entier, soit en partie, les Ouvrages des autres, sans rendre à leur mémoire le tribut d'une juste reconnoissance. 2°. On est atteint de Plagiat, quand on s'approprie, les systêmes, ou les découvertes des Sçavans, à dessein de s'en faire honneur. 3°. En déguisant l'ordre & l'enchaînement de leurs principes par des épisodes étrangers ou peu utiles à la chose. Si l'on admet ces principes, le titre de mon Livre est suffisamment justifié, & n'a pas besoin d'autre apologie.

Pour donner à ma pensée tout le jour dont elle est susceptible, j'observe qu'on appelloit Plagiaires ceux qui enlevoient

(a) *Euseb. de Cesar. L. 10. c. 2. præpar. Evangelic.*
Hyperidem si Demosthenis Plagiarius fuit, permolestè
fero qui tam malè vim ejus dictionis infregerit, &c.

chez les Romains un esclave à son maître légitime. Cette dénomination déri-voit du mot Latin *plaga*, parce que l'on condamnoit ceux qui étoient atteints de ce vol, à recevoir un nombre déterminé de coups de fouet.

L'acte inique qui ôtoit au pere de famille l'appui de sa maison, fit donner par analogie, le nom de Plagiaires aux usurpateurs des productions de l'esprit. En effet, c'est arracher les entrailles, enlever une partie de l'être, au Sçavant quelconque dont on s'approprie les travaux littéraires. Martial flétrit de *Plagiator* les ravisseurs des fruits de sa verve (a). L'Orateur Romain, compare les Plagiaires à ceux qui après avoir dérobé de la vaisselle, en changent les marques & la vendent sous leur nom. Développons la pensée de Cicéron, & tâchons de l'adapter à notre sujet (b).

Horace veut persuader à Mécène qu'il

(a) Epigr. l. I. c. LIII.

(b) Cic. l. V. *De finibus*.

est le créateur de ses Poësies : il traite de vil rebut des humains , l'Ecrivain qui se réduit au facile emploi d'imitateur : *Imitatores servum pecus*. Epist. 19. Est-il quelqu'un cependant qui ignore combien ce Poëte étoit redevable à Pindare ? Il peut arriver que des hommes favorisés s'ouvrent un chemin nouveau & marchent sans conducteurs : mais de tels exemples sont si rares qu'ils doivent passer pour des prodiges. Térence imita Ménandre : Cicéron suivit Démosthène : Virgile dut une partie de sa gloire aux Idylles de Théocrite : Catulle étudia Simonide & Callimaque : Sophocle fut le copiste d'Euripide. Jusques où n'étendrions-nous pas la liste des antiques Plagiaires, en faisant usage du sixieme Livre des Stromates de S. Clement d'Alexandrie, & du dixieme Livre de la préparation de l'Evangile par Eusebe de Césarée ? Si tels furent les mortels privilégiés qui illustrerent les beaux jours d'Athenes & de Rome, ne doutons pas que la suite

du développement des sciences ne tiennent à l'Histoire générale du Plagiat.

En vain M. R. croit être un homme né pour donner des loix au monde & n'en recevoir de personne. Il profite comme le célèbre Rollin des études d'autrui : mais que leur conduite est différente ! L'Auteur de l'Histoire ancienne, cet Ecrivain dont la rare modestie orne les talens, ne fait point difficulté d'avouer qu'il a pris des guides. C'est ainsi que préférant l'utilité publique à sa propre gloire, il s'oublie en quelque façon pour immortaliser ses Maîtres. Notre Genevois s'honore au contraire de n'écrire que d'après ses idées, & de ne faire aucun fonds sur celles d'autrui : il ne se soucie pas, poursuit-il, de remplir ses Livres de choses que tout le monde sçait. (*Emil. Préf.*) Une semblable énonciation qui prépare à des vérités inouïes, ne devient-elle pas une insulte quand on n'a pour la remplir que des choses mille fois rebattues ? Les graces du stile,

la beauté de l'expression, une éloquence nerveuse que nul ne conteste à M. R. ce talent forme une brillante superficie qui déguise, mais qui ne dénature point l'essence des choses. Rendons sensible par un exemple, cette observation aussi juste que nécessaire.

» Pour réussir, disoit M. Racine (a),
 » il ne s'agit que d'imiter la nature. . . .
 » Pourquoi la chercher dans les Ouvra-
 » ges des Anciens? Elle est toujours pré-
 » sente à nos yeux : c'est l'original seul
 » qu'on a besoin de consulter. Un hom-
 » me qui veut peindre un paysage, au
 » lieu d'imiter les paysages des Peintres,
 » doit regarder seulement tous ceux que
 » la nature lui offre «. *Mém. de l'Acad.*
Tom. 6. Voici comment M. R. tourne la
 même pensée.

*Je me garderai de donner à Emile un
 maître à dessiner, qui ne lui donneroit à imi-*

(a) *Mém. de l'Acad. T. 6. Discert. sur l'utilité de l'imit.*

ter que des imitations, & ne le feroit dessiner que sur les desseins. Je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modèle que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original & non pas le papier qui le représente. Qu'il crayonne un arbre sur un arbre. Emil. T. 1. p. 392.

L'arrangement des phrases, pourrât-on me répliquer, est tout différent dans ces deux Auteurs : je dis plus, M. R. pose comme un principe ce que M. Racine tourne en objection. Si l'on s' imagine par une défaite si légère, absoudre le Philosophe de Geneve du vice de Plagiat, il faudra croire que les Anciens & les Modernes ne comprennent rien à cette matiere (a). Réflexion qui ne vient point de l'envie de dépriser l'instituteur d'Emile ; que m'importe où M. R. prend l'esprit dont il est animé, pourvu qu'il

(a) Is, ut Plagium dissimulet, dicendi facultatem ostentare gestit, & elaboratæ dictionis cultum assuere ; tardus, cunctabundus ac procrastinanti similis videtur. Euseb. Cæsar. L. 10. præpar. Evang.

soit bon ? Mais ce en quoi on a droit de le censurer , c'est de ce qu'il se vante de n'avoir rien emprunté : c'est de ce qu'il critique ses originaux en les copiant (a). Sa conduite vérifie la parole du Sage : *Quand vous pileriez l'impudent dans un mortier , comme on y broie le grain en frappant dessus avec un pilon , vous ne lui ôteriez pas son impudence. Prov. c. 27.*

(a) Horatius multa ex iis quos cognoscimus Poëtis , aliisque apertè transfert : quæ autem aliundè mutuatur ut sua tamen velit videri , ea ita in varias formas commutat , ut vix ab eo cujus sunt agnosci possit ; & hoc est honestè furari. *Crinitus de furibus librar. Lugd. Batav. 1708. p. 34.*



 CHAPITRE IV.

Des Emprunts de M. Rousseau , sur Michel de Montagne.

LES Essais de Michel de Montagne , ont été si souvent réimprimés , qu'on ne sçait ce qu'il y a de plus blamable dans M. R. ou d'enfler sans ménagement , ses productions , des débris de ce sententieux Auteur , ou de l'ignorance qu'il aime à prêter au Public , pour en prendre droit de multiplier ses larcins.

Notre Genevois n'est que trop fondé à censurer » les clameurs de cette fausse » sagesse qui nous jette incessamment » hors de nous , qui compte toujours le » présent pour rien , & poursuivant sans » relâche un avenir qui fuit , à mesure » qu'on avance , à force de nous transf- » porter où nous ne sommes pas , nous » transporte où nous ne serons jamais. » La prévoyance , la prévoyance (s'écrie-

» t-il) qui nous porte sans cesse au-delà
 » de nous, & souvent nous place où nous
 » n'arriverons point. Voilà la source de
 » toutes nos miseres. Quelle manie à un
 » être aussi passager que l'homme, de
 » regarder toujours au loin, dans un
 » avenir qu'il voit si rarement & de né-
 » gliger le présent dont il est si sûr ! Ainsi
 » nous tenons à tout, nous nous accro-
 » chons à tout. Notre individu n'est plus
 » que la moindre partie de nous-mê-
 » mes.... O homme resserre ton exis-
 » tence au-dedans de toi ». *Emil. T. 1.*
p. 142. 153. 156. &c.

Montaigne tire de toutes ces vérités,
 le sujet d'un Chapitre particulier, que
 M. Rousseau a trouvé si analogue à ses
 idées, qu'il l'a confondu avec elles. *Nos*
affections s'emportent au-delà de nous....
nous ne sommes jamais chez nous, nous
sommes toujours au-delà. La crainte, le
desir, l'espérance, nous élancent vers l'a-
venir & nous dérobe la considération de ce
qui est, pour nous amuser à ce qui sera,
voire

voire quand nous ne serons plus. Essais L. 1. c. 3. *Un soin extrême tient l'homme d'allonger son Etre , il y a pourvu par toutes ses pièces ; il a employé son opinion à se rebâtir , impatient de sa fortune , & à s'étayer par ses inventions. L'ame par son trouble & par sa foiblesse , ne se pouvant tenir sur son pied , va quêtant de toutes parts des espérances & fondemens des circonstances étrangères où elle se plante. L. 2. c. 12. Nous entraînon tout avec nous , nul ne pense assez n'être qu'un. L. 2. c. 13.*

Quelle perfidie de la part de M. R. d'oser travestir sous un coloris moderne , la Philosophie de Montagne , pour s'en approprier le mérite ! Je vais rassembler sous les yeux du Lecteur quelques passages de l'un & de l'autre , & j'espère les exposer avec assez de clarté pour qu'on en apperçoive aisément les relations.

M. Rousseau prétend que » nous ne » sçavons ce que c'est que bonheur ou » malheur absolu. Tout est mêlé dans » cette vie ; on n'y goûte aucun senti-

» ment pur. Le plus heureux est celui
 » qui souffre le moins de peines. Le plus
 » misérable est celui qui sent le moins
 » de plaisir. Toujours plus de souffran-
 » ces que de jouissances (poursuit-il) :
 » voilà la différence commune à tous.
 » La félicité de l'homme ici bas , n'est
 » donc qu'un état négatif ; on doit la
 » mesurer par la moindre quantité de
 » maux qu'il souffre ». *Emil. T. 1. p. 144.*

Ce passage est visiblement modélé sur celui-ci , de Montagne.

La mesure de notre condition , porte que nous n'avons pas tant à jouir qu'à fuir. Notre bien-être , ce n'est que la privation du mal. Le n'avoir point de mal c'est le plus avoir de bien. . . . Des plaisirs que nous avons , il n'en est aucun exempt de quelque mélange de mal & d'incommodité. Essais L. 2. c. 12. & c. 20. Mille traits semblables , réunis sous le même point de vue , forment un tout peu propre à faire honorer les talens de M. Rousseau.

En effet , soit que je lise au Livre 1.

c. 9. des *Essais de Montagne*, qu'une vie perdurable seroit moins supportable à l'homme. & plus pénible que n'est la vie qui lui est donnée. Que si nous n'avions la mort, nous maudirions cent fois l'Etre qui nous en auroit privé. Soit que M. R. me débite avec son éloquence ordinaire, » si nous » étions immortels, nous serions des » êtres très-misérables. Il est dur de mourir sans doute, mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes? Je ne vois dans ces deux Auteurs qu'une exacte conformité de sentimens. Cependant si c'est diminuer la honte de M. R. que d'impliquer d'autres Scavans dans cette liberté de piller les Ouvrages d'esprit, & de

les convertir à leur utilité ; je conviens que la Bruyere participe un peu à ce défaut (a). Mais la Bruyere déclaroit modestement qu'il glanoit après les Anciens, & cela ne revient gueres aux paroles hautaines de notre Genevois, *Ce n'est point sur les idées d'autrui que j'écris, c'est sur les miennes.* Emil. Préf. Parler de la sorte & se précautionner si légèrement contre la pénétration des Lecteurs, c'est en vérité abuser de l'art d'en imposer.

Il y a plus : on rencontre à regret, dans *Emile*, de longues circonlocutions, une abondance inutile de raisonnemens qui paroissent uniquement employés pour remplir des pages. En voici un exemple, & cela sans prétendre qu'il

(a) Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre ; après avoir médité ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'en-nui, &c. l'on ne sçauroit plus à quoi se résoudre. La nature nous ôte l'embarras de choisir & la mort qu'elle nous rend nécessaire est encore adoucie par la Religion.

Page. 627.

n'y en ait un très-grand nombre qui auroient pu être cités à juste titre.

» C'est dans la disproportion de nos
 » desirs & de nos facultés que consiste
 » notre misère. Un être sensible dont
 » les facultés égaleroient les desirs, se-
 » roit un être absolument heureux. La
 » sagesse humaine consiste à diminuer
 » l'excès des desirs sur les facultés & à
 » mettre en égalité parfaite la puissance
 » & la volonté. *Emil. T. 1. p. 145.* D'où
 » vient la foiblesse de l'homme ? De
 » l'inégalité qui se trouve entre sa force
 » & ces desirs. Ce sont nos passions qui
 » nous rendent foibles, parce qu'il faut
 » droit pour les contenter, plus de for-
 » ces que ne nous en donna la nature.
 » Diminuez donc les desirs, c'est comme
 » si vous augmentiez les forces, *T. 2.*
 » *p. 2.* C'est moins la force des bras que
 » la modération des cœurs qui rend les
 » hommes indépendans & libres. Qui-
 » conque desire peu de choses tient à
 » peu de gens, *Ibid p. 74. & 245.* C'est

» de nos affections bien plus que de nos
 » besoins que naît le trouble de notre
 » vie. . . . L'homme tient par ses vœux
 » à mille choses. Plus il augmente ses at-
 » tachemens, plus il multiplie ses pei-
 » nes « , *T. 4. p. 307.*

Que de raisons & de redites pour appuyer ce qui n'a pas besoin de preuves! Montagne sans ce flux de paroles inutiles, s'est tout aussi-bien tiré delà par deux petites phrases : *Plus nous amplifions notre possession, d'autant plus nous engageons-nous aux coups de la fortune. La carrière de nos desirs doit être circonscrite & restreinte à un court limite des commodités les plus proches. Les actions qui se conduisent sans cette réflexion, ce sont actions erronées & maladives.* *Essais L. 3. c. 18.*

Le Naïf la Fontaine, disoit en moins de paroles, encore

. Heureux qui vit chez soi,
 De régler ses desirs, faisant tout son emploi.

L. 3. Feb. 12.

Selon Saint-Evremont (*a*), » la mesure du bonheur se doit prendre de celle des passions. Celui qui aura le moins de desirs , d'espérances & de ces autres fortes d'agitations d'esprit , fera sans doute le plus content «.

Le Chevalier de Jaucourt , ne s'exprime pas avec moins de justesse (*b*). » Le seul moyen de se procurer le bonheur , consiste à donner des bornes à nos desirs & à en diminuer le nombre «. En un mot, on a eu le tems de se pénétrer de ce sage avertissement , depuis le mot de Bion : *Il n'y a point d'homme qui s'expose à tant de chagrins , que celui qui donne le plus d'étendue à son bonheur* (*c*).

Quand M. R. décide que Plutarque a une grace inimitable à peindre les grands hommes , dans les petites choses ; que souvent un mot , un sourire ,

(*a*) *Oeuv. Mejl. T. 2. p. 128.*

(*b*) *Diç. Encyc. Art. Desir.*

(*c*) *Speçt. Angl. T. 5. D. xi.*

un geste lui suffit pour caractériser son héros. *Emil. Tom. 2. p. 262.* Je prie le Lecteur de faire attention que Montagne en avoit porté ce jugement.

Plutarque guigne seulement du doigt par où nous irons, & se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif du propos. Cela même de lui voir trier une légère action en la vie d'un homme, ou un mot qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. L. 1. c. 25.

Après que Montagne s'est plaint, des Historiens de la plus commune maniere qui veulent nous mâcher les morceaux, qui se donnent loi d'incliner l'histoire à leur fantaisie, &c. L. 2. c. 10. il n'en coûte rien au Précepteur d'Emile, que des yeux, de la patience, & un travail mécanique pour observer, » que les faits décrits » dans l'histoire, changent de forme dans » la tête de l'historien; se moulent sur » ses intérêts, prennent la teinte de ses » préjugés «. *Emil. T. 2. p. 253.* Je ne crois point non plus Montagne moins

instructif que M. R. sur la nature de l'histoire, quand, averti par les *Essais* de l'un, à ne juger point les hommes sur la *montre qu'ils étalent*, & à préférer les *propos qu'ils tiennent en leur cabinet aux actions qu'ils font en place publique*. L. 2. c. 10. je retrouve au troisième Livre, p. 260, que l'histoire » fait l'homme » dans certains momens choisis, dans ses » vêtemens de parade; mais qu'elle ne » le fait point dans sa maison, dans son » cabinet, dans sa famille, au milieu de » ses amis «.

Je ne pardonne point à M. R. d'avoir caché combien il est redevable à Montaigne; il ne le cite que pour des minucies & quand il n'y a rien à perdre pour lui: cette réticence me paroît odieuse. On croiroit, par exemple, qu'il est fort versé dans les matieres politiques, lorsqu'il prononce » que les Gouvernemens » qui se conduisent le mieux, sont ceux » dont on ne parle point. Nous ne sça- » vons donc que le mal; à peine le bien

» fait-il époque. Il n'y a que les méchants
 » de célèbres. Les bons sont oubliés ou
 » tournés en ridicule «. *Emil. Tom. 2.*
p. 253.

La source du sçavoir de notre Genevois se tire de ces paroles de Montagne L. 3. c. 10. *Nos hommes sont si formés à l'agitation & ostentation, que la modération, l'équabilité, la constance, & telles qualités qui êtes ne se sentent plus.*

Aux choses d'esprit, comme dans celles de la fortune, le plus court seroit de ne rien entreprendre à quoi l'on ne pût satisfaire de son propre fond. Mais que cette modestie est loin de notre Genevois ! Une chose qui en seroit plus intelligible si elle n'étoit dite qu'une seule fois, il la rebat de cent façons. Il enveloppe dans un grand circuit de paroles étudiées, ce qui pourroit se dire uniment. Combien de fois, avant d'arriver à la page 332^e du quatrième Tome d'Emile, n'a-t-on pas lû, » que c'est dans le » Livre du monde qu'il faut apprendre à

» connoître les hommes : que l'abus des
 » Livres tue la science : que croyant sça-
 » voir ce qu'on a lû , on se tient dispensé
 » de l'apprendre «. &c. Au bout du
 compte , le Lecteur le moins prévenu
 sentira l'inutilité des efforts du Philoso-
 phe de Geneve , pour obscurcir cette
 pensée de Montagne (a).

*Fâcheuse suffisance qu'une suffisance pure
 livresque. A l'apprentissage de la Philoso-
 phie , tout ce qui se présente à nos yeux ,
 sert de Livre. Ce grand monde est le miroir
 où il faut regarder pour nous connoître de
 bon biais. Essais L. 1. c. 25.*

M. R. prétend , » qu'un François ,
 » croit connoître les hommes & ne con-
 » noît que les François. Dans sa ville ,
 » toujours pleine d'étrangers , il regarde
 » chaque étranger comme un phéno-
 » mene extraordinaire qui n'a rien d'é-
 » gal dans le reste de l'univers. *Emil.*

(a) Conrad Schwarts s'est exprimé plus laconique-
 ment : *Scientia ex usu rerum oritur , non ex lectione.* De
 Plag. Liter. c. 6. p. 48. Lipsiæ 1705.

» *T. 4. p. 332.* . . . Plein de ses usages ;
 » il confond tout ce qui n'y ressemble
 » pas «. *Ibid. p. 337.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on nous adresse ce reproche. Montagne, le faisoit à ses contemporains. *J'ai honte de voir nos hommes, enivrés de cette sorte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble être hors de leur élément, quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons.* Essais L. 3. c. 9.

L'instruction que l'on retire des voyages se rapporte selon M. R. à l'objet qui les fait entreprendre. Il y a bien de la différence à voyager pour voir du pays ou pour voir des peuples. . . . J'ai même pris soin, dit gravement ce Philosophe, qu'Emile se liât dans chaque nation avec quelque homme de mérite. *Tom. 4. pag. 403.*

Que nous apprend en cela M. R. qui mérite d'être appris ? Il est si naturel de faire dépendre l'utilité des voyages, de

la connoissance des peuples, de l'étude de leurs usages, de l'observation des climats, qu'aucun de ceux qui ont envisagé cet exercice, comme faisant partie de l'éducation de la jeunesse, ne l'a pris sous un autre point de vûe (a). Il n'est donc pas étonnant qu'à la suite de ses réflexions sur la maniere de voyager, M. R. entretienne son élève de la nature des Gouvernemens, de la fonction des Loix, du droit des gens, &c. Matière à la vérité très-importante, mais que je passe maintenant sous silence, pour y revenir quelque jour, en examinant le *Contrat social*.

» Nous voici par les champs, accom-
 » pagnés d'Emile & de son Maître, en
 » vrais Chevaliers errans, & je n'ima-
 » gine, non plus que M. Rousseau, au-
 » cun Lecteur assez prévenu par les usa-

(a) Voyez Bacon, Serm. fidel. n. 18. La Mothe le Vayer in-fol. T. 2. Lett. 6. M. Coustel, Traité de l'Éduc. 1749. T. 1. p. 259. Le Spectar. T. 4. Disc. 14. &c. Essais de Montag. L. 1. c. 25.

» ges , pour nous supposer endormis
 » dans une bonne chaise de poste bien
 » fermée , &c. *Emil. Tom. 4. p. 191. . . .*
 » Nous ne voyageons point tristement
 » assis & comme emprisonnés dans une
 » petite cage bien fermée « (gardons-
 nous d'omettre cette répétition ; puis-
 qu'elle a paru nécessaire à notre Gene-
 vois. . . .) » On observe le pays , on se
 » détourne à droite , à gauche ; on exa-
 » mine tout ce qui nous flatte ; on s'ar-
 » rête à tous les points de vûe : apper-
 » çois-je une riviere ? je la cotoie : un
 » bois touffu ? je vais sous son ombre , &c.
 » Je n'ai pas besoin de choisir les che-
 » mins tout faits , des routes commodes ;
 » je passe partout où un homme peut
 » passer , &c. Combien de plaisirs diffé-
 » rens on rassemble , par cette agréable
 » maniere de voyager , sans compter la
 » santé , qui s'affermir , l'humeur qui s'é-
 » gaye «. *Ibid. Emil.*

Pour apprécier dignement ces beaux avis , je vais continuer à transcrire les

Essais de Montagne. *Le voyager me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation à remarquer des choses nouvelles. Je ne sçache point de meilleure école, à façonner la vie, que de lui proposer la diversité de tant d'autres usances. . . . S'il fait laid à droite, je prends à gauche. Ai-je laissé quelque chose derrière moi, j'y retourne. C'est toujours mon chemin. . . . la plupart ne prennent l'aller que pour le venir; ils voyagent couverts & resserrés d'une prudence taciturne, se défendant de la contagion d'un air inconnu.*
Essais L. 3. c. 9.

La grotesque peinture des chaises de poste si vantée sous le pinceau du précepteur d'Emile, soit dit par parenthèse, doit passer désormais pour une copie des crayons originaux de Montagne.

Malgré la rebutante uniformité qu'entraîne un long tissu de passages, où l'on sent qu'ébloui, par des termes artistement rangés, M. R. croit présenter pour de nouvelles choses un brillant étalage

d'autres mots ; je continuerai quelques instans à mettre le Philosophe de Geneve aux prises avec le gentilhomme Périgordin.

» Tel passe la moitié de sa vie, à se
 » rendre de Paris à Versailles, de Ver-
 » sailles à Paris, de la ville à la campa-
 » gne, de la campagne à la ville, & d'un
 » quartier à l'autre, qui seroit fort em-
 » barrassé de ses heures, s'il n'avoit le
 » secret de les perdre ainsi, & qui s'éloi-
 » gne exprès de ses affaires pour s'occu-
 » per à les aller chercher ; ou bien au
 » contraire, il court pour courir & vient
 » en poste sans autre objet que de retour-
 » ner de même ». *Emil. t. 4. p. 193.*

Quelque patétique que soit cette invective du philosophe Genevois, je doute qu'on la préfere à celle de Montagne, contre *ces gens qui s'ingerent où il y a du labeur & qui sont sans vie quand ils sont sans agitation tumultuaire. Ils ne cherchent la besogne que pour l'embesoinement. Ce n'est pas qu'ils veulent aller, comme c'est*

qu'ils ne se peuvent tenir. L. 3. C. 10.

Les grands besoins naissent des grands
 » biens; & souvent le meilleur moyen de
 » se donner les choses dont on manque,
 » c'est de s'ôter celles qu'on a; c'est à
 » force de nous travailler pour augmen-
 » ter notre bonheur, que nous le chan-
 » geons en misère ». *Emil. t. 2. p. 150.*
 Philosophie digne de toute notre atten-
 tion, & sur laquelle Montagne n'est pas
 inférieur à M. R. *Concevez l'homme ac-*
compagné d'omnipotence, vous l'abîmez :
il faut qu'il vous demande, par aumône, de
l'empêchement & de la résistance. Son être
& son bien est en indigence. Essais L. 3. c. 7.

M. Rousseau commence par une exclam-
 ation le quatrième livre d'Emile. » Que
 » nous passons rapidement sur cette ter-
 » re! Le premier quart de la vie est
 » écoulé avant qu'on en connoisse l'usa-
 » ge; le dernier quart s'écoule encore,
 » après qu'on a cessé d'en jouir. D'abord
 » nous ne sçavons point vivre, bientôt
 » nous le pouvons plus ».

Pourquoi , disoit Montagne , prenons-nous titre d'être de cet instant , qui n'est qu'une éloise & une interruption si brieve de notre perpétuelle condition ? La mort occupant tout le devant & le derrière de ce moment ! Essais, L. 2. c. 12.

Frappé de cette triste vérité, la Bruyere écrivoit dans le même sens. » Il y a un » temps où la raison n'est pas encore , où » l'on ne vit que par instinct , à la manie- » re des animaux. Il y a un second temps » où la raison se développe , où elle est » formée , & où elle pourroit agir si elle » n'étoit pas comme éteinte par un en- » chaînement de passions , qui conduisent » jusqu'au troisieme & dernier âge. La » raison alors , dans sa force , devroit pro- » duire ; mais elle est refroidie & rallen- » tie par les années , par les maladies & » la douleur ; déconcertée ensuite par le » désordre de la machine , qui est dans » son déclin ; & ces tems néanmoins sont » la vie de l'homme » ! La Bruyere , p. 383.

On est effrayé d'entendre dire à M. R.

» Que le précepte de ne jamais nuire à au-
 » trui emporte celui de tenir à la société
 » humaine le moins qu'il est possible : car
 » dans l'état social , le bien de l'un , fait
 » nécessairement le mal de l'autre ».

Emil. T. 1. p. 234.

Cette idée est développée au Chapitre 21 du premier Livre des essais de Montagne , dont je rapporterai le précis , de peur qu'on ne m'accuse d'errer dans mes conjectures , & de supposer à M. R. des griefs imaginaires. *Le profit de l'un fait le dommage de l'autre ; le marchand ne fait bien ses affaires qu'à la débauche de la jeunesse ; le Laboureur les fait à la cherté des bleds ; l'Architecte à la ruine des maisons ; les Officiers de Justice , aux procès : l'honneur même & pratique des Ministres de la religion se tire de notre mort & de nos vices.*

En voilà plus qu'il ne faut pour convaincre le philosophe de Geneve , que les idées neuves , les tours originaux sont parmi nous le partage d'un très-petit

nombre d'esprits privilégiés. Du reste, cette opinion ne tient au paradoxe, que par la maniere indéterminée dont elle est ici conçue. L'Auteur anonyme d'un livre intitulé, *les Charmes de la Société du Chrétien*, à Paris 1730, rend à ce principe toute sa force, & en tire, avec beaucoup de justesse, une regle de morale, un sentiment de piété qui fait l'éloge de son cœur. Voyons en quels termes ce religieux Ecrivain s'est exprimé.

» Il semble que ce soit une fatalité
 » attachée à notre état, de ne pouvoir
 » jouir de ce que les hommes appellent
 » bonheur, qu'à la triste condition de
 » faire des malheureux.... L'Ambitieux
 » n'arrive au terme de ses desirs que
 » parmi les jalousies & le désespoir de
 » ses rivaux; l'Avare, qu'au milieu des
 » larmes de l'indigent; le Conquérant
 » que par le cruel sacrifice de la vie des
 » autres, par la désolation de leurs pro-
 » ches & par l'humiliation des vaincus;
 » le Fastueux, que par un extérieur in-

» sultant à la vertu malheureuse.
 » Quelle ame seroit assez déçue de sa
 » premiere droiture pour imaginer une
 » félicité qui pourtant ne concourroit
 » pas avec celle des autres » ? C. 4.

Après tant de rapines avérées & bien constatées , qui ne seroit tenté de comparer notre Genevois à ces carabins aventuriers qui font leur coup de main , & puis s'enfuient à bride abbatue , derriere quelque buisson , pour attendre l'issue des événemens. Faisons ce que nous attendrions envain de lui ; rougissons de ses larcins : mais que dis-je ? Le Chevalier d'Aceilli me suggere un moyen de les justifier.

Des Ouvrages d'autrui , quand on fait un Ouvrage ,
 Et qu'aux yeux du Public , on vient à l'étaler ,
 A proprement parler ,
 Cette façon d'agir , n'est pas un brigandage ,
 Aux auteurs prendre ainsi , ce n'est point les voler ,
 C'est les renouveler.

Comment méconnoître l'esprit de Montagne dans les maximes du Précepteur d'Emile ? » Au lieu de coller un en-

» fant sur des livres, si je l'occupe dans
 » un atelier, il devient philosophe. . . .
 » je hais les livres, l'enfant qui lit ne
 » pense pas, il ne fait que lire, il ne s'in-
 » struit pas, il n'apprend que des mots.
 » *Emil. T. 2. p. 12.* Tenez toujours l'œil
 » au guet, & quoiqu'il arrive, quittez
 » tout avant qu'il s'ennuie. *Ibid. p. 26.*
 » C'est rarement à vous de lui proposer
 » ce qu'il doit apprendre; c'est à lui de
 » le desirer, de le chercher. *Ibid. pag.*
 » 54. Pour ne rien donner à l'opinion,
 » il ne faut rien donner à l'autorité.
 » Quand l'entendement s'approprie les
 » choses, avant de les déposer dans la
 » mémoire, ce qu'il en tire ensuite est
 » à lui; au lieu qu'en surchargeant la
 » mémoire à son insçu, on s'expose à
 » n'en rien tirer qui lui soit propre,
 » &c. »

Un habit à la moderne, prête des
 graces, favorise l'élégance, les propor-
 tions d'une taille bien prise; mais il ne
 change, ni le visage, ni la stature. M. R.

a moins fait encore , il s'est contenté de gazer les traits de Montagne : un voile si léger pouvoit-il défigurer cet excellent original ? *C'est l'entendement qui approfite de tout , qui dispose de tout : toutes autres choses sont sans ame ; (dit énergiquement l'Auteur des Essais) sçavoir par cœur n'est pas sçavoir , c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. . . . Qu'on mette en fantaisie à l'enfant une honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses ; ce qu'il y a de singulier autour de lui , il le verra. Je ne veux pas que le maître invente & parle seul ; je veux qu'il écoute son disciple à son tour. Obest plerumque iis qui discere volunt , autoritas eorum qui docent. Il n'y a rien tel que d'allécher l'appetit & l'affection : autrement on ne fait que des anes chargés de livres. Essais. L. 1. c. 25.*

Croit-on que M. Rousseau ait eu beaucoup de peine à trouver que la montre du sage est l'égalité d'humeur , la paix de l'ame ; qu'il est toujours à son heure & la connoit toujours ? *Emil. T. 2. pag.*

82. Il n'en a pas éprouvé davantage que moi, qui copie dans Montagne. *La plus expresse marque de sagesse, c'est une éjouissance constante ; son état est ; comme des choses au-dessus de la lune, toujours serein.* Ibid.

L'Auteur *des Essais* avoit écrit, aussi énergiquement que M. Rousseau, la plus part de ces phrases faillantes, de ces pensées fines dont quelques lecteurs préoccupés s'obstinent à lui faire un mérite : il avoit observé, comme lui, (*Emil. T. 2. p. 180.*) *que les organes des plaisirs secrets & des besoins dégoûtans, se trouvent placés dans les mêmes lieux.* *Essais, L. 3. c. 5.*

Il avoit exprimé, mot à mot, qu'il vaut mieux être enrhumé que fou. *Emil. T. 1. p. 216. Essais, L. 3. c. 13.* Je sens que me voilà descendu à des bagatelles ; mais je vais me relever par un passage, capable de réveiller ceux à qui elles déplairont. » M. Rousseau avance qu'il n'y a » point de vertu sans combat. Qu'en cela » consiste le mérite de l'homme juste, & quoique

quoique nous appellions Dieu, bon, nous ne l'appellions pas vertueux, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire". *Emil. T. 4. p. 310.* Quel gré doit-on sçavoir à M. R. d'une vérité dont Montagne nous avoit instruit? Voici ses termes précis. *Le nom de la vertu présuppose de la difficulté & qu'elle ne peut s'exercer sans partie. C'est à l'aventure, pourquoi nous nommons Dieu bon, fort, libéral; mais nous ne le nommons pas vertueux. Ses opérations sont naïves & sans effort. Essais, L. 2. c. 11.*

Admirons, comment placés à des distances si éloignées, Montagne & M. R. ont eu à se plaindre de ces hommes qui donnent de l'importance aux bons morceaux: qui songent, en s'éveillant, à ce qu'ils mangeront dans la journée, & décrivent un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat". *Emil. T. 1. p. 405.*

Je viens d'entendre un Maître-d'Hôtel, (disoit Montagne) L. 1. c. 51. qui m'a

*fait un discours de cette science de gueule ; avec une gravité & une contenance magistrale. Il m'a déchiffré une différence d'appetits , celui qu'on a à jeun , qu'on a après le second & le tiers service , & tout cela enflé de magnifiques paroles ; & celles même qu'on employe à traiter du gouvernement d'un empire. Cette pensée a été rendue avec autant de force que de vérité , par le faux misantrope , Van Effen. » Nous » triomphons sur tout , pour la délicatesse de la table : nous avons fait un art » de manger , qui aussi bien que celui de » combattre , a ses axiomes & ses préceptes «. *Misant. Dis.* 64.*

L'aveu qui faisoit dire à Montagne , *j'ai honte de me trouver parmi une verte & bouillante jeunesse. Irions-nous présenter notre misere parmi cette allegresse , afin qu'avec une grande risée , elle puisse voir un flambeau dissipé en cendres ? Ce germe de beauté naissante , ne se laisse manier à mains si gourdtes*, *Essais*, L. 3. c. 5. Cet aveu est celui-là même dont M. R. s'est prévalu

pour nous informer de sa délicatesse envers le sexe. » Je n'irois point offrir ma
 » barbe grise aux dédains railleurs des
 » jeunes filles; je ne supporterois point
 » de voir mes dégoûtantes caresses, leur
 » faire soulever le cœur ». *Emil. T. 3. p.*
 312.

Je ne crois les miracles qu'en foi, (ajoutoit Montagne au sujet des fragilités des femmes). Il n'est passion plus ardente que l'amour à laquelle nous voulons qu'elles résistent seules. Nous les voulons saines, vigoureuses, en bon point, bien nourries & chastes ensemble, c'est-à-dire, & chaudes & froides : car le mariage que nous disons avoir charge de les empêcher de brûler, leur apporte peu de rafraîchissemens selon nos mœurs.

M. Rousseau pour être, en tout, le singe de Montagne, s'ingere d'adresser aux Dames une pareille courtoisie; par où il paroît qu'en profitant des brillantes pensées de cet ingénieux Auteur, notre Genevois en a quelquefois recueilli la rouille.

» Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant
 » de ressources pour s'en passer ? Femmes
 » de Paris & de Londres , pardonnez-le
 » moi , je vous supplie , nul séjour n'ex-
 » clut les miracles ; mais pour moi , je
 » n'en connois point , & si une seule de
 » vous a l'ame vraiment honnête , je n'en-
 » tends rien à nos institutions «.

J'apprêteroïis un nouveau sujet d'étonnement aux Partisans de M. R. , si je démontrois qu'il n'y a dans ses ouvrages presque nul trait historique , qui ne se lise parmi les Essais de Montagne. Le Médecin Philippe , *L. 3. c. 7.* Le jeune Spartiate qui se laisse ronger les entrailles par un renardeau , *L. 2. c. 32.* La fureur puérile de Xercès , qui fait fouetter la mer , *L. 1. c. 4.* Le désespoir d'Auguste qui redemandoit à grands cris ses légions exterminées , *L. 3. c. 7.* Le trait de Cynéas & de Cyrrus , *L. 1. c. 42.* La glorieuse indépendance d'Otanes , *L. 3. c. 7.* La fermeté du Roi de Mexique , au milieu d'un brasier ardent. *Essais , L. 3. c.*

G. &c. Il reste à dire trop de choses pour nous arrêter à ces minuties.

On feroit loin de compte si l'on s'alloit imaginer que M. R. a lû Jamblique, pour assurer au nom de Pytagore ; » que » le spectacle du monde ressemble aux » jeux Olympiques ; les uns y tiennent » boutique , & ne songent qu'à leur profit ; les autres y payent de leur personne » & cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux , & ceux-ci ne » sont pas les pires «. *Emil. T. 2. p. 248.*

Montagne , lui épargnoit l'embarras de recourir aux sources ; *notre vie , disoit Pytagoras , retire à la grande & peupuleuse assemblée des jeux Olympiques ; les uns exercent le corps pour en acquérir la gloire des jeux ; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il y en a , qui ne sont pas les pires , lesquels n'y recherchent d'autre fruit que de regarder.* *Essais, L. 1. c. 25.*

En continuant de se parer de l'érudition de Montagne , M. R. met en usage l'apostrophe d'Euripide. *Emil. T. 2. pag.*

O Jupiter ! car de toi rien sinon
Je ne connois seulement que le nom.

Essais L. 1. c. 56.

Écoutons raisonner ces deux rêveurs sur les feintes rigueurs des Dames, sur leurs agaceries de parade, & voyons comment ils s'accordent à leur appliquer ce vers d'Ovide.

Quæ quia non liceat, non facit, illa facit.

Essais L. 2. c. 16.

Mais par ces détails je serois entraîné loin des bornes que je me suis prescrites : tant de discussions seroient ennuyeuses, sans être utiles.

Difons un mot de Charron, cet inféparable ami de Montagne, & le plus zélé défenseur de ses opinions. M. Rousseau tire à son aise *des livres de la sagesse*, par le théologal de Condom, si connu, & si distingué, un enchaînement de préceptes qu'il n'a point tort d'adopter ; mais dont rien ne le dispensoit d'indiquer l'Auteur. Toujours le même reproche ? me dira-

t-on. Toujours le même défaut, répondrai-je ? Quoiqu'il en soit, ce vertueux Prêtre enseigne » que la façon impérieuse & rude de conduire les enfans » leur abat le courage, tellement que » leur esprit n'est plus que servile, bas, & » esclave. S'ils font ce que l'on requiert » d'eux ; c'est parce qu'on les regarde. » S'ils ont failli ; pour se sauver de la rigueur, ils ont recours aux remèdes lâches, vilaines menées, fausses excuses, cachettes, fuites, toutes choses pires que la faute qu'ils ont faite.

*Dum id rescitum iri, credis, tanisper cavet,
Si sperat fore clam, rursus ad ingenium redit.*

» Il y a je ne sçais quoi de vilain en la rigueur & contrainte ennemie de l'honneur & vraie liberté : il faut au rebours » leur grossir le cœur d'ingénuité, de franchise, d'amour de vertu & d'honneur. Ce qui ne se peut faire par raison » ne se fera jamais par force ; & quand » il se feroit, ne vaudroit rien ». *Charron,*

de la Sageſſe , L. 3. c. 14. Tel étoit le ſentiment de Charron , que M. R. a revêtu de ce ſtile enchanteur ſi propre à émouvoir. Au fonds , il ne fait que commenter deux vers latins , rapportés par ce bon Prêtre , au Chapitre du devoir des peres & meres envers les enfans.

*Ille , quem beneficio adjungas ,
Studet par referre , præſens & abſens idem erit.*

Il faut entendre notre Genevois. » Com-
» me vous n'exigez rien des enfans qui
» ne leur ſoit déſagréable , & qu'il eſt
» toujours pénible de faire les volontés
» d'autrui ; ils ſe cachent pour faire les
» leurs , perſuadés qu'ils font bien ſi l'on
» ignore leur déſobéiſſance ; mais prêts à
» convenir qu'ils font mal , s'ils ſont dé-
» couverts. Qu'arrive-t-il delà ? Premie-
» rement qu'en leur impoſant un devoir
» qu'ils ne ſentent pas , vous les indif-
» poſez contre votre tyrannie ; que vous
» leur apprenez à devenir diſſimulés ,
» faux & menteurs , &c. Comptez que ſi
» l'enfant ne craint de votre part , ni

» sermons, ni reprimandes, il vous dira
 » toujours tout, &c. Celui qui sent le
 » besoin qu'il a du secours des autres &
 » qui ne cesse d'éprouver leur bienveil-
 » lance, n'a nul intérêt à les tromper ;
 » au contraire, il a un intérêt sensible
 » qu'ils voient les choses comme elles
 » sont..... Ainsi ne vous voyant point
 » attentif à le contrarier, ne se défiant
 » point de vous, n'ayant rien à vous ca-
 » cher ; il ne vous trompera point : il
 » se montrera tel qu'il est, sans crainte.
 » Vous pourrez l'étudier tout à votre
 » aise ». *Emil. T. 1. p. 221. & 289.* Otez
 de ce passage un tour d'esprit qui est à la
 mode, M. Rousseau ne va pas au-delà
 de ce qui vient d'être cité des ouvrages
 du Théologal de Condom : mais il y a
 cette différence sensible ; que les avis de
 Charron renferment un juste tempéram-
 ment de condescendance & de vigueur,
 qui plie la jeunesse au joug des précep-
 tes sans l'assujétir à la fervilité des mé-
 thodes ordinaires.

Incessamment conduit de l'extrême licence, aux emportemens d'un dépit inquiet & farouche, M. R. jette, comme on dit, le manche après la coignée. » Un
 » enfant vient-il une fois à penfer, qu'il
 » y a de grandes personnes qui n'ont pas
 » plus de raison que des enfans ? Toute
 » l'autorité de l'âge est perdue, & l'édu-
 » cation manque «. *Emil. T. 1. p. 72.* » S'il
 » sçait une fois vous occuper de lui, tout
 » est encore perdu «. *Emil. T. 1. p. 119.*
 » S'il avoit une seule fois l'intention de
 » nuire, il seroit méchant sans ressource «.
T. 1. p. 190. » Si par des objections im-
 » prévues, il réduit son maître au silen-
 » ce ; tout est fini dès ce moment, adieu
 » l'éducation «. *T. 1. p. 202.* » Un éclat
 » de rire indiscret peut faire un tort ir-
 » réparable pour toute la vie «. *T. 1. p.*
205. » C'est de la première chose qu'un
 » enfant apprend sur la parole d'autrui,
 » que son jugement est perdu «. *T. 1. p.*
259. » Quand ils verront par tout le prix
 » de fantaisie en contradiction avec le

» prix tiré de l'utilité réelle ; au premier
 » moment que vous laisserez entrer ces
 » idées dans leur tête , abandonnez le
 » reste de leur éducation «. *T. 2. p. 78.*

Il n'y a certainement fermeté si éprouvée qui ne soit ébranlée à la vue de tant d'affreux pronostics. Comment M. Rousseau prétend-il les accorder avec ces paroles du *Tome 2 , p. 232 ?* » *L'emploi de l'enfance est peu de chose ; le mal qui s'y glisse n'est point sans remède , & le bien qui s'y fait peut venir plus tard* «. Je n'aurois jamais soupçonné le Philosophe de Geneve , d'avoir eu assez peu d'attention pour se laisser aller à des disparates qu'il est impossible de sauver. S'il aspire désormais à la gloire de rectifier nos traités d'éducation ; on peut dire que sa logique lui échappe & qu'il nous faut dans cette partie , autre chose que des contrariétés perpétuelles de sentimens. Mais est-il bien vrai que *le grand art de former les hommes soit encore oublié ?* Emil. Préf. Beaucoup de gens s'en font

laissés persuader ; bien plus sans doute , à cause du ton décisif & triomphant que M. R. affecte , que par la solidité de ses raisons.

Jamais la France ne manqua de Citoyens , qui se font appliqués à dissiper les ténèbres du préjugé , & à étendre le regne des talens pour le bonheur de l'humanité. » C'est un étonnement, où je vis » depuis longtems , disoit un gentilhomme , contemporain de Charron , que » nous voyons les enfans , plus consumer d'années à l'apprentissage des paroles , qu'ils n'emploient de tems à la » connoissance des choses. Je voudrois » les entretenir selon leur portée ; j'en » faisois ainsi au mien & y étoit si aise , » qu'il n'avoit point de plus grand plaisir. » Despautere étoit banni d'entre nous. » Pourquoi rebuter mon fils , de ce où » l'on devoit l'appeller par la facilité ? » J'aime mieux qu'il ait la tête pleine » de ce qu'il veut dire , que des regles de » ce bouquin ; lequel aussi-bien , il ou-

» bliera dans trois jours. Et pour quoi ne
 » l'apprendra mon fils aussi-bien ailleurs,
 » que s'aller rebuter dans les énigmes de
 » ce vieil grimaud, qui fait frayeur à ouïr
 » seulement « ? (a).

La lecture eût fourni beaucoup d'autres connoissances à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'instruire un peu sur cette matiere avant d'en parler. Quel personnage pour un Philosophe de profiter sa plume à l'indigne ressource de la charlatanerie !

Faites-y réflexion, ce moderne Aristote prêche à son Alexandre une doctrine de Roman. Il rassemble les choses les plus incontestables avec celles qui sont le plus éloignées du bon sens ; si bien que dans sa bouche le mensonge est un obstacle à la vérité, & la vérité même dispose à croire le mensonge : il ne loue presque aucune action qui ne soit inventée ; il n'en blâme pas une qui ne soit chimérique.

(a) *Leçons Paternelles*, d'Antoine de Laval. A Paris, chez Abel Langelier, in-4°. 1612.

Quelle foi méritent donc les beaux discours ? Quand il dogmatiferoit mieux que Platon , qu'il moraliferoit comme Socrate , qu'il parleroit en Caton du bonheur & de la liberté des peuples ; ce font des édifices fans fondement ; ce font des conféquences qui péchent dans le premier principe , & fe détruisent d'elles-mêmes.

Tels n'étoient pas les Lefevre , les Dumarfais , les Rollin , les Pluche , dont les ouvrages fagement consultés , ont pris fous la plume du judicieux M. Vanniere , ce ton de perfuafion que le Patriotifme fait naître ; ces leçons touchantes , fi propres à être inculquées & fi dignes de nos applaudiffemens.

Quand ma franchise feroit déplacée ; quel dommage , quel préjudice ai-je à redouter ? M. R. ne me croira pas digne de fa colere. La foudre tombe fur les grands arbres ; elle épargne la fougere & les buiffons.

CHAPITRE V.

Des connoissances que M. Rousseau a prises dans les Livres de Locke , avec l'Analyse d'un Traité d'Education par Maphée Vegge.

TANT d'industrieuses mains ont embelli en faveur de l'enfance les premiers abords du sanctuaire des Muses , ont écarté les obstacles , prévenu les dégoûts qui pourroient décourager de jeunes esprits , qu'il seroit difficile de revêtir les élémens des sciences , de formes plus agréables, & de les adoucir par des ménagemens plus variés. C'est donc une illusion que M. R. a voulu faire au public , en s'efforçant de persuader » *qu'il n'y a » qu'un cri contre la pratique établie , sans » que personne s'avise d'en proposer une » meilleure* «. Emil. Préf.

M. Locke y a travaillé avec des assi-

duités assez heureuses pour diriger dans cette partie les études du Philosophe de Geneve. Tâchons de mettre la chose en évidence.

S'il me falloit analyser les quatre volumes d'Emile, j'en réduirois l'enseignement physique à ce peu de regles ; sçavoir, de laisser courir les enfans en plein air, de leur faire prendre de l'exercice, & de les laisser bien dormir. De ne les nourrir que de viandes communes, de les priver de liqueurs fermentées, de ne leur donner que peu ou point de médecines, de ne leur pas faire des habits trop chauds ou trop étroits, & sur tout de leur tenir la tête nue, de les laver dans l'eau froide & les accoutumer aux intempéries des saisons. Il arriveroit qu'avec les expressions de M. Locke §. 31. J'aurois fidelement exprimé le systême de M. Rousseau.

Que si m'élevant aux attributs distinctifs de l'homme, je continuois d'en raisonner d'après les idées du Philosophe

Genevois : l'enfant pleure (dirois-je) parce qu'il est foible ; mais la douleur n'est pas toujours la cause de ses larmes. Le dépit , le caprice , peuvent y avoir part. Il y a quelqu'adresse à démêler toutes ces différences. J'étudie les passions naissantes de mon élève , je les dirige à des fins louables , j'écarte les domestiques , gens grossiers , dont les mœurs portent au vice plus qu'à la vertu. Point de jouets de prix , point d'ennuyeux préceptes. Soyons simples avec les enfans. De longs discours confondroient leur esprit sans l'éclairer ; des bijoux précieux les habitueroient au luxe , avant qu'ils en sentissent les inconvéniens. Les parens doivent distinguer les besoins de fantaisie & ceux qui sont naturels à un enfant. Il ne faut pas permettre qu'il ait ce qu'il demande , quand il se met à pleurer pour l'avoir , ni lui laisser prendre trop d'empire sur les personnes ou sur les choses qui l'environnent. Cette passion est la source des actions vicieuses. Je serois

d'avis que de toutes les choses qui tendent à produire de mauvaises habitudes on n'en défendit aucune aux enfans ; *car les défenses de tels ou tels vices , si elles ne font rien de pis , elles servent au moins à les enseigner.* Loc. §. 88.

Il faut rarement en venir aux reprimandes , les faire tomber sur la faute , plus que sur l'enfant. §. 79. *Ibid.* On ne gagne rien à battre ; le vrai moyen d'instruire , c'est d'inspirer du goût pour les choses qui sont à apprendre (a). Mais il est visible que voulant parler de M. Rousseau , je confondrois pourtant sa méthode , avec celle du célèbre Anglois , qui lui sert de modele.

Quelques extraits des ouvrages de ces deux Auteurs serviront à prouver que le premier ne dédaigne le commerce des vivans , que parce qu'il trouve avec les morts une compensation toute à son avan-

(a) *De l'Education des Enfans* , traduit de l'Anglois de M. Locke , par M. Coste ; cinquième Edition , 2. vol. in-12. à Amsterdam 1743.

tage. Peut-on n'avoir point pitié de celui qui s'applaudit de cette adresse ridicule ?

La pensée de M. Locke , touchant les pleurs des enfans , roule sur ce que la première chose qu'il faudroit leur apprendre ; c'est qu'ils ne doivent rien avoir parce que cela leur plaît , mais parce qu'on le leur juge nécessaire. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils ont demandé en pleurant , ils apprendroient à s'en passer. §. 40. Ici l'on doit tenir pour une maxime inviolable , qu'après qu'on leur a une fois refusé quelque chose , il faut se résoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités. §. 113. Ne souffrons point dans les enfans les pleurs qui viennent d'opiniâtreté ou d'emportement ; car ce seroit les flater & entretenir en eux de dangereuses passions. Comme ils n'ont pas le pouvoir de faire ce qu'ils désirent , ils veulent maintenir par leurs cris le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire tout ce qu'il leur vient en fantaisie. Leurs pleurs sont quelquefois

causés par un mal réel. §. 115. Dans ce cas, secourez-les de tout votre pouvoir; mais ne leur faites point paroître que vous soyez sensiblement touché de leurs maux, si vous voulez que vos enfans s'endurcissent & se familiarisent avec la douleur. Le grand nombre d'accidens, auxquels notre vie est exposée, nous oblige à n'être pas trop frappés de quelque petit mal passager. §. 16. Le meilleur seroit de proposer aux enfans qui pleurent, des raisons pour les obliger à se taire, ou de détourner leurs pensées sur quelque nouvel objet.

M. Rousseau est bien conseillé de s'en rapporter aux lumieres d'autrui : quand une chose est de son fonds, il est presque sûr qu'elle donnera matière à la critique. Aussi dans ce qui suit, montre-t-il qu'il ne s'est point écarté du texte de Locke.

» Pourquoi les enfans se feroient-ils
 » faute de pleurer, dès qu'ils voyent que
 » leurs pleurs sont bons à tant de cho-
 » ses? *Emil. L. 1.* Le seul moyen de pré-

„ venir ou de guérir cette habitude , est
 „ de n'y faire aucune attention. Au reste
 „ quand ils pleurent par fantaisie ou par
 „ obstination , un moyen sûr pour les em-
 „ pêcher de continuer , est de les distrai-
 „ re par quelque objet agréable & frap-
 „ pant L'enfant sent ses besoins , &
 „ ne les pouvant satisfaire , il implore
 „ le secours d'autrui par des cris. *Emil.*
 „ L. 2. S'il se met à pleurer pour rien ,
 „ en rendant ses cris inutiles , j'en taris
 „ bientôt la source. S'il tombe , le mal est
 „ fait ; c'est une nécessité qu'il l'endure ,
 „ tout mon empressement ne serviroit
 „ qu'à l'effrayer davantage Dès qu'il
 „ peut demander , en parlant , ce qu'il
 „ désire , & que pour vaincre un refus , il
 „ appuie de pleurs sa demande , elle lui
 „ doit être irrévocablement refusée
 „ Votre enfant ne doit rien obtenir ,
 „ parce qu'il le demande , mais parce
 „ qu'il en a besoin , &c. « .

Armons-nous de patience pour être
 en état de soutenir un long parallèle

entre deux sçavans qui croient ne se devoir rien, quoique l'un n'enseigne à peu de choses près, que ce qui se trouve dans les écrits de l'autre.

Locke » conseille de laisser à la nature
 » le soin de façonner le corps : elle agit,
 » dit-il, avec trop d'exactitude, pour
 » que nous puissions la diriger. Cette
 » considération devrait empêcher des
 » nourrices ignorantes de se mêler de ce
 » qu'elles n'entendent point; ces gens-là,
 » devraient craindre de détourner la na-
 » ture de son but, en voulant façonner
 » des corps dont elles ignorent la struc-
 » ture «. §. 12.

M. Rousseau s'irrite de ce que *plusieurs Sages-femmes prétendent, en pétrissant la tête des enfans nouveaux nés, lui donner une forme plus convenable, & on le souffre! Nos têtes seroient mal de la façon de l'Auteur de notre être!* Emil. T. 1. p. 21.

Cette réflexion très-sensée sous la plume de l'Auteur Anglois, me paroît fastidieuse de la part du Philosophe de Ge-

neve , qui s'escrime contre les Sages-femmes à-peu-près comme dans l'Iliade , Teucer , couvert du bouclier d'Ajax , insulte aux Troyens : s'étoit-il imaginé , que personne ne se donneroit la peine d'éclaircir ses procédés ? Une foule d'événemens assez disgracieux pour son amour propre , ont dû le défabufer , si toutes fois M. R. ne dédaigne pas les leçons de l'expérience. Entre une prodigieuse quantité de traits favorables à mon dessein , je choisis les avis communs à M. Locke & à M. R. au sujet des terreurs qui faisoient les enfans à l'aspect des choses hideuses. Il faut , si l'on en croit le sçavant Anglois , » accoutumer » les enfans aux objets qui leur causent » le plus de frayeur , en joignant , à ces » objets, des images déplaisantes, jusqu'à » ce qu'ils lui soient devenus si familiers » qu'ils ne leur fassent plus aucune peine. . . . Votre enfant frémit à la vûe » d'une grenouille ? Faites prendre une » grenouille à une autre personne , & lui

» ordonnez de la mettre à une bonne dis-
 » tance de votre enfant. Après cela , fai-
 » tes-là lui toucher légèrement , pendant
 » qu'un autre la tient , continuant ainsi
 » par degrés , jusqu'à ce qu'il puisse la
 » manier avec autant d'assurance qu'il
 » manie un papillon «. §. 117.

Cette méthode paroît à M. R. si pru-
 dente , qu'en l'adoptant il se contente
 de mettre un masque à la place de la
 grenouille. *Je veux qu'on habitue Émile à
 voir des objets dégoûtans ; mais peu à peu
 & de loin , jusqu'à ce qu'il y soit accou-
 tumé , & qu'à force de les voir manier à
 d'autres , il les manie enfin lui-même. Si ,
 durant son enfance , il a vû sans effroi des
 crapaux , il verra sans horreur , étant grand ,
 quelque animal que ce soit. Tous les enfans
 ont peur des masques ; je commence par
 montrer à Emile un masque d'une figure
 agréable , ensuite quelqu'un s'applique de-
 vant lui ce masque sur le visage , &c. Emil.*
 L. I.

» La nature a si bien pris soin de nous
 » couvrir

» couvrir la tête de cheveux, qu'un en-
 » fant peut aller en plein air sans se cou-
 » vrir la tête. Il vaut mieux qu'il cou-
 » che aussi la nuit sans bonnet ; car il
 » n'y a rien qui cause plus de maux de
 » tête, de rhumes, de catarrhes, que de
 » se tenir la tête chaude «.

Par ce texte de M. Locke, §. 6, nous sommes suffisamment avertis des moyens qu'il faut employer pour épargner aux enfans l'incommodité du rhume ; mais soit qu'il ne s'énonce point au gré de M. Rousseau, ou, ce qui est plus vraisemblable, que celui-ci ait jugé l'observation assez utile pour mériter d'être répétée ; il s'en acquite avec la docilité d'un écolier, qui écrit sous la dictée de son maître. *Pour mieux armer le cerveau contre les rhumes, les fluxions & toutes les impressions de l'air ; accoutumez vos enfans à demeurer jour & nuit toujours tête nue.* Emil. L. 2. p. 315. &c.

» Un enfant doit être élevé de telle
 » sorte, qu'il puisse porter les armes &

» devenir soldat. Et tout homme qui
 » élève son enfant, comme s'il le desti-
 » noit à passer tranquillement sa vie,
 » dans la jouissance d'un bon revenu,
 » n'a gueres fait de réflexions sur les
 » exemples qui lui ont passé devant les
 » yeux, ni sur le siècle où il vit.

Ainsi raisonne M. Locke, §. 16, & voilà précisément le contenu de la page dix-neuvieme du premier Livre d'Emile. *Il faut considérer dans notre élève, l'homme exposé à tous les accidens de la vie humaine. . . . Vu l'esprit remuant de ce siècle, qui bouleverse tout, peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant, comme devant être sans cesse entouré de ses gens? &c.*

Le Philosophe Anglois donne aux peres & meres cet avis, §. 69. » Ne vous
 » mettez jamais en peine des fautes des
 » enfans, desquelles vous sçavez que
 » l'âge les corrigera. Il leur faut souffrir
 » de petites négligences, qui ne sont
 » suivies d'aucune marque d'orgueil ou

» de mauvais naturel «. N'est-il point palpable que M. R. raisonne conséquemment à cette leçon, quand nous lui entendons dire : *C'est un soin des plus superflus de s'attacher à corriger dans les enfans, les petites fautes, contre l'usage desquelles ils ne manqueront jamais de se corriger avec le tems.* Emil. L. 1. p. 121.

M. R. a cru bien mériter de son siècle, pour avoir averti le Précepteur, de prendre garde que l'enfance ayant des manieres de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres, rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres. *Préf. p. IV. T. 1. p. 131. 195. &c.* Il rebat cette pensée de tant de manieres, qu'il paroît vouloir la mettre sur son compte. Rien de tout cela cependant n'a le mérite de la nouveauté. M. Locke, §. 64, souhaite » que les petites badi-
» neries, les jeux, les amusemens soient
» permis sans restriction. . . . que les en-
» fans jouissent de toute la liberté qui
» convient à leur âge, & de ne pas les

» empêcher d'être enfans , & d'agir en
 » enfans , §. 71. Je n'exigerai pas d'un
 » enfant (poursuit-il) la gravité d'un Sé-
 » nateur , ni ne discourerai avec un petit
 » bonhomme de sept ans , comme avec
 » un homme fait « , §. 84.

La voie de la commifération , de la douceur & de l'indulgence pratiquée par les Erasmes , les Æneas Sylvius , long-tems avant que Locke écrivît son Traité d'Éducation , montre , qu'en combattant la prétendue tyrannie des maîtres , qu'en s'indignant des chimériques entraves qui furchargent les enfans , M. R. n'est que l'importun répétiteur des vérités avouées par tout le monde. On n'a jamais nié qu'il ne fallût conduire l'enfance autrement que l'âge mur.

Le tems qui change tout , change auffi nos humeurs ,
 Chaque âge a fes plaisirs , fon esprit & fes mœurs.

Difoit Boileau , après Horace (a) &

(a) ne fortè seniles
 Mendentur juveni partes ; pueroque viriles ,

Cornelius Celfus (a). M. Rousseau n'est gueres rusé, puisqu'on découvre avec si peu d'effort, les finesses dont il se sert pour nous dérober la connoissance de ses larcins.

» Il faut que les enfans soient couchés
 » durement. Un lit dur fortifie les mem-
 » bres, mais un lit mollet où l'on s'en-
 » sevelit dans la plume, dissout pour
 » ainsi dire tout le corps. Outre que d'a-
 » voir les reins enveloppés trop chau-
 » dement, engendre la pierre. Les lits
 » de duvet, causent plusieurs incommo-
 » dités, & ce qui les produit toutes, une
 » complexion délicate ou valetudinaire.
 » D'ailleurs celui qui est accoutumé à
 » coucher durement chez lui, ne perdra

Semper in adjunctis, ævoque morabimur aptis.

Art Poët.

(a) *Diversos diversa juvant, non omnibus annis
 Omnia conveniunt, res prius apta nocet :
 Exultat levitate puer, gravitate senectus,
 Inter utrumque manens stat juvenile decus,
 Hunc tacitum tristemque decet, fit clarior ille
 Latitiâ & lingue garrulitate suâ &c.*

H iij

» pas le sommeil faute d'un lit mou &
 » d'un oreiller bien placé , durant ses
 » voyages “. *Loc. §. 23.*

Il y eut jadis une Déesse Echo ; M. R. fans doute doit être le Dieu , car de même qu'elle , il se borne à répéter ce que les autres disent ; ne m'en croyez point sur ma parole , soyez attentif aux discours de notre Genevois.

Il importe de s'accoutumer à être mal couché ; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. Les gens élevés trop délicatement , ne trouvent le sommeil que sur le duvet. Un lit mollet où l'on s'ensevelit dans la plume , dissout tout le corps. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent : delà résultent souvent la pierre ou d'autres incommodités ; une complexion délicate qui les nourrit toutes. Emil. T. 1. p. 322.

Ne nous étonnons point de cette hardiesse à s'emparer des pensées d'autrui. M. R. sçait que la République des Lettres , relevant de Princes bien différens des nôtres , il ne fera nullement recherché

des larcins qu'il commet au pays des Sçavans. Nous lifons auffi volontiers les Décades de Tite-Live , que fi leur Auteur n'en devoit rien au travail de Polybe. On ne s'avife pas de cenfurer Platon pour avoir enrichi fa Philofophie des découvertes d'Homere , ni Longin qui nous fait retrouver dans fon Traité du Sublime , une partie des institutions de Quintilien.

Je ne me mettrai pas en devoir de prouver la conformité des fentimens de M. Locke & de M. R. fur l'imprudence des perfones qui apprennent aux petits enfans à battre leurs nourrices , faute de fçavoir qu'on les difpofe ainfi à recourir aux voies de fait lorsqu'ils feront grands. *Loc. §. 38. Emil. T. 1. p. 208.* En m'apprésantiffant fur ces minutieux détails , je formerois peu à peu un fort gros volume , qui feroit perdre terre au Lecteur. Par la même raifon je paſſerai fous ſilence les raifonnemens de M. R. fur les rifques attachés à l'ufage des habits trop

étroits des enfans, car la page 310 du second Livre d'Emile qui les renferme, est une autre redite des Paragraphes 12 & 13 du sçavant & judicieux Locke; attachons-nous à des objets plus graves.

L'on promet aux enfans des ornemens pour récompense, au lieu de leur faire entendre que les ajustemens ne sont faits que pour cacher des défauts. Cette moralité de M. R. est remplie de bon sens; je le déclare d'autant plus volontiers qu'un trait pareil, m'a affecté dans M. Locke §. 38.

» Les habits destinés pour le besoin, ne
 » sont plus aux enfans qu'un sujet d'é-
 » mulation & de vanité. On leur inspire
 » de la passion pour un bel habit, on
 » leur apprend à s'admirer «.

On nous fait un grand mystere de l'usage du monde, poursuit M. R., comme si dans l'âge où l'on a besoin de cet usage, on ne le prenoit point naturellement. Locke enseignoit, §. 56, » que la politesse s'ac-
 » quiert par l'usage du monde, & qu'elle
 » est par conséquent au-dessus de la por-

» tée des enfans «. Toutes ces ressemblances prouvent que le Philosophe de Geneve n'emprunteroit point les pensées de ce célèbre Anglois, s'il ne les croyoit bonnes. Une note tirée de la vie d'Auguste par Suétone, & de celle de Caton le Censeur par Plutarque, sert de fondement aux reproches que nos deux Ecrivains adressent aux peres & meres qui ne veillent pas assez sur leurs enfans.

Cette note, l'unique que l'Instituteur Anglois ait inferée dans son Ouvrage, à la suite du §. 71, épargnoit à M. R. l'embarras d'une pénible érudition; il a succombé à la tentation de s'en faire honneur, *Emil. L. 1. p. 42.* il résiste rarement à ces sortes d'occasions.

Ce seroit être trop rigoureux de défendre aux Auteurs l'imitation des bons Ecrivains: on exhorte à lire leurs Livres, c'est pour en tirer du fruit. M. R. fait plus qu'imiter; il s'attache aux mêmes pensées, souvent aux mêmes tours: par-là, il compromet son esprit & diminue

sa réputation. Je lis au §. 6. de Locke ; *bien des gens portent en hyver , les mêmes habits qu'en été* , avec l'Apostille de M. Coste sur le Chevalier Newton , qui le pratiquoit (dit-il) *constamment*. Me persuadera-t-on qu'un pur hazard a suggeré à M. R. ce principe appuyé de la même note au second Livre d'Emile ? *J'entends qu'Emile porte l'hyver ses habits d'été ; cet usage a été celui du Chevalier Newton pendant toute sa vie.*

Je pense qu'après cela , on peut raisonnablement juger de tout le reste. Mais si quelqu'un veut voir jusqu'au dernier trait la plus parfaite ressemblance , entre un Ouvrage moderne & un ancien , je le prie de conférer à loisir , les §. 208 & 211 de M. Locke , avec les pages 117 , 119 , &c. du troisieme Livre d'Emile. Le sçavant Anglois , d'une part , sollicite son élève à *apprendre un métier mécanique , qui a besoin du travail des mains , ne se souciant point de la peinture , qui donne plus d'exercice à l'esprit qu'au*

corps. Notre Genevois de l'autre, en doctrine Emile : » Souvenez-vous que ce » n'est point un talent que je demande, » c'est un métier, un art purement mécanique, n'excluant que les professions » oiseuses, futiles, ou sujettes à la mode «. Jusques ici, tout est entre eux assez analogue. Locke se porte de préférence, au jardinage, à la menuiserie, à la charpente, au tour; toutes occupations qui contribuent au divertissement & à la santé. M. R. s'applaudit de ce qu'Emile » sçait » manier la bêche & la houe, sçait se » servir du tour qui tient suffisamment » le corps en haleine, & suppose dans » l'ouvrier de l'adresse & de l'industrie «. Cependant dès qu'il s'agit de rendre justice à M. Locke, il impute à ce Philosophe des vues presque étrangères au système qu'il embrasse. Pour se préparer à le charger d'invectives, il commence par ôter aux paroles de cet Instituteur éclairé le sens le moins ambigu, afin d'en avoir meilleur marché. On peut

dire que les louanges forcées qu'il lui donne, sont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler, n'y ayant point d'insulte qu'il ne lui dise ailleurs.

*Raisonné, avec les enfans, étoit la grande maxime de Locke, (à ce que prétend M. R.) L. 2. p. 178. La vérité est que sur la portée des enfans, M. Locke & le Philosophe de Geneve, ont précisément le même fonds d'idées, ainsi qu'on a pu l'appercevoir dans les extraits de l'un & de l'autre, dont j'ai fait usage. M. R. moins partial eût rapporté les textes dans leur entier, & ne se seroit point avisé de supprimer ce qui sert à les développer. Après quoi notre Plagiaire n'auroit pas dit d'un ton satyrique : *Je ne veux point qu'Emile soit Vernisseur, comme le Gentilhomme de Locke.* Au lieu de ces procédés si peu faits pour les gens de bien, il eût envié au Poëte Afranius cette phrase si honorable à sa modestie : *J'empruntois de mes devanciers,**

ce que je désespérois d'exprimer mieux qu'eux.

Il y a une mauvaise foi bien constatée, de la part du Philosophe de Geneve, d'attribuer ironiquement à M. Locke l'invention des dés, qui facilitent aux enfans la connoissance de l'alphabet. Sa critique me paroît d'autant plus déplacée, qu'elle est unie à l'infidélité d'aimer mieux blâmer un Ecrivain moderne, que Plutarque & Quintilien, les vrais Auteurs de cet innocent stratagême. Il en est fait mention en des Livres où notre Genevois a cherché de quoi grossir les siens (a). Mais où M. R. ne se fait-il point connoître pour ce qu'il est ? Sa fausse délicatesse ne l'a pas empêché de vouloir qu'Emile vît le monde sous la forme d'un toton tournant sur sa pointe. *Ne voila-t-il pas une riche invention ?*

Il est inconcevable que cet Auteur si

(a) Non excludo id quod notum est irritandæ ad dissendum infantia gratiâ, eburneas litterarum formas in lusum offerre. *Quintil. L. 1. c. 1. Institut.* Ce Chapitre est cité par M. R. *Emil. l. 2. p. 278.*

délicat, si pénétrant, si judicieux en d'autres occasions, n'ait point senti l'indécence du despotisme qu'il s'arroge parmi les gens de lettres ; lui, qui s'éfarouche de l'ombre même de la domination, & qui employe toutes ses forces à l'extirper des gouvernemens civils.

L'art des Ecrivains a bien des ressources pour faire prendre le change ! Une pensée rendue par un tour qui n'aura pas été faisi sur le même sujet, paroîtra neuve ; l'est-elle en effet ?

Ce phénomène prétendu qui a surpris notre admiration, n'étoit-il pas un larcin fait à l'ancien oublié, à l'étranger inconnu, au moderne confondu dans la foule ? Qu'on examine sur ce principe les sorties satyriques de notre Genevois contre l'établissement des Colléges ; on verra si elles sont autre chose qu'une redite des réflexions de Lenglet du Fresnoi (a).

(a) *Principes de l'Histoire pour l'Educ. de la Jeunesse.*
1735. 3. vol. in-12.

Sur quel fondement encore M. R. se plaint-il qu'on nous donne dans les traités d'éducation » de grands verbiages » inutiles & pédantesques sur les chimériques devoirs des enfans , & qu'on ne dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de l'éducation ; sçavoir , la crise qui sert de passage de l'enfance à l'état de l'homme. Si j'ai pu rendre ces essais utiles , ajoute notre Genevois , ce sera sur tout pour m'y être étendu fort au long sur cette partie essentielle , omise par tous les autres. *Emil. L. 4. p. 209.*

Rien n'est plus commode que de créer des phantomes pour triompher sans risque & sans effort. O Mapphée-Vegge ! vous de qui les écrits honorablement incorporés à ceux des Peres de l'Eglise , ne laissent à la liberté des suffrages que le choix des éloges ; souffrez , qu'éclairé par vos immortelles productions , j'apprenne au Philosophe de Geneve , à précipiter moins ses jugemens. Non , je ne

puis croire que vous prescriviez à la jeunesse des devoirs chimériques, quand vous l'exhortez en termes si paternels à la pratique de la vertu, à l'amour du travail, à l'éloignement des voluptés. Je n'apprendrai point dans des livres, plus superficiels que raisonnés, à préférer l'innocent séjour de la campagne au tumulte des villes. Mon cœur touché de la douce persuasion qui découle de vos levres, s'irrite des pernicieuses leçons qu'un assemblage de vûes salutaires & d'opinions erronées m'offre dans l'Instituteur d'Emile.

En exerçant le corps à des travaux pénibles, M. R. arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. » Quand les
 » bras travaillent, l'imagination se repo-
 » se. Quand le corps est bien las, le cœur
 » ne s'échauffe point. La précaution la
 » plus prompte, est d'arracher Emile au
 » danger local. Je l'emmene d'abord
 » hors des villes, loin des objets capables
 » de le tenter, &c. *Emil. T. 1. p. 200.*

Tom. 2. p. 227. Tom. 3. p. 209. &c.

Je ne nie pas l'efficace de cet expédient. Ce grand homme propoſoit aux jeunes gens les travaux de l'agriculture, l'aimable ſimplicité de la vie rurale, comme le plus sûr moyen de ſe ſouſtraire à la ſéduction des plaiſirs, à la moleſſe de l'oïſiveté, au prestige des paſſions qui regnent dans les villes (a). Que ne m'eſt-il permis d'expoſer avec toute l'étendue que leur donne Mapphée, les puiffans mobiles dont il ſe fert pour orner le génie de ſon élève, le dreſſer aux vertus ſociales, établir dans ſon cœur un chriſtianisme éclairé, une piété ſans fard!

L'imperfection de l'art de former les

(a) *Ruſtica vitæ aſſuefactio mirum quemdam generat amorem rectè vivendi. Voluptatum contemptum, vitiorum odium quibus abundè ſcatent urſium teſta. Cum hæc igitur omnium ſuſceptione digna eſſe videatur, ac quam maximè adoleſcentium, ad quos etiam magis pertinet, duris aſſueſciet laboribus, ut domitâ adoleſcentiâ, conculcatifque blandis ejus ætatis libidinibus, viri poſteâ evadant gravioreſ & moderatiores. Bib. SS. PP. T. 15. in-fol. 1622. De Liber. Educ. L. 6. c. 4.*

hommes n'est donc pas telle que M. R. veut se l'imaginer. Il falloit laisser au Jésuite Buffier , le privilége de fronder indistinctement tous les livres de ce genre. *J'ai tâché* (disoit ce modeste Religieux) *de rappeler ce qui se trouve de meilleur dans ces sortes d'ouvrages ; après y avoir donné l'attention dont je suis capable , j'ai cru y découvrir un caractère général & commun ; c'est leur inutilité* (b).

Une voie incontestable d'établir les progrès de l'esprit humain ; c'est de produire les monumens qui les attestent. Bornons-nous aux travaux de Mapphée-Vegge, sur l'éducation de la jeunesse. Rien de plus touchant que le début de cet important ouvrage.

» Plusieurs personnes , également fa-
 » vantes & pieuses , ont blanchi dans la
 » carrière où je veux entrer. Leur érudi-
 » tion mise en parallele avec mes cour-
 » tes lumieres , laissera un immense in-

(a) *Cours des Scienc.* in-fol. p. 1471. à Paris 1732.

» tervalle entre eux & moi. Quoiqu'il
 » en soit , si l'arrangement des matières ,
 » qui m'est particulier , doit être tenu
 » pour quelque chose ; si la pureté des
 » motifs sert de recommandation à un
 » cœur patriote ; j'ai lieu de me promet-
 » tre l'indulgence des critiques , & de
 » prétendre à la reconnoissance des Lec-
 » teurs. Peres & meres , apprenez ce que
 » vous devez à vos enfans. Enfans , pé-
 » nétrez-vous de bonne heure du plus
 » respectueux amour pour les auteurs de
 » vos jours ; soyez-leur soumis , préve-
 » nez leurs intentions , lisez dans leurs
 » desirs , imitez leurs vertus. Sainte Mo-
 » nique & Saint Augustin seront vos mo-
 » deles , si vous daignez seconder mes
 » vûes , & vous compterez bien moins
 » sur mon livre , que sur leur interces-
 » sion auprès de Dieu «.

Mapphée - Vegge entame son sujet ;
 par l'éloge historique de Sainte Monique
 & de Saint Augustin. La tendresse ma-
 ternelle , la sollicitude compatissante , la

charité vive & sincere de cette vertueuse femme , préparent le retour d'un fils dominé par les plaisirs , yvre des privilèges de la raison , gâté par la fréquentation des libertins , & fouillé par la lecture de leurs ouvrages. Les mesures qui doivent précéder l'engagement du mariage n'ont point échappé au zele de Mapphée-Vegge. Il prescrit aux femmes grosses un régime convenable à leur état , & prend un ton patétique en exhortant les meres d'allaiter le fruit de leurs entrailles. Il exige que l'on nourrisse les enfans avec sobriété , qu'on évite dans leurs vêtemens les délicatesses du luxe. La nécessité d'endurcir les enfans aux injures de l'air entre dans l'enchaînement de ses principes. Il prouve que les pleurs de ces petits innocens ne contribuent pas peu à leur purifier le cerveau , à le décharger des superfluités auxquelles il est sujet. Il s'indigne de l'impatience des nourrices , qui n'en veulent pas souffrir la passagere importunité. Enfin , la maniere de regler

les premiers exercices de l'enfance , l'inconvénient qu'il y a d'effrayer de jeunes esprits par des récits sur les apparitions des morts fournissent à Mapphée-Vegge l'occasion de montrer toute la solidité de son jugement , & l'étendue de ses lumières.

Ce recommandable Auteur exige que l'on accoutume les enfans à respecter le bien d'autrui, qu'on les instruisse des droits de propriété , de la nature des échanges , de la force des conventions. Il leur interdît les spectacles & la fréquentation des farceurs. C'est en les entretenant des avantages de la vertu qu'on la leur inculque peu à peu ; c'est en les produisant chez les personnes méritantes, qu'ils apprendront à élever leur ame au sentiment de ce qui est honnête. Ne donnons pourtant point à nos leçons un ton de sévérité qui en fasse une tâche pénible. L'enfant ne doit remarquer dans son Précepteur que les bienfaisantes inclinations d'un ami. La commisération doit

percer jusques dans les châtimens que les conjonctures rendent quelquefois nécessaires. Étudions les génies , proportionnons-nous à leur portée , soyons enfans avec les enfans , évitons une bonté mal entendue avec autant de soin que l'excès de rigueur. Tel est en substance le 1^{er} Livre de cet excellent Traité.

Le second Livre impose aux parens , comme un indispensable devoir , l'éducation de leur famille. Il les engage à ne rien précipiter dans l'ordre qu'ils y observeront. L'âge de sept ans est une époque convenable pour fixer les enfans à la lecture & autres exercices sérieux. Notre Auteur examine s'il convient de les envoyer aux écoles publiques : il relève les utilités des collèges ; il ennoblit les fonctions des Professeurs , puis il présente des ouvertures sur les devoirs qui les concernent. Viennent ensuite les égards de politesse & de considération qu'on doit à ceux qui se consacrent à l'institution de la jeunesse , la maniere

de faire agir le blâme & la louange sur l'esprit des écoliers. Les moyens de leur adoucir les dégoûts de l'étude, sont ici exposés dans la plus grande netteté. Mapphée-Vegge remarque que les louanges doivent être employées avec une extrême réserve. Il s'étend beaucoup sur les avantages de l'écriture & la façon de procéder à cet exercice. Son adresse est admirable à former dans les enfans un goût de maturité & de réflexion. La pratique de leur insinuer de courtes sentences, tirées de la saine antiquité, peut y concourir avec efficacité. Les Précepteurs sont exhortés à faire enforte que leurs élèves y puissent quelquefois le sujet de leurs entretiens. La diversité des humeurs servira de direction aux maîtres. Un enfant babillard ne doit pas être mené comme le taciturne ; le timide, comme celui qui est confiant ; mais tous s'habitueront à ne se point payer de mots qu'ils n'entendront pas. On les dressera peu-à-peu aux graces de la diction, &

pour leur procurer une voix sonore , une prononciation distincte , une contenance assurée , il fera bon de leur permettre les déclamations publiques sur des programmes instructifs.

Laborieux Précepteurs , vous n'avez pas trop de toute votre attention , si vous voulez ne communiquer à vos élèves que des livres vraiment faits pour eux. Occupez-vous donc à les discerner ; écartez-en les principes abstraits ; revenez souvent à ceux qui feront du goût de vos écoliers ; c'est ainsi que vous leur rendrez aimable la pratique des plus pénibles devoirs. Voilà le sommaire du second Livre.

Il faut étudier le caractère des enfans fortifier celles de leurs inclinations qui sont louables ; telle est la pierre de touche des bonnes éducations. Craignons néanmoins de livrer indiscrettement l'enfance à sa première ardeur. Qu'elle éprouve de tems en tems l'humiliation de sa fragilité , afin de réprimer les faillies de
l'amour.

l'amour-propre. Il n'y a nul inconvénient que l'enfant ait une teinture de musique ; mais sachons l'arrêter à propos , de peur qu'il ne tourne en habitude ce qui ne doit être qu'un amusement.

Aidons-le à se former au stile épistolaire ; fortifions son tempéramment par des exercices manuels ; donnons la préférence aux travaux qui égayent , en cela il n'y a rien que de raisonnable.

Les jeux sagement entremêlés aux objets de réflexion , diversifient les heures de la journée , & maintiennent l'enfant dans la sérénité naturelle à son âge. Il sera préparé à la philosophie par des études proportionnées au degré de son intelligence.

Esprits corrompus qui ne respirez que l'amour des voluptés : vils flatteurs toujours prêts à louer les écarts d'une jeunesse effrenée ; mercenaires que la fertilité dégrade , vous ferez bannis du commerce de nos élèves. Si j'ai des filles , mes précautions iront plus loin encore , je fe-

rai en sorte qu'elles ignorent votre ignominieuse existence. Ainsi finit le troisième Livre.

Revêtons la vertu de dehors attrayans, ne nous rebutons jamais des combats qu'elle nous oblige de livrer à nos penchans corrompus ; soyons modestes, aimons la chasteté, servons Dieu, respectons les lieux destinés à son culte ; avec ces qualités il nous en coûtera peu pour remplir nos autres devoirs. L'Auguste ministère des Ecclésiastiques ne sera jamais séparé dans notre pensée, de la vénération que leur personne doit inspirer. Suis-je parmi des vieillards ? J'honore, avec le poids des années, l'expérience qui en est le fruit. Vis-à-vis un sçavant, je fais gloire de redevenir disciple. La présence des Magistrats m'affermir dans l'observation des loix. Les pupilles, les malheureux, les indigens, les étrangers partagent mes soins compatissans. Je les console dans leurs disgrâces, je subviens à leurs nécessités. Par

un juste retour que je me dois à moi-même, je prends l'inébranlable résolution de mériter dans la propriété des biens dont je suis comblé, l'usage que l'Être suprême m'en accorde. Créé pour contribuer au bonheur de mes semblables, j'éviterai dans mes procédés la plus légère indécence. Le beau sexe me rendra complaisant sans fatuité, officieux sans adulation, gai sans étourderie. L'entretien de ma santé, & non pas le raffinement d'une sensuelle délicatesse, réglera ce que je dois à mon corps. Je serai frugal à table, d'une humeur égale dans la vie privée, honnête avec les personnes du dehors.

Je me conformerai aux usages du tems: l'emploi du mien sera toujours distribué avec utilité. J'éviterai le tracas des villes afin de contempler sans distraction les merveilles de la nature, & de participer à l'innocence des mœurs qui semble être le partage des gens de campagne.

Toutes ces matières que je ne fais

qu'indiquer sont touchées dans les trois derniers Livres de Mapphée-Vegge , avec une dignité qui en rehausse l'importance. Combien est préférable aux rêveries du Philosophe Genevois , une éducation établie sur de tels principes ? Il n'y a donc point d'objet dans les lamentations de M. Rousseau. Ce sont de pué-riles effervescences , produites par la démangeaison d'écrire. Elles prouvent qu'*Emile* est un ouvrage entrepris sans nécessité , & compilé sans exactitude.

L'éducation tient si essentiellement à la sécurité publique , au maintien général de l'ordre , qu'elle se soutiendrait par le respect des loix , quand l'intérêt particulier n'en dépendroit pas. M. R. qui l'ignoroit moins que moi , s'est vû nécessité de l'avouer , dans un de ces momens lumineux où la vérité parle à son cœur , malgré de fréquens écarts qui l'en éloignent. *Les idées salutaires , & vraiment utiles aux hommes , ont été les premières connues* (disoit-il alors). *Elles font de tout*

tems les seuls vrais liens de la société , & il ne reste aux esprits transcendans qu'à se distinguer par des idées pernicieuses. Emile. C'est le cas où M. R. se trouve misérablement réduit. Vous le voyez , pour peu qu'il s'écarte des routes pratiquées , se livrer à des disparates qu'on ne devoit point attendre d'un raisonneur de profession. L'émulation paroît à ses yeux une passion dangereuse , au premier Tome d'Emile (a) , pag. 186. Mais devenu plus raffiné au troisieme , il reconnoît qu'on n'a de prise sur les passions que par les passions , pag. 234. Ici il voudroit qu'Emile parvint à sa quinzième année , sans sçavoir discerner sa main droite de sa main gauche ; mais ailleurs il suppose qu'Emile pense tout d'un coup en Philosophe , non sans laisser le Lecteur dans l'admira-

(a) Ceux qui confondent la jalousie & l'émulation , apprendront à les distinguer dans la Vie de Saint Basile , écrite par Saint Gregoire de Nazianze. *Par sres doctrina , hoc est rei omnium invidiosissime , nos ducebat & tamen aberat invidiâ , solâ emulatione flagrabamus.*

tion de cette judiciaire prématurée. *T. 2. p. 135.* Le meilleur usage de la raison conduit Emile à la vraie religion. *T. 2. p. 331.* Puis, cette même raison décheoit tellement de sa prérogative, que *la vertu par la raison seule ne peut avoir de base solide.* *T. 3. p. 109.* Sort-il un moment du cercle de ses contradictions ordinaires? Il rentre dans celui du plagiat. M. R. apprend à son disciple à assujettir la partie animale de son être, à la partie spirituelle; à se rendre maître de ses passions, à préférer la conscience & la droiture à toutes choses: que trouvez-vous là de si surprenant? Un maître d'école le fait bien? Etoit-ce la peine de calomnier les vivans & les morts pour un si rare chef-d'œuvre? Avec un peu de bon sens & de facilité de s'énoncer, il n'y a chétif Pédagogue en France qui n'enseigne tous les jours cette morale.

Delà je conclus, non sans raison, qu'Emile, quelle que soit sa vogue, est un ouvrage où l'on a violé les règles de la

vérité & de la justice : un ouvrage enfin qu'il faudroit réduire à un petit nombre de pages , si l'on n'y laissoit que les idées paradoxes ou particulieres à M. Rousseau. Cette accusation n'est pas frivole ; les preuves ne doivent pas l'être , il faut les développer.





CHAPITRE VI.

Pensées de divers Auteurs , imitées ou traduites par M. J. J. Rousseau.

LES situations pittoresques , les images touchantes qui naissent en foule à l'aspect de l'aurore , sont empreintes dans les moindres parties de ce vaste univers. C'est presque le seul moment où l'homme n'a besoin pour s'instruire que du spectacle de la nature. Productions fragiles de l'entendement humain , votre insuffisance se fait bien sentir lorsque l'astre du jour darde ses premiers feux ! L'ignorant Villageois , égal à l'Astronome contemplatif , adore l'Être créateur , & ne cesse d'admirer la magnificence de ses dons que pour réveiller en lui de tendres sentimens de reconnoissance & d'amour.

Dans ce quart-d'heure de délices & d'enchantement , pardonnons à M. R. le

goût de la lecture que le commun des hommes semble alors oublier. Il foudroieroit mal son personnage , s'il se conduisoit comme eux.

Le Philosophe de Geneve , plus jaloux de briller que de s'instruire , enchâsse à son Traité d'Éducation , la sublime Épopée du lever du Soleil , l'un des plus beaux morceaux du Poëme de Thompson. Même coloris , même disposition du tableau : tout prouve son plagiat. Faisons parler ce Poëte Anglois : il enchante ses auditeurs.

» Déjà paroît le matin , pere de la ro-
 » sée. Une lumiere douce & foible l'an-
 » nonce dans l'Orient tacheté. Mais bien-
 » tôt la lumiere s'étend , brise , éclaircit
 » les ombres & chasse la nuit qui fuit
 » d'un pas précipité. Le jour naissant
 » perce rapidement , & présente à la vûe
 » de vastes payfages. Les sommets des
 » montagnes brillent à l'aube du jour.
 » L'harmonie annonce le réveil de la
 » joie universelle : les bois retentissent

» de chants réunis. Le puissant Roi du
 » jour paroît dans l'Orient : les nuages se
 » dissipent. L'azur des Cieux marque son
 » approche. Tout reprend l'être & sa
 » forme naturelle sur la terre brillante
 » de rosée & dans l'air coloré. L'Astre
 » puissant regarde sur toute la nature ,
 » avec une majesté sans bornes , & verse
 » le jour qui joue avec éclat sur les ro-
 » chers & les collines, &c.... Pere des sai-
 » sons , le monde végétal reconnoît ton
 » empire. La pompe précède & fuit ton
 » trône. En cet instant , une multitude
 » d'êtres en attente , toutes les espèces
 » différentes de la terre , chantent une
 » hymne commune en ton honneur α.

Poëm. de Sais. p. 76.

Voilà M. R. dans le cas de s'entendre dire comme à l'aveugle né , *Rendez gloire à Dieu* , Joan. 9. Reconnoissez , peut-on lui crier , que Thompson a échauffé votre ame , fasciné vos sens : & qu'ébloui par l'éclat de son génie , vous vous êtes efforcé de l'imiter. Quelques nuances

plus ou moins chargées : de légères inversions dans l'ordre des choses, n'altèrent point assez les principaux caractères de l'objet dépeint, pour faire manquer au Lecteur la ressemblance qui les rapproche. Jugeons-en par le parallèle du texte d'Emile (a).

Le Soleil s'annonce de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes. A leur éclat, on attend l'Asire, long-tems avant qu'il se montre. A chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace. Le voile des ténèbres s'efface & tombe. L'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit, une vigueur

(a) Crénius traite de Plagiaire Jule Africain, au sujet de la Tactique d'Ænée, quoi qu'il n'eut point gardé l'ordre observé par cet Auteur. *Julius Affric. Æneæ verba leviter immutata pro suis describit, &c. De furibus Librar. p. 67. Lugd. Batav. 1705. in-12.* J'ai peine à croire que M. R. soit exempt du même reproche.

nouvelle. Le jour naissant qui l'éclaire , les premiers rayons qui la dorent , la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée , qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiseaux en chœur , se réunissent & saluent de concert le Pere de la vie , &c. Emil. T. 2. p. 13. & 14.

Il faudroit un œil bien perçant pour saisir les différences qui distinguent cette autre pensée de Thompson & celle de M. R. sur le contentement de l'esprit aux approches du Printems.

» Qui peut se tenir à couvert tandis
 » que la bonté du Ciel verse sans mesure
 » l'herbe , les fleurs & les fruits dans le
 » sein de la nature. L'imagination en-
 » chantée s'anime & voit tous ces biens
 » au moment même où l'œil de l'expé-
 » rience ne peut encore que les prévoir.
 » Celle-ci voit à peine la première poin-
 » te de l'herbe & l'autre admire déjà les
 » fleurs , dont la verdure doit être émail-
 » lée «. *Thomps. ibid. p. 12.*

M. Rousseau donne un tour moins

poétique aux mêmes images , sans s'écarter du but qui les réunit dans Thompson. *En voyant renaître la nature , on se sent ranimer soi-même ; l'image du plaisir nous environne. . . . au spectacle du Printems , l'imagination joint celui des saisons qui la doivent suivre. A ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit , elle ajoute les fleurs , les fruits , les ombrages. . . . elle réunit en un point , des tems qui se doivent succéder , &c.* Emil. T. 1. p. 426.

Entraîné par la nécessité de remplir mon plan , j'y reçois des idées peut-être qui devroient en être exclues. Le hasard a plus d'une fois conduit au même point les esprits les moins faits pour s'imiter ; mais en ne donnant mes conjectures que pour des conjectures , je reste dans les bornes de tout Auteur qui tente sans beaucoup risquer.

M. Rousseau a pu n'avoir jamais ouï parler du Traité de la fausseté des vertus humaines , par M. Esprit. Cela n'empêche pas qu'il ne tombe dans les principes

de ce Sçavant. *Ce sont nos passions qui nous irritent contre celles des autres. C'est notre intérêt qui nous fait haïr les méchans. S'ils ne nous faisoient aucun mal , nous aurions pour eux plus de pitié que de haine.* Plût à Dieu que cette humiliante assertion demeurât ensevelie parmi les écrits de Platon , d'où M. Esprit l'a tirée avant le Philosophe de Geneve.

» La justice des particuliers , n'est
 » qu'une adresse , qui tend à mettre leur
 » vie , leur bien , leur honneur à couvert
 » des injures qu'on leur peut faire. Les
 » procédés équitables nous trompent ,
 » parce que nous en tirons cette confé-
 » quence que ceux qui les ont les aiment.
 » Cependant ils sont vicieux : mais ils
 » se contraignent & ne font mal à per-
 » sonne , afin qu'on ne leur en fasse au-
 » cun «. Telles sont les paroles de cet
 ingénieux Auteur. *T. 1. p. 515.*

Me fera-t-il permis d'avoir recours à une comparaison ? L'homme ne reconnoît point l'ardeur de ses propres entrail-

les , & quoique son cœur soit pour ainsi dire brûlant , il n'y sent rien de trop chaud. C'est que tout ce qui est naturel n'est pas sensible. Ainsi M. R. est peut-être si irrésistiblement porté au plagiat , qu'il tombe dans ce défaut sans y prendre garde. L'art de son amour-propre autant que celui de son esprit lui persuade que les soins qu'il prend à s'approprier le bien d'autrui , le lui rendent propre en effet. Il altere quelques mots dans une phrase & puis il s'en croit Auteur. En voici la preuve.

La Bruyere compare les hommes inconstans qui prennent plaisir à voir des nouveautés de jour à autre , „ à ceux qui „ entrent dans les magasins , indétermi- „ nés sur le choix des étoffes qu'ils veu- „ lent acheter. Le grand nombre de cel- „ les qu'on leur montre , les rend plus „ indifférens (continue ce Philosophe). „ Elles ont chacune leur agrément & leur „ bienséance ; ils ne se fixent point , ils „ sortent sans emplette “. pag. 612.

M. Rousseau, admirez sa fécondité ! change les étoffes en coquilles, & nous débite gravement : *Quand un homme épris du charme des connoissances, court de l'une à l'autre, sans sçavoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, amassant des coquilles & commençant par s'en charger, puis tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sçachant plus que choisir, il finisse par tout jeter & retourne à vuide.* Emil. T. 2. p. 25.

Un autre texte de la Bruyere, me découvre les facilités qu'a eues M. R. de dire à Emile, au milieu d'un somptueux repas : *Par combien de mains estimeriez-vous bien qu'ait passé ce que vous voyez sur cette table, avant d'y arriver ? Avec un jugement sain, que pensera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été mises à contribution : que vingt millions de mains peut-être ont longtemps travaillé, pour lui présenter en pompe à midi, ce qu'il va déposer le soir dans*

sa garde-robe. Tom. 2. Emil. pag. 93.

Le plus pénible effort du Philosophe de Geneve, se réduit, comme nous allons l'observer, à appliquer aux embarras dispendieux des cuisines, les soins que la Bruyere fait incidemment tomber sur elles pour s'arrêter ensuite au jeu pénible des machines & des décorations des théâtres, dont l'effet est enchanteur, quoique la cause du prestige soit dans l'ordre de la plus grossiere mécanique.

» Si vous entrez dans les cuisines où
 » l'on voit réduit en art & en méthode
 » le secret de flater votre goût : si vous
 » examinez en détail, tous les apprêts
 » des viandes du festin qu'on vous pré-
 » pare : si vous regardez par quelles
 » mains elles passent avant d'arriver à
 » cette élégance qui frappe vos yeux,
 » &c.... Si vous allez derriere un théâtre
 » & si vous comptez les poids, les roues,
 » les cordages qui font les vols & les
 » machines ; si vous considérez combien
 » de gens entrent dans l'exécution de

» ces mouvemens ; quelle force de bras
 » & quelle extension de nerfs ils y em-
 » ployent, vous direz, font-ce là les prin-
 » cipes & les ressorts de ce spectacle si
 » beau, si naturel, qui paroît agir de soi-
 » même ? *La Bruyere p. 186.*

Il n'est pas encore tems de quitter prise. J'ai la mémoire si remplie des beaux endroits du Théophraste moderne, que c'est pour moi une double satisfaction, en écrivant contre l'imitateur, de faire valoir le modèle. *Emile n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractère & au mérite, T. 4. p. 233. La Bruyere ne le comprenoit pas davantage. » Si l'on ne le voyoit » de ses yeux (disoit-il) pourroit-on » s'imaginer l'étrange disproportion que » le plus ou le moins de pièces de mon- » noie met entre les hommes « ? p. 177.*

A entendre M. Rousseau, *les femmes ne cessent de crier que nous les amusons sans cesse à des puérilités. Quelle folie ? Et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent*

de l'éducation des filles ? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Emil. T. 4. p. 24.

En reclamant ici la Bruyere , je me plains , à juste titre , que M. R. s'attribue cette observation , sans lui en faire honneur. Il ne sera pas inutile de rapporter le passage qui sert de fondement à mes soupçons. » Pourquoi s'en prendre aux » hommes de ce que les femmes ne font » pas sçavantes ? Par quelles loix leur » a-t-on défendu de lire & d'en rendre » compte dans la conversation ? Ne se » font-elles pas au contraire établies » elles-mêmes dans cet usage « ? *La Bruyere p. 97.*

On se lasse d'avoir toujours à contredire dans M. R. une manie puérile qui le porte à méconnoître les obligations qu'il devoit avoir à la Littérature françoise. Son art se réduit non à penser , mais à présenter les pensées des autres sous un coloris conforme au goût du siècle. *Satisfait d'acquérir l'ignorante ap-*

probation du vulgaire , par cette incrustation empruntée , comme dit Montagne L. I. c. 25 , le Philosophe de Geneve se trouve très à l'étroit , dès qu'il rentre chez lui ; mais il vole de découverte en découverte quand il s'occupe à faire valoir ce qui l'environne. Est-il au dépourvû ? il n'en est ni plus modeste ni moins entreprenant. Sa ressource ordinaire consiste en une vaine subtilité d'expressions fastueuses , l'expédient des esprits superficiels , la gloire des Sophistes , & le mépris des vrais sages.

» Toutes les Capitales se ressemblent ;
 » selon notre Genevois , tous les peuples
 » s'y mêlent , toutes les mœurs s'y con-
 » fondent. Ce n'est pas-là qu'il faut aller
 » étudier les nations. . . . c'est dans les
 » Provinces où il y a moins de mouve-
 » mens , de Commerce , dont les habi-
 » tans se déplacent moins , changent
 » moins de fortune & d'état , qu'il faut
 » aller étudier le génie & les mœurs
 » d'une nation. Etudiez un peuple hors

» de ses villes , ce n'est qu'ainsi que vous
 » le connoîtrez. Ce n'est rien de voir
 » la forme apparente d'un gouvernement
 » fardée par l'appareil de l'administra-
 » tion , &c. Ce n'est qu'en se renfermant
 » dans les villes , ce n'est qu'en s'altérant
 » à force de culture qu'elles se dépravent
 » & qu'elles changent en vices agréables
 » & pernicieux , quelques défauts plus
 » grossiers que mal-faisans ». *Emil. T. 4.*
p. 398.

J'admets l'observation , en priant toute fois le Lecteur de la concilier comme il l'entendra , avec celle de la page 342. *Les caractères ne peuvent se marquer de nos jours , & l'inconstance Européene ne laisse à nulle cause naturelle , le tems de faire ses impressions.* Si la mobilité des habitans de l'Europe est telle , il doit être indifférent de les étudier dispersés dans les Provinces ou rassemblés dans les Capitales. Les résultats , quoiqu'il puisse arriver , seront toujours en pure perte. Oublions cette petite contrariété , pour voir

de quelle forte la Bruyere a manié le même fujet.

Celui qui n'a vu que des hommes polis ou raisonnables , ne connoît pas les hommes ou ne les connoît qu'à demi. Quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs , le commerce du monde & la politesse , donnent les mêmes apparences , font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui donnent à penser qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans la Province , y fait bientôt d'étranges découvertes. . . . il avance par des expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité. La Bruyere pag. 435.

Le même Auteur accusoit les femmes „ d'être extrêmes , & toutes meilleures „ ou pires que les hommes « , pag. 100. Notre Genevois à l'afut d'un trait satyrique , se hâte d'écrire que *les femmes toujours extrêmes , sont toutes libertines ou dévotes*. T. 4. p. 74. Le premier décide dans ses caracteres, p. 393 , „ que quel-

« ques-uns n'estiment les autres que par
 » de beau linge , un galon d'or plus
 » large ou plus étroit , vous fait entrer
 » ou refuser ». Le second , *Qu'il y a des
 femmes qui ferment leur porte aux man-
 chettes brodées & ne reçoivent personne qu'en
 dentelles.* Emil. T. 3. p. 367. Le pillage
 n'est pas douteux.

Au reste le préjugé qui apprécie l'homme par la richesse de ses habits , date de si loin , qu'il a mérité l'animadversion d'un ancien Auteur :

*Vir bene vestitus pro vestibus esse peritus ,
 Creditur à mille , quam vis idiota sit ille , &c.*

Au surplus , le discours du Poëte Sedaine , à son habit , je ne crains point de l'avancer , éclipe toutes les faillies que cette matière a suggérées aux anciens & aux modernes. En voici un léger échantillon.

Chez nous peuple agréable où les graces , l'esprit ,
 Brillent à présent dans leur force ,
 L'arbre n'est point jugé sur les fleurs , ou son fruit ,
 On le juge par son écorce , &c.

La candeur ingénue du François à convenir de la frivolité de ses goûts , & l'inimitable délicatesse avec laquelle il s'en raille lui-même , doit ôter à l'Etranger le souci de son instruction. Tel s'applique à censurer le foible de son voisin , qui est le dernier à s'appercevoir qu'on rit à ses dépens. Il ne faut pas pour cela remonter au siècle des Pharisiens. Profitons des avis de M. R. ; mais gardons-nous d'imiter un si singulier réformateur

*„ Voulez-vous enseigner & devenir maître ?
 „ dit-il , pour cela même il faut trouver des
 „ écoliers , par conséquent des prôneurs “.*

Emil. T. 2. p. 114 & 133. C'est-à-dire , que M. Rousseau pense des gens à talens ce que Pavillon pensoit , il y a quatre-vingts ans , de ceux qui se piquoient de bel esprit.

De l'air dont on vit aujourd'hui ,
 il importe fort peu de l'être :
 Mais si vous voulez le paroître ,
 Faites des partisans & cherchez de l'appui.

L'indulgence acquise aux enfans d'Apollon

pollon a pu rendre supportable l'avis que ce Poëte adresse à de jeunes mariés.

Pour être heureux Epoux , soyez toujours Amans ,
 Que bien plus que le Sacrement
 L'amour à jamais vous unisse ;
 Et pour faire durer le plaisir entre vous ,
 Que ce soit l'Amant qui jouisse ,
 De tout ce qu'on doit à l'Epoux.

Dans un Traité d'Éducation , où le mariage est représenté comme un engagement sacré , je ne sçais s'il sied à M. R. de tirer à l'écart Emile & Sophie pour leur dire : *soyez amans heureux , mais respectueux. Obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir , & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits , mais des graces.* Emil. T. 4. p. 424.

J'ai déjà dit , est-il nécessaire de le réitérer , que M. R. en use trop librement avec des Auteurs qu'il ne fait pas difficulté de copier , & quelquefois sans se donner la peine de changer leurs termes. Par exemple , le Livre de l'*Esprit* (a) l'in-

(a) *De l'Esprit* , par M. Kel ... T. 1. Dif. 2. c. 1.

struit au long des particularités du Danseur Marcel, & ce n'est pas en cela que je le trouve répréhensible. Mais qui l'empêchoit de mettre à cette historiette un air de nouveauté qui lui servît de prétexte à la reproduire ? *Emil. T. 3. pag. 268.*

On voit quelque chose de mieux concerté dans le sérieux badinage avec lequel notre Genevois traite les Militaires. » Il » y a (prétend-il) un moyen d'employer » son tems & sa personne ; c'est de se » mettre au service , c'est-à-dire , de se » louer à très bon compte pour aller tuer » les gens qui ne nous ont point fait de » mal. Ce métier est en grande estime » parmi les hommes. . . . La mode vient » de s'y enrichir comme dans les autres ». *Emil. . . .* Imitation toute pure de Corneille Agrippa , auquel M. Rousseau ne ressemble que par ce qu'il avoit de bizarre dans le caractère. Mais quand un homme commun veut lutter contre un homme original , il laisse son modèle ,

bien loin au-dessus de lui. Sans rapporter toutes mes autorités, en voici une qui tranche la difficulté. *Milites Barbaricæ sceleratorum hominum fœces, quos penes dignitatis & libertatis nomen habet licentia latrocinandi. . . . Tota hæc disciplina non nisi in hominum pernicie occupata, hunc finem quærit, ut strenuos homicidas faciat, non propter hoc, sed lucri & prædæ gratiâ. Hinc nihil aliud milites quam stipendiarii latrones.* De Vanit. Scien. c. 79.

Le Philosophe de Geneve tient pour impossible que les grandes puissances aient encore longtems à durer. Toutes ont brillé, dit-il, & tout état qui brille est à la veille de sa ruine. *Emil. T. 2. p. 106.* C'est aux Arbitres du sort des humains, aux Potentats qu'il convient d'approfondir ce problème. Le Pere de Neuville, fameux Orateur, mais trop bon Prêtre pour être grand politique, disoit dans l'Oraison Funebre du Cardinal de Fleuri, p. 52. *Les Empires commencent de toucher à leur ruine dès qu'ils*

arrivent à une prospérité trop brillante. L'instant de leur gloire amène le moment de leur décadence. Il seroit inutile d'insister sur une matière si délicate & d'exagérer les torts de M. Rousseau.

Oui par mille incidens qu'il pille chez autrui,
Il tâche d'ennoblir ce peu qui vient de lui.

Ce n'est pas le seul emprunt que notre Philosophe ait fait à une Société qui a fait tant de bruit parmi nous. M. R. se fert de tout pour diversifier ses Livres. Tantôt Casuiste avec Escobar, il autorise la vengeance & le ressentiment des injures. *Emil. T. 2. pag. 297.* Tantôt agréable avec le Pere Buffier, il observe, d'après lui, » que les chevaux d'un homme » qui se fert de ses jambes, sont toujours prêts. Que mille embarras ne le » font point sécher d'impatience, ni » rester en place, au moment qu'il voudroit voler. *Emil. T. 3. pag. 302.....* » On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on ne dépend ni des che-

» vaux ni des postillons. *Tom. 4. p. 197.*
 » Combien de plaisirs différens on ras-
 » semble par cette agréable maniere de
 » voyager « ! &c.

Avant que la paresse eut introduit les carrosses, disoit le Pere Buffier, on faisoit un exercice qui entretenoit la santé, & l'on étoit toujours prêts à agir sans avoir besoin que de soi-même. Au lieu que pour faire deux pas maintenant, il faut un attirail, composé de plusieurs pièces différentes, une desquelles venant à manquer, on devient tout d'un coup, comme si on n'avoit jamais eu de jambes (a).

» La seule habitude qu'on doit laisser
 » prendre à l'enfant, est de n'en con-
 » tracter aucune.... Préparez de loin le
 » regne de sa liberté & l'usage de ses
 » forces, en le mettant en état d'être
 » toujours maître de lui-même «. *Emil.*
T. 1. p. 92. Ce conseil est profitable :
 mais il n'est pas nouveau ; témoin le

(a) *Cours des Sciences, Dissert. 5. p. 974.*

arrivent à une prospérité trop brillante. L'instant de leur gloire amène le moment de leur décadence. Il seroit inutile d'insister sur une matière si délicate & d'exagérer les torts de M. Rousseau.

Oui par mille incidens qu'il pille chez autrui,
Il tâche d'ennoblir ce peu qui vient de lui.

Ce n'est pas le seul emprunt que notre Philosophe ait fait à une Société qui a fait tant de bruit parmi nous. M. R. se sert de tout pour diversifier ses Livres. Tantôt Casuiste avec Escobar, il autorise la vengeance & le ressentiment des injures. *Emil. T. 2. pag. 297.* Tantôt agréable avec le Pere Buffier, il observe, d'après lui, » que les chevaux d'un homme » qui se sert de ses jambes, sont toujours prêts. Que mille embarras ne le » font point sécher d'impatience, ni » rester en place, au moment qu'il vou- » droit voler. *Emil. T. 3. pag. 302.....* » On part à son moment, on s'arrête à » sa volonté, on ne dépend ni des che-

» vaux ni des postillons. *Tom. 4. p. 197.*
 » Combien de plaisirs différens on ras-
 » semble par cette agréable maniere de
 » voyager « ! &c.

Avant que la paresse eut introduit les carrosses , disoit le Pere Buffier , on faisoit un exercice qui entretenoit la santé , & l'on étoit toujours prêts à agir sans avoir besoin que de soi-même. Au lieu que pour faire deux pas maintenant , il faut un attirail , composé de plusieurs pièces différentes , une desquelles venant à manquer , on devient tout d'un coup , comme si on n'avoit jamais eu de jambes (a).

» La seule habitude qu'on doit laisser
 » prendre à l'enfant , est de n'en con-
 » tracter aucune.... Préparez de loin le
 » regne de sa liberté & l'usage de ses
 » forces , en le mettant en état d'être
 » toujours maître de lui-même «. *Emil.*
T. 1. p. 92. Ce conseil est profitable :
 mais il n'est pas nouveau ; témoin le

(a) *Cours des Sciences , Dissert. 5. p. 974.*

Pour éviter, autant qu'il est en moi, de multiplier les textes Latins dans un Ouvrage François, je substituerai au passage original, du célèbre Chancelier d'Angleterre, celui de son Traducteur. Je ne connois personne à qui Bacon soit si obligé qu'à ce modeste Anonyme (a).

Il entre dans l'esprit de l'immortel Verulam, non-seulement pour bien rendre ce qu'il a pensé, mais encore pour l'embellir. *Que reste-t-il (dit cet ingénieux Auteur) des anciennes distinctions qui ont perpétué les monumens de la valeur Romaine? Les trophées, les pyramides, les largesses publiques, tout cet appareil de gloire & de pompe, qui allumoit la soif des victoires au fond des cœurs glacés: tout cela n'est plus que dans l'histoire (b).*

» Un être vraiment heureux est un
 » être solitaire. Dieu seul jouit d'un
 » bonheur absolu..... Si quelqu'autre

(a) C'est M. de Laire de Toulouse qui faisoit le Journal Etranger en 1757.

(b) *Analyse de Bacon*, T. I, c. 20.

» être imparfait pouvoit se suffire à lui-
 » même , de quoi jouiroit-il selon nous ?
 » Il seroit seul , il seroit misérable. *Emil.*
T. 2. p. 193.

Autre pensée que Bacon exprime en moins de paroles , sans diminuer ce qui en fait le principal mérite. *Quicumque solitudine delectatur aut fera aut Deus est.* Bacon p. 202.

Lorsqu'un sujet paroît aux yeux de M. R. avoir trop d'étendue , il le réduit au petit pied , pour parler comme les Peintres ; il ôte ce qui n'est pas conforme à ses prétentions , il change l'attitude des personnages , mais ce n'est toujours que le même tableau. Je vais exposer divers traits d'Emile qui viennent à l'appui de cette observation. » Qui est-ce
 » (dit notre Genevois) qui peut être sûr
 » de ce que la fortune réserve à l'enfant ?
 » En toute chose , ne lui donnons point
 » une forme si déterminée , qu'il lui en
 » coûte trop d'en changer au besoin. Ne
 » faisons pas qu'il meure de faim dans

» d'autres pays s'il ne traîne par tout à
 » sa suite, un cuisinier «. *Emil. Tom. 1.
 pag. 403.*

Un Philosophe que l'on accuse d'avoir
 été l'esclave de ses sens, Epicure, recom-
 mandoit cette précaution : *Simplicibus &
 non magnificè paratis cibis, assuescere &
 salubritatis est atque adversus fortunam in-
 territos facit.* Diog. Laër. L. x.

» C'est la foiblesse de l'homme qui le
 » rend sociable. Ce sont nos miseres
 » communes qui portent nos cœurs à
 » l'humanité : tout attachement est un
 » signe d'insuffisance. *Emil. T. 2. p. 193.*
 Maniere de s'exprimer commentée d'a-
 près Ciceron : *Omnis in imbecillitate est
 gratia & charitas.* De nat. Deor. L. 1.

Ignoble Plagiaire ! vous voilà donc
 compris dans cette populace rampante
 d'imitateurs stériles, d'ennuieux compii-
 lateurs qui n'ajoutent rien à nos lumie-
 res. » Les hommes (dites-vous) ne sont
 » naturellement ni rois, ni grands, ni
 » courtisans, ni riches. Tous sont nés

» nuds & pauvres « , &c. Il n'y a dans cette triste moralité rien de plus précis que dans le texte de Boëce :

*Omne humanum genus in terris
Simili surgit ab ortu.
Quid genus & pro avos strepitis ?
Nullus degener extat , &c.*

L. 3. de consol. Philos.

Philosophe de Geneve , quel que soit votre faste , vous ressemblez à ceux qui au lieu de laisser aller chaque trait de lumiere par son droit chemin , recourent à la Dioptrique , pour réunir une infinité de rayons , afin de jeter un plus grand éclat.

Nous allons voir d'autres Plagiats , tous bien de rente & assortis de leurs dimensions.

M. R. prétend que la patience est douce , parce qu'en se mettant » à la » place de celui qui souffre , on sent » pourtant le plaisir de ne pas souffrir , » comme lui «. *Emil. T. 2. p. 194.* Il faut avoir la mémoire bien dure , si l'on ne

retient les leçons de notre Philosophe ;
 puisqu'il rebat les mêmes choses à la
 page 221. » En voyant de combien de
 » maux il est exempt, Emile se sent plus
 » heureux qu'il ne croyoit l'être. Il par-
 » tage les peines de ses semblables : mais
 » ce partage est volontaire & doux. Il
 » jouit à la fois de la pitié qu'il a pour
 » leurs maux & du bonheur qui l'en
 » exempte «.

M. R. trouvera bon que je lui cite *le
 suave mari*, &c. de Lucrèce, *L. 2. de Rer.
 nat.* traduit en François.

Quand on est sur le port à l'abri de l'orage ,
 On sent , à voir l'horreur du plus triste naufrage ,
 Je ne sçai quoi de doux.

Non que le mal d'autrui soit un objet qu'on aime
 Mais nous prenons plaisir à voir que ce mal même ,
 Est éloigné de nous.

En s'expliquant sur le passage de l'en-
 fance à la jeunesse , M. R. observe ,
 » qu'alors l'homme naît véritablement à
 » la vie , & que rien d'humain n'est
 » étranger à lui «. *T. 2. p. 161.* J'apprends

de-là , comment on peut tirer parti de cette sentence : *Homo sum , humani nil à me alienum puto*. La théorie de M. R. n'est donc qu'un jeu d'esprit qui sçait déguiser & annoblir d'anciennes idées. On n'aura pas de peine à en convenir , dès qu'on aura vu l'usage qu'il fait de ce vieux distique.

Mittere personæ vis convenientia cuique ?

Mitte cibos miseris , divitibusque famem.

Notre Genevois tire de cette courte maxime , des raisonnemens à perte de vue , des analyses infinies de choses que personne ne conteste. » Soigner un pay-
 » fan , ce n'est pas le purger , lui donner
 » des drogues , lui envoyer un Chirur-
 » gien : ce n'est pas de tout cela qu'ont
 » besoin ces pauvres gens dans leurs
 » maladies. C'est d'une nourriture meil-
 » leure & plus abondante. Jeûnez vous
 » autres quand vous avez la fièvre : mais
 » quand vos payfans l'ont donnez-leur
 » de la viande & du vin « , &c. *Tom. 4.*

p. 279. Cela est aussi vrai qu'agréablement exprimé : mais non pas avec la précision des deux Vers Latins auxquels toute cette longue tirade sert de glose.

Dans la phrase suivante, *la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui.* Emil. T. 2. p. 209. M. R. a moins défiguré son modèle. Il rend avec bien de l'énergie l'Ode d'Horace,

*Si figit adamantinos
Summis verticibus dira necessitas
Clavos.*

L. 3. Od. 18.

Il y a lieu de présumer que les gâteaux distribués à Emile durant son enfance, & les gauffres du petit Gourmand que M. R. croit avoir vu à Turin, sont dûs aux Poésies du même Auteur.

..... *Ut pueris olim dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima, &c.*

On n'est point surpris qu'un homme d'esprit, imbu des maximes de l'urbanité

romaine, n'oublie aucun des moyens qui mettent les élémens de la Grammaire à la portée des enfans. Mais ce qui paroîtra plus singulier, fans doute, l'inflexible S. Jérôme quitte, à cette occasion, l'austerité de son caractère. *Que la petite Pacatule reçoive cette lettre* (disoit ce Docteur de l'Eglise à son ami Gaudence), *elle la lira quelque jour. Il suffit maintenant qu'elle en connoisse les caractères, & pour l'exciter à cela, proposez-lui, par maniere de récompense, des gâteaux, des bouquets, des babioles, &c.*

Je respecte trop mes Lecteurs, pour m'appésantir avec M. R. sur les conjectures qu'il a puisées dans la Physiologie d'Aristote. La bévue de Zopire qui jugea si injurieusement Socrate, d'après les traits de son visage, décréditera toujours des indices équivoques & sujets à mille exceptions. L'influence des climats sur nos mœurs est une autre assertion, bonne pour notre Genevois, qui prétend que les hommes ne sont tout ce

qu'ils peuvent être , que dans les climats tempérés. *Emil. T. 1. p. 53.* Mais après une vie de 99 ans, passée à étudier l'humanité, Théophraste demandoit, pourquoi toute la Grèce étant placée sous un même Ciel, & les Grecs élevés de la même manière, il se trouvoit néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. J'apprendrai volontiers des partisans de M. R. ce qu'il est possible de répondre à cette observation. La Palestine n'a presque produit aucun personnage extraordinaire, c'est cependant une terre de bénédiction, un air pur. La Basse-Picardie est un pays où l'air est fort grossier, c'étoit pourtant d'Etaples, qu'étoit ce Jacques le Fevre, qui a rétabli dans Paris le bon goût des matières théologiques, & Voiture étoit d'Amiens. Le Cardinal d'Ossat, M. de Marca, ont été des génies très-subtils, quoiqu'ils fussent fortis des brouillards des Pyrénées. Concluons, avec un habile Critique, que ce seroit injurier la Providen-

ce, de lui prescrire des règles sur la distribution de ses dons & de l'assujettir à la température de l'air. *Baillet Jug. des Scav. T. 1. c. 7. §. 9.*

L'utilité de cette digression, servira d'excuse au peu de rapport qu'elle a avec cet Ouvrage. Dans le vrai, qui se feroit donné la peine de le lire, s'il n'eût été qu'un long recueil de passages où j'aurois simplement indiqué les Plagiats de M. Rousseau? Un Lecteur sensé veut mettre à profit ses lectures, & croit y avoir perdu son tems, quand il n'en remporte d'autre fruit que des découvertes affligeantes.

Je n'imaginois pas que M. de Mirabeau dût être exposé au pillage du Philosophe de Geneve. *L'Ami des Hommes*, est un de ces Ouvrages formés pour être répandus par toutes les conditions, & c'est proprement se rendre voleur de grands chemins que d'attenter à la propriété des choses qui lui appartiennent. Il est certain que M. R. dérobe les con-

fidérations de cet estimable Auteur , sur les préjudices que les grandes villes portent à la population ; sur la sensualité des jeunes femmes qui craignent de devenir meres ; l'origine , les progrès du Commerce ; les inconvéniens du luxe. Telle est l'envie inconsiderée d'être fameux , de vouloir briller dans le monde, d'y faire parler de soi. Cette manie s'attache à tout & ne sauve pas même les apparences.

M. Rousseau souhaite » qu'Emile ap-
 » précie tous les corps de la nature &
 » tous les travaux des hommes , par leurs
 » rapports sensibles avec son utilité. *T. 2.*
 » *p. 81.* En chaque chose , l'Art dont
 » l'usage est le plus général & le plus
 » indispensable , est incontestablement
 » celui qui mérite le plus d'estime , &c.
 » Le premier & le plus respectable de
 » tous les Arts est l'Agriculture «. *Emil.*
T. 2. p. 84. Je suis très-persuadé de la
 vérité de ce raisonnement ; c'est dom-
 mage que notre Genevois n'y entre qu'en

second. *Il faut*, dans la pensée de l'Ami des Hommes, *honorer chaque profession relativement au degré d'utilité première.* T. 1. p. 186. *Les Arts méritent estime & considération, en proportion de ce qu'il faut de talens pour réussir, de ce que ceux qui les cultivent ont mis de travail pour les faire valoir, mais surtout de ce que leur travail est plus ou moins dirigé vers la sociabilité, c'est-à-dire vers l'utilité publique. . . . On feroit tort à l'Agriculture, de la confondre avec les autres Arts. Celui-ci est d'institution divine.* Ibid. p. 280.

Combien de fois M. de Mirabeau, a démontré mieux que notre Genevois, l'indigence réelle des pays où l'on fait trop de cas de l'argent ! Combien a-t-il cherché, sans pouvoir le trouver, *l'usage que font les riches, des revenus qui leur sont attribués.* Car, ajoutoit ce digne & vertueux Patriote, *ils ne sçauroient dîner deux fois.* T. 1. p. 284. C'est ce qui faisoit aussi dire au Philosophe Genevois, *le riche n'a pas l'estomac plus grand que*

le pauvre & ne digere pas mieux que lui.
 Emil. T. 2. p. 104. Ne demandons plus
 sur quel prétexte M. R. tonne contre la
 Capitale du Royaume : il ne lui en a
 coûté que le soin de lire le premier vo-
 lume de l'*Ami des Hommes* & d'en pro-
 fiter. Une petite inversion dans l'ordre
 des mots, est un petit défaut : laissons
 les mots & examinons la chose.

» Ce sont les grandes villes qui épui-
 » sent un Etat & font sa foiblesse. La
 » richesse qu'elles produisent, est une
 » richesse apparente & illusoire : c'est
 » beaucoup d'argent & peu d'effet. On
 » dit que Paris vaut une Province au Roi
 » de France; moi je crois qu'elle lui en
 » coûte plusieurs. Que c'est à plus d'un
 » égard, que Paris est nourri par les Pro-
 » vinces, & que la plûpart de leurs reve-
 » nus se versent dans cette ville & y
 » restent ». *Emil. T. 4. p. 395.*

Il n'y a personne qui, après avoir lû
 ce passage du Philosophe de Geneve,
 n'y reconnoisse une assez fidèle imitation
 de l'*ami des Hommes*.

Paris, ce gouffre de la France & des François, dont le territoire réel s'étend à deux cent lieues à la ronde. T. 1. p. 204.... Ces villes qui ont quelque air de splendeur & qui tous les jours s'agrandissent & se décorent, aux dépens de combien de villes, de bourgs, de villages & de hameaux recouvrent-elles cet accroissement fictif? Ibid. p. 209.... Les villes trop grandes sont destructives pour la société, engendrent des vices, & des désordres de toute espèce, affament les Provinces & s'affament elles-mêmes. Pag. 225.

» C'est le peuple qui compose le genre
 » humain: ce qui n'est pas peuple est si
 » peu de chose, que ce n'est pas la peine
 » de le compter «. *T. 2. p. 208.* Principe
 duquel M. de Mirabeau eût pu tirer
 l'épigraphe de ses œuvres, tant il est
 cher à son cœur & familier à sa plume.
 Il y auroit là de quoi s'étendre, si le desir
 que j'ai d'intéresser mes Lecteurs ne hâ-
 toit le moment de prouver que notre
 Genevois jouit d'une réputation démen-

tie par ses ouvrages. Il semble avoir pris à tâche de fronder les opinions accréditées de tems immémorial ; mais le plaisant de l'affaire est que , sans montrer ce en quoi elles péchent, il se figure qu'il suffit de les rapporter pour en dégoûter les hommes.

Jusques à présent, je n'ai été occupé qu'à modérer les prétentions de M. R. à la qualité d'Auteur Original. Je vais par un contraste assez singulier , la lui déférer dans toute sa plénitude , à l'occasion du jugement illusoire qu'il porte sur la Langue Française. On ne s'étoit point encore avisé de l'accuser d'être la moins modeste de toutes les Langues, *en ce qu'elle nécessite de penser au mal* (dit notre Genevois) *par les détours qu'elle prend pour l'éviter.* La Religion enjoignant de s'abstenir des mauvais discours, oblige donc d'y penser ? Elle ne peut ordonner non plus, d'éviter l'apparence du crime, sans nous porter à y réfléchir ; c'est une conséquence immédiate du sentiment de ce Sophiste.

M. R. ignore-t-il que Dieu tira Loth du milieu des Sodomites , parce que les oreilles de cet homme juste étoient blessées par leurs entretiens luxurieux ? *Iustum Loth , oppressum à nefandorum injuriâ , ac luxuriosâ conversatione eripuit.* 2. Petr. c. 2. Il est donc de toute fausseté » que » les paroles grossières sont sans conséquence , lors même que l'on en écarte » les idées obscènes «. Ce subterfuge qu'invente M. R. en faveur du libertinage , va contre la signification des termes , sans laquelle toute conversation dégénère nécessairement en verbiage.

» Je n'aime point (c'est notre Gene- » vois qui parle) que l'on fasse de longs » détours , pour éviter de donner aux » choses leur véritable nom. Les bonnes » mœurs ont en cela beaucoup de simplicité «. Triste effet d'un esprit inconséquent à ses principes. On a vu M. R. censurer les Spectacles , comme tendans à émouvoir les passions. Il a craint que les enfans élevés au sein des villes ,

ne prissent de fâcheuses teintures en écoutant les sottises des Gouvernantes & des Laquais. Il sentoit alors la différence du langage de la vertu à celui de la corruption. Maintenant il publie *que le langage est d'autant plus chaste que les cœurs sont plus corrompus, & que les procédés sont d'autant plus exacts que ceux qui les ont, sont plus malhonnêtes.* D'où il suit, qu'il faudra réputer vertueux quiconque parlera le jargon de la débauche, & par une conclusion non moins immédiate, qu'il sera bon de conseiller les nudités, aux personnes du sexe, pour ôter à nos desirs la cause de leur illusion, en écartant le voile qui les irrite. Ce n'étoit pas la morale du Législateur qui défendit aux femmes de prendre part aux festins publics, de peur que les convives échauffés par la bonne chère, n'offençassent, dans la liberté des propos de table, les oreilles délicates du beau sexe.

Une idée qui n'est ni vive ni développée,

pée, ne se laisse pas aisément pénétrer : il n'en va pas ainsi des discours qui faisoient ouvertement l'imagination. De deux personnes, dont l'une a la voix bruiante & l'autre parle bas, on est forcé d'entendre la première, quoique l'on s'empêche aisément d'écouter la seconde. En un mot, après s'être habitué avec les paroles grossières, il est naturel que l'on devienne entreprenant dans les manières.

La vertu des Vestales soumise à de rigoureuses recherches parmi les Payens : la Chasteté métamorphosée en Astre, la Pudeur représentée voilée & les yeux baissés, sont autant de leçons dont l'application n'échappe à qui que ce soit. Il est notoire que les filles de condition servile, n'étoient exclues de la garde du feu sacré, que par ce qu'on les soupçonnoit de manquer de cette élévation de sentimens, d'où naît l'héroïsme de la vertu. Dans des siècles ténébreux, il est beau de voir les Gentils s'élever au-dessus

des préjugés, pour aller au sein de la raison puiser la connoissance de leurs devoirs.

Si malgré la force de ces motifs, M. R. persiste à croire la pudeur indépendante du langage; s'il traite la décence françoise de singerie, nos leçons d'honnêteté, d'aiguillon, pour apprendre qu'il y a des choses honteuses; nous dédaignerons des principes qui n'ont pas peu flétri la mémoire de Bayle. Cet obscène Ecrivain enseignoit, *que la délicatesse, la politesse dont on se pique, & ce grand soin d'écarter les apparences de l'impureté, ne sont qu'une amorce pour mieux prendre le venin.* Œuv. div. in-fol. T. 3. p. 648. Il en faut toujours revenir à la vérité, & prouver qu'on l'a pour soi; autrement il n'y en auroit point qui gagnassent plus facilement leur cause, que les plus effrontés chicaneurs.

La circonspection de l'idiome françois, le rend cher aux personnes d'un goût épuré: il est cultivé avec délices

chez l'Etranger : il fait l'amusement du Roi Philosophe , qui réunit dans un égal degré de supériorité l'art de gouverner & la littérature. Sous la plume de l'Abbé Fleuri , l'Histoire Ecclésiastique se paré d'une touchante simplicité. Les Vertots, les Voltaires , embellissent par notre langue , tous les sujets qu'ils manient. M. R. lui-même , tire de ses richesses , une gloire dont son ingratitude devoit le priver. Soyons donc éloquens comme Fenelon , énergiques comme Pascal , dévots comme Bossuet , polis comme Fontenelle , nous serons chastes & décens lors même que nous aurons à toucher des matieres qui ne le sont pas. L'Apologie de la Langue Françoisise par M. Charpentier , & le Chapitre spécial , de l'honnêteté des expressions , parmi les Œuvres attribués à Saint-Evremont , repoussent les traits que le Philosophe de Geneve lance en vain contre nos mœurs.

L'irrévérente comparaison qu'il établit entre le Texte Sacré & la Langue

Françoise, fournit un nouvel exemple de la légèreté de cet Auteur, & du peu de réflexion avec lequel il décide. En effet, prétendre qu'une Langue enfantée par le hafard, fortifiée par l'usage, assujettie aux vicissitudes, doive se mesurer à la parole Divine; c'est méconnoître la frêle portée de l'entendement humain; c'est rabaisser la majesté de l'Être suprême. *Il y a, selon S. Augustin, un langage convenable aux jeunes gens; il y en a un approprié aux vieillards. Il en est un tout différent des deux premiers, que le Ciel réserve aux hommes inspirés & qui ne convient qu'à eux.* S. Aug. de Doct. Christ. c. 6. Il faut pour en pénétrer l'esprit, être éclairé de lumières surnaturelles; car les Saintes Ecritures ont des endroits obscurs, que les génies superficiels tournent à leur ruine. Loin d'accorder aux personnes vertueuses le dangereux privilége *de nommer les choses par leur nom, sous prétexte que les sermes sont toujours honnêtes, dans un*

bouche qui les employe honnêtement. Emil. T. 2. p. 174. les Livres Sacrés enseignent à supprimer, même les discours édifiants, s'ils préparent aux foibles une occasion de chute. Les propos trop énergiquement énoncés sur de certains sujets, prouvent que l'on en est affecté. C'est le cas de dire que la bouche parle de l'abondance du cœur, & le moment pour ceux qui sont tentés d'y acquiescer, de boucher leurs oreilles avec des épines, selon le conseil de l'Ecclésiaste. Dès que les termes relatifs aux choses deshonnêtes perdent leur énergie; dès que la coutume tolère les expressions libertines, on peut affirmer, selon Sénèque, tout Payen qu'il étoit, que le désordre est à son dernier période. *Argumentum est luxuriæ publicæ, orationis lascivia.* Epist. 114. Soyons donc chastes dans nos paroles, dans notre maintien, dans nos actions. Il est une pudeur propre à chacun de nos membres: & des bienséances encore plus étroites pour ceux qui frappent les

fens, que pour ceux qui demeurent cachés.

Ces réflexions que j'ai cru devoir à la défense des mœurs & aux intérêts de la religion essentiellement offensés dans *Emile*, T. 2. p. 174, 178, 179, T. 3. p. 222, T. 4. p. 252, &c. m'ont emporté hors des bornes. Je reviens sur mes pas, bien résolu de ne perdre plus de vue les Plagiats de M. R. ni les palliatifs dont il use pour les couvrir.

Un petit mot échappé à ce Philosophe, fait entendre que le *Spéctateur* peut tenir son rang parmi les Livres utiles à la jeunesse, T. 4. p. 329. Mais il ne déclare pas avec la même franchise, les ressources que l'âge mûr y découvre, quoique lui-même en soit un assez bon exemple. Paraphraser un sentiment, ce n'est point le créer. Rapportons d'abord un fragment de l'Auteur Anglois; nous citerons ensuite les paroles de M. R. qui y ont trait.

Quelle est notre conduite lorsque nous

sommes parvenus à certains points imaginaires de repos ? Nous y arrêtons-nous & y jouissons-nous en paix de l'établissement que nous avons obtenu ; ou plutôt , ne transportons-nous pas plus loin les bornes que nous nous étions prescrites , & ne marquons-nous pas de nouveaux points de relâche , vers lesquels nous courons avec la même ardeur & qui disparoissent aussi vite que nous les atteignons ? Il en est à peu près de nous à cet égard , comme de ceux qui voyagent sur les Alpes , qui s'imaginent que le sommet de la prochaine montagne doit terminer leur course , parce qu'il borne leur vue : mais ils n'y sont pas plutôt arrivés , qu'ils découvrent de nouvelles montagnes au-delà , & qu'ils sont réduits à continuer leur marche. T. 3. Disc. 5. (a).

Comment le Philosophe de Geneve ose-t-il se glorifier d'éviter les sentiers battus ? Son système avoit besoin d'appui : Stéele le lui fournit , & sur le champ

(a) *Le Spectateur ou le Socrate moderne ; à Amsterdam 1722. 6. vol. in-12. chez les Freres Westein.*

notre aventurier prononce d'un ton d'oracle : » Celui qui fans s'arrêter aux apparences , ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leur cœur , verra leurs miseres dans leurs succès même. Il verra leurs desirs & leurs soucis rongens s'étendre & s'accroître avec leur fortune. Il les verra perdre haleine en s'avancant , fans jamais parvenir à leur terme. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés qui s'engageant pour la première fois dans les Alpes , pensent les franchir à chaque montagne , & quand ils sont au sommet , trouvent avec découragement , de plus hautes montagnes au-devant d'eux «. *Emil. T. 2. p. 269.*

Voudroit-on attacher le prix de notre reconnoissance aux longs & ennuyeux prônes de M. R. touchant l'origine & l'usage des passions ? » Elles sont (dit-il) les principaux instrumens de notre conservation «. Rare découverte pour qui la tiendroit de première main. Le

chef des humains, Adam, fut aussi éclairé que M. R. sur ce point : c'est le seul de sa vaste science qu'il ait transmis en entier à sa déplorable postérité. Quelle lumière notre Genevois s'est-il donc flatté de communiquer au monde, par cette tirade de phrases emphatiques ?

» C'est une entreprise aussi vaine que
 » ridicule de vouloir détruire les pas-
 » sions. Contrôler la nature, c'est réfor-
 » mer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disoit
 » à l'homme d'anéantir les passions qu'il
 » lui donne, Dieu voudroit & ne vou-
 » droit pas : il se contrediroit lui-mê-
 » me. . . . Je trouverois celui qui vou-
 » droit empêcher les passions de naître,
 » presque aussi fou que celui qui voudroit
 » les anéantir. . . . Toutes nos passions
 » sont bonnes quand on en reste le maî-
 » tre : toutes sont mauvaises quand on
 » s'y laisse assujettir ». *Emil. Tom. 4.*
P. 313.

Indiquer des Auteurs à qui cette moralité soit aussi connue qu'au Philosophe

de Geneve, c'est ôter à celui-ci, le droit de la présenter comme une nouveauté.

Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a par bonté donné les passions.
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent funeste,
J'admire & ne plains point un cœur maître de soi,
Qui tient tous ses desirs enchaînés sous sa loi, &c.

Ces Vers me rappellent différens passages sur le même sujet. » On déclame
» sans cesse contre les passions; on leur
» impute toutes les peines de l'homme....
» C'est dans sa constitution, un élément
» dont on ne peut dire ni trop de bien,
» ni trop de mal. *N. 1.* . . . C'est le com-
» ble de la folie que de se proposer la
» ruine des passions. Le beau projet que
» celui d'un dévot qui se tourmente pour
» ne rien désirer, &c. & qui finiroit par
» devenir un vrai monstre s'il réussis-
» soit! *N. 5.* «. Ceci est tiré *des Pensées Philosophiques* par le fameux la Mettrie, l'un des Evangelistes de M. Rousseau (a).

(a) *Pensées Philos.* à la Haye 1746.

» Qu'on ne s'y trompe pas (disoit un
 » autre Moderne), l'abus des passions est
 » seul condamnable. Prétendre les dé-
 » truire, c'est demander l'impossible,
 » c'est vouloir anéantir l'homme. Leur
 » germe entre essentiellement dans no-
 » tre constitution. Sans passions, je ne
 » vois dans l'homme qu'un automate (a).
 Finissons tous ces extraits par celui *du*
Speâateur, qui semble les réunir. » Les
 » passions, dans l'esprit de ce Philoso-
 » phe, doivent être assujetties à l'hom-
 » me, & leur violence ne fera jamais
 » reçue comme une excuse légitime,
 » lorsqu'on s'y laisse aller. Tout homme
 » qui souffre qu'elles prennent le dessus,
 » renonce à la liberté de son ame. . . . Il
 » faut cependant prendre garde à ne pas
 » anéantir les passions, lorsqu'on cher-
 » che à les régler, puisqu'elles font la
 » lumière de l'ame, & qu'un homme qui
 » n'en a point ou qui s'y laisse entraîner,

(a) *Disc. sur la Connoiss. & l'application des Talens.*
à Paris. 1760.

» est également aveugle. C'est une lourde
 » bévue de s'imaginer qu'on doit étein-
 » dre les passions ; il seroit contradictoire
 » de vouloir qu'un homme se dépouille
 » de l'humanité, pour acquérir le calme
 » de l'esprit & qu'il déracine jusqu'au
 » principe de ses actions, parce qu'ils
 » peuvent produire de mauvais effets (a).

J'ai dû satisfaire à mes engagements, en indiquant les sources où M. R. puise une science fort communicative. Si je suis téméraire dans mes décisions, au moins je crois être fondé à marquer quelque surprise de trouver ce Philosophe, d'accord avec ses contemporains, qu'il traite néanmoins, de *Charlatans qui se font un jeu de tromper les hommes & dont les Livres sont des écoles d'erreur & de mensonge*. Lett. de M. J. J. R. à M. l'Arch. de Paris.

Je ne crois point devoir m'arrêter à ses invectives, quoique justes, contre

(a) *Speçt. Angl. T. 3. Disc. 49.*

le désœuvrement & les occupations efféminées des petits maîtres; la frivolité du négoce des marchands de mode; l'indécence des femmes qui consomment les heures à leur toilette. Autant vaudroit récapituler l'Ouvrage entier; c'est-à-dire, pour parler sans figure, que le Philosophe de Geneve est un vrai raptateur d'écrits; & afin que vous n'en doutiez pas, voyez parmi les discours du Spectateur Anglois, celui qui a ce vers Latin pour épigraphe (a).

O verè Phrygiæ, neque enim Phryges!

Je vais plus loin, j'ose affirmer que M. R. n'est pas même l'Auteur des discours qu'il tient à Emile, prêt à le produire dans la société. » En aspirant à » l'état d'époux & de pere en avez-vous » bien médité les devoirs? En devenant » chef de famille, vous allez devenir » membre de l'Etat, le sçavez-vous?

(a) *Spekt. Angl. T. 1. Disc. 31. & 44. T. 5. Disc. 56.*

» Sçavez-vous à quel prix il vous est per-
 » mis de vivre & pour qui vous devez
 » mourir ? Avant de prendre une
 » place dans l'ordre civil , apprenez à
 » le connoître , & à sçavoir quel rang
 » vous y convient «. *Emil. T. 4. p. 324.*

Ce début est merveilleux & il devoit l'être. M. Formey que notre Genevois a sagement consulté , ne fait jamais briller son esprit que pour préparer le triomphe de la raison. *Parvenu à cet âge où l'entrée du monde nous est ouverte , il faut se demander à soi-même ce qu'on veut y faire. Citoyen de la terre , comment soutiendrai-je cette qualité , & à quel titre me produirai-je parmi mes semblables (a) ?* Ce texte est simple dans l'expression ; mais aussi fort de sentiment que celui de l'Instituteur d'Emile.

Les productions de M. Formey , sont trop abondantes en vérités pratiques , pour n'avoir fourni à M. R. que le sujet

(a) *Le Philosophe Chrétien* , par M. Formey ; à Leyde 1752. in-12. p. 324.

d'un seul Plagiat. Ce Genevois nous accuse » de juger trop du bonheur sur » les apparences. . . . La gayeté n'en est » qu'un très-équivoque. Un homme gai , » (poursuit-il) n'est souvent qu'un in- » fortuné, qui cherche à donner le chan- » ge aux autres & à s'étourdir lui-même. » Ces gens si rians, si ouverts, si fereins » dans un cercle, sont presque tous trif- » tes chez eux. . . . Les jeux bruyans, la » turbulente joie, voilent les dégoûts » & l'ennui, &c. «. *T. 2. p. 223.* Qu'on lise maintenant le texte du sçavant Académicien de Berlin, la ressemblance saute aux yeux. *Tous les éclats de rire qu'on entend dans les compagnies bruyantes ne sont pas des éclats de joie. Beaucoup de ceux qui payent de mine sont travaillés d'un ver rongeur, qui les agite sans relâche, ou qui s'ils s'étourdissent quelques momens, n'en sont que plus abattus lorsqu'ils rentrent dans la solitude du cabinet. Toute joie qui est un effort, n'est qu'une joie d'emprunt & n'occupe que les dehors de notre*

être. On ne trouve point la joie dans les lieux les plus enchantés ni dans les compagnies, &c. Pag. 268. *ibid.*

Il n'y a pas dans Emile jusques à l'exposition des devoirs qui lient le citoyen à la patrie, qu'on ne puisse maintenir avoir été imitée du même Auteur. M. Formey pense que toute société n'est pas égale à l'homme. Reçu dès le moment de son entrée au monde, dans le sein d'une certaine contrée, il y contracte des liens qui l'attachent de la manière la plus étroite, à ceux au milieu desquels il vit. Quelle différence n'y a-t-il pas entre des parens, des amis, des personnes accoutumées à nos idées, dépositaires de nos plus secrètes pensées & des étrangers qui croient faire beaucoup en nous accordant les secours généraux de l'humanité? Pag. 68.

M. R. croit-il donc étourdir le monde par la confiance qu'il témoigne? Oui je soutiens qu'il brille de l'éclat d'autrui, qu'il court après un esprit dont on ne manque jamais d'être pourvu quand on a lû & réfléchi.

» O Emile , où est l'homme de bien
 » qui ne doit rien à son pays ! Tes
 » Compatriotes te protégerent enfant ,
 » tu dois les aimer étant homme « , &c.

Emil. T. 4. p. 410 , 411 , 412 , &c. Si un
 stile plus concis , ne fait pas une autre
 morale , j'attends que l'on m'affigne les
 vérités que notre Genevois suggère à
 mon cœur , dont la lecture des Ouvra-
 ges de M. Formey ne l'ait pleinement
 convaincu. Car il est certain que leur
 doctrine sympatise de telle sorte , en
 cette occasion , que l'ordre grammatical
 en constitue la plus grande différence.

Il est tems de terminer ce Chapitre ;
 il deviendroit à la fin ennuyeux. Les
 passages que j'ai tâché de vérifier , font
 tout le retranchement de notre Gene-
 vois , & ce seroit m'égarer avec lui que
 de le suivre plus loin. Je vais donc chan-
 ger d'objet , pour soulager l'attention du
 Lecteur & adoucir un peu mon travail.



CHAPITRE VII.

Profession de Foi du Savoyard.

LE Vicaire Savoyard , dont notre Genevois fait tant de cas , est un personnage chimérique , & sa profession de foi , un piège grossièrement tendu à la piété des fidèles. M. Rousseau , se garde de les avertir qu'on a cent fois battu en ruine ses objections contre nos dogmes , & qu'il est dans l'impuissance de répondre aux preuves par lesquelles on les établit. Déjà MM. Formey , Bitobé , Vernes , ont vengé le Christianisme des scandaleuses assertions du Philosophe de Geneve. Un si foible Athlète n'ajoute rien à leur gloire ; elle étoit cimentée par des travaux de plus grande importance. Grotius, Abbadie, Houtteville , M. du Guet, l'Abbé François, Mésangui, nous ont mis en état de résister aux attaques des impies , & quelques redoublés que soient

leurs efforts, ils nous trouveront avec l'appui de ces grands hommes assez fermes pour n'en être jamais ébranlés.

Au milieu des plus étonnantes contrariétés, M. R. se vante d'avoir toujours écrit *dans les mêmes principes, & si l'on veut, dans les mêmes opinions.* Lettr. à M. de Paris. C'est donc une même croyance qui lui fait inventer au second Tome d'Emile p. 317. » Que le Polythéisme » a été la première religion des hommes, » & l'Idolatrie leur premier culte; & » au *Contrat Social*, L. 4. C. 8. que le » Polythéisme naquit de la division des » Nations qui ne purent longtems se résoudre à servir un maître commun. Cette dissonance de passages, sur un point capital, marque un grand défaut d'attention dans un homme qui exige avec empire celle de ses lecteurs.

M. Rousseau ne songe gueres à sa réputation quand il s'associe, un Bayle, un Voltaire, desquels on reconnoît l'affreux libertinage à travers les impiétés

du Vicaire Savoyard : apprécions-les à l'échantillon. Bayle soutient, que nous formons sur la nature de Dieu mille jugemens aussi faux que la fausseté elle-même. Que nos Peuples sont antropomorphites, & qu'il n'y a point de paysan, qui après avoir appris par cœur que Dieu est un esprit, & que Jesus-Christ est Dieu & homme tout ensemble, ne forme des idées toutes contradictoires à ce qu'il dit, comme un perroquet. Œuv. div. in-fol. T. 3. p. 127.

Selon M. Rousseau, » le mot *esprit*
 » n'a aucun sens pour quiconque n'a pas
 » philosophé. . . . Nous-mêmes avec nos
 » termes de personnes, de trinité, fom-
 » mes la plûpart de vrais Antropomor-
 » phites. . . . Sitôt qu'on accoutume les
 » gens à dire des mots sans les entendre,
 » il est facile après cela de leur faire dire
 » tout ce qu'on veut α. *Emil. T. 2. pag.*
 315. Ce dernier principe est incontestable ; mais on peut en abuser, parce qu'il suppose dans son application des réserves sans lesquelles il est très-aisé de con-

fondre les justes droits de la religion , avec l'abus que les hommes peuvent faire de leur raison.

Voici un autre lieu commun , qui depuis longtems fert de batterie aux incrédules & aux esprits forts. C'est un des endroits les plus frappans de tout l'ouvrage de notre Genevois ; il y étale tout ce qu'il a d'éloquence & paroît très-content de lui-même.

» La foi des enfans & de beaucoup
 » d'hommes , est une affaire de géogra-
 » phie. Seront-ils récompensés d'être nés
 » à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit
 » à l'un que Mahomet est le Prophète de
 » Dieu. On dit à l'autre que Mahomet
 » est un fourbe , & il dit que Mahomet
 » est un fourbe. Chacun des deux eût
 » affirmé ce qu'affirme l'autre , s'ils se
 » fussent trouvés transposés. *Emil. Tom.*
 » 2. pag. 323. La force des argumens
 » dépend absolument sur ce point , du
 » pays où l'on les propose , &c. «. *Emil.*
Ibid.

Le Coriphée des incrédules modernes
a formé cette difficulté dans son Poëme
de la Religion naturelle.

. L'enfant dans son berceau ,
N'est point illuminé par le divin flambeau ,
C'est l'éducation qui forme ses pensées ,
Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées ,
Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur ,
De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur.
Il répète les noms de devoirs , de justice ,
Il agit en machine ; & c'est par sa nourrice ,
Qu'il est Juif ou Payen , Fidèle ou Musulman ,
Vêtu d'un juste-au-corps ou bien d'un doliman ;
Oui de l'exemple en nous je sçais quel est l'empire ,
Il est des sentimens que l'habitude inspire.

» A quelle secte agrégerons nous l'éle-
» ve de la nature ? Nous le mettrons
» en état de choisir celle où le meilleur
» usage de sa raison doit le conduire «
Emil T. 2. p. 331.

Mais dans les profondeurs de cette obscurité
Si la raison nous luit , qu'avons-nous à nous plaindre ?
Nous n'avons qu'un flambeau , gardons-nous de l'é-
teindre.

VOLTAIRE , *ibid.*

Quels Juges ! Quels Arbitres en ma-

rière de foi ! L'influence de l'éducation sur la croyance des hommes paroît à M. R. une difficulté si insoluble qu'il la propose une seconde fois au quatrième Livre d'Emile , p. 126. » Je considérois cette » diversité de sectes qui regnent sur la » terre , & qui s'accusent mutuellement » de mensonge & d'erreur ; je deman- » dois , *quelle est la bonne ?* Chacun me » répondoit , c'est la mienne. . . . Quel » mérite , ou quel tort a l'un plus que » l'autre ? Leur choix est l'effet du ha- » zard. . . . C'est récompenser ou punir » pour être né dans tel & tel pays.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'impiété se prévaut des graces du langage , pour ébranler les fondemens de la foi. *Nous recevons la religion à notre façon , & par nos mains & non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au pays où elle étoit en usage ; une autre region , d'autres témoins , pareilles promesses & menaces , nous pourroient imprimer , par même voie , une*

croissance contraire. Nous sommes Chrétiens à même titre que nous sommes Périgordins ou Allemands. Ainsi raisonnoit le septique Montagne , C. 12. L. 2. de ses Essais.

Le Philosophe Genevois, qui possède si parfaitement , & qui a tant de fois adapté à ses propres écrits, la doctrine de ce dangereux Auteur, n'y a point voulu remarquer le passage que je transcris. Il a mieux aimé autoriser ses blasphèmes du nom d'un Ecclésiastique trop aveugle admirateur des téméraires écrits de Montagne. Je veux parler de Charron, que l'amitié précipita dans les égaremens du Pyrronisme, & qu'un repentir honorable à sa mémoire en fit sortir presque au même instant. Ne semble-t-il pas en effet que toute la hardiesse de Montagne a passé dans l'ame du Théologal de Condom ? Lorsqu'au *second Livre de la Sagesse Chap. 5*, on le voit s'exprimer en ces termes si malicieusement relevés par M. Rousseau. *Emil. T. 3. p. 126.*

„ Tous

» Tous disent qu'ils tiennent la reli-
 » gion & la croient ; que non des hom-
 » mes , ne d'aucune créature , ains de
 » Dieu. Mais à dire vrai , elles font ,
 » quoiqu'on die , toutes par moyens hu-
 » mains. Témoin premierement , la ma-
 » niere que les religions ont été reçues
 » au monde. . . . La nation , le pays , le
 » lieu , donnent la religion. L'on est
 » de celle que le lieu auquel on est né ,
 » tient. Nous sommes Juifs , Mahomé-
 » tans , Chrétiens , avant que nous sa-
 » chions que nous sommes hommes « . &c.

Pourquoi juger Charron sur une an-
 cienne édition ? Pourquoi ne se pas ser-
 vir des dernières ? On eut perdu quelques
 traits que l'on croyoit victorieux , & l'on
 aime mieux pécher contre l'équité que
 de perdre le moindre des avantages que
 l'on croit avoir.

S'il est horrible d'insulter aux vivans
 combien plus odieux est-il de flétrir la
 réputation des morts ? Il étoit réservé
 au Philosophe Genevois d'analyser la foi

de Pierre Charron, d'après celui de ses ouvrages les moins faits pour en rendre témoignage. Quelques phrases prises à l'aventure dans un Traité de la Sagesse humaine, servent de prétexte aux atrocités de M. R. Il en faut bien peu pour qui est déterminé à mal faire. Vengeons la mémoire d'un Savant distingué, & par son mérite & par l'étendue de ses talens; ce sera confondre la malice de son Détracteur.

Pierre Charron, né à Paris en 1541, ouvrit sa carrière dans le monde littéraire par *les Trois Vérités*, ouvrage dont l'objet principal tend à distinguer l'Eglise de Jésus-Christ, des fausses assemblées qui deshonnorent son nom. Appelé à Cahors, en qualité d'Official, par M. d'Ebrard, il crut devoir dédier à ce Prélat les deux parties de son Livre, qui contiennent les preuves de l'existence de Dieu, de la nécessité d'un culte, du besoin de la révélation. Ce vertueux Prêtre offrit ensuite la troisième partie de *ses Vérités* au

Roi Henri IV., qui tout récemment avoit abjuré le Calvinisme, & qu'il étoit nécessaire de prémunir contre les pièges des Réformés. Charron, peu de tems après, écrivit ses discours sur le mystere de la Rédemption, sur l'Eucharistie, sur la Providence, la Communion des Saints, &c. Au milieu de ses édifiants travaux, il composa par maniere de délassement les Livres de la Sagesse en 1600, & les mit au jour l'année suivante. Cette précipitation si contraire à une sage retenue dont on ne doit pas s'écarter, quand on traite des sujets réfléchis, prouve que le Théologal de Condom n'envisageoit celui-ci que comme un amusement sans conséquence.

On ne peut nier que cet ouvrage, tel qu'il parut alors, ne renferme des assertions qui nuiroient à la réputation de l'Auteur, si nous ne sçavions que les premières éditions doivent être regardées comme des essais proposés au jugement des personnes lettrées; aussi Charron

retoucha-t-il des Chapitres entiers pour une seconde édition qu'il préparoit en 1603, & de laquelle il avoit déjà revû plusieurs épreuves, lorsqu'au mois de Novembre, de la même année, il mourut subitement à Paris, en allant chez son Libraire.

Les Livres de la Sagesse, selon cette dernière édition, ne louent plus les forces de la nature pour infirmer celle de la grace. Ils reconnoissent que nos meilleures actions ressemblent à une terre aride, à qui les bienfaisantes rosées du Ciel donnent la fécondité. Si Charron continue de mettre le culte divin au rang des *inventions humaines*, il restreint sa pensée aux fausses religions, & prend soin d'observer que la véritable a eu Dieu pour Auteur, & qu'elle a été confirmée par des prodiges éclatants. L. 2. C. 5. N. 8.

Des connoissances moins superficielles, disons mieux, des intentions plus droites, eussent découvert à M. R. di-

vers témoignages de l'ortodoxie de Char-
ron, non-seulement fondés sur les écrits
de ce digne Ecclésiastique ; mais aussi sur
la nature de ses emplois, le genre de ses
occupations, ses liaisons avec les Prélats
les plus distingués du Royaume. Il seroit
injuste de juger à la rigueur un Ecrivain
qui, même dans la liberté d'une première
édition, renvoyant au *Livre des Trois
Vérités* l'exposition de ses sentimens sur
la foi, déclare dans la *Préface de la Sa-
gesse*, qu'il va se borner aux devoirs de
la vie civile. Platon, Seneque, Plutar-
que, Socrate, les autres Sages de la
Grèce payenne lui fournissent (dit-il)
des armes suffisantes pour fronder les pré-
jugés de son siècle. Tout ce qui seroit
capable de gêner ses recherches Philoso-
phiques, d'attrister les Lecteurs, est banni
sans restriction. Cet Ouvrage doit donc
être mis au rang des amusemens septi-
ques, plus qu'à celui des Traités de Con-
troverses ; & ne l'eussions nous que de l'édi-
tion donnée à Bordeaux en 1601, il seroit

consolant d'y lire : *Dieu seul est à croire sur sa parole. Il n'y a des principes immuables qu'en Dieu. Sa révélation est le sceau de la vérité ; tout le reste est fumée.* L. 1. C. 7. Si Charron renvoie l'homme aux secours de sa raison contre les caprices de la fortune ; c'est après avoir averti qu'il ne se propose point d'envisager la Providence en Théologien. S'il exhorte ses Lecteurs à mettre la délibération au devant de leurs jugemens , ceci (ajoutez-il) *ne touche pas aux vérités divines que la sagesse éternelle a révélées , qu'il faut recevoir avec soumission , croire & adorer simplement.* Ibid.

La sincère profession de foi du Théologal de Condom est donc fort différente de celle du Vicaire Savoyard , quoi qu'en dise M. R-T. 3. p. 126. On est frappé de l'attention réitérée de Charron , à opposer l'immensité de Dieu au néant des intelligences créées. En voici une légère esquisse.

D'autant que l'esprit humain ne peut

venir à bout de connoître les choses naturelles : comment pourra-t-il connoître celui qui les a faites ? L'Auteur de la Nature ? S'il ne peut connoître les œuvres & les effets , comment connoitra-t-il l'ouvrier & la cause. Trois vérités , L. 1. C. 5. Ne fait-il pas bon oüir deviser l'homme , & juger des œuvres de Dieu & des secrets de la nature ? Celui qui n'est rien , veut contrôler les œuvres de celui qui est tout ; comme s'il avoit en sa tête la raison , les ressorts & motifs de Dieu & de l'univers. Il ne voit , il ne conçoit pas ce qui est à ses pieds , & il détermine les œuvres du Tout-Puissant. L. 1. des Trois Vérités. C. 10.

Après une reconnoissance si authentiquement prononcée de notre bassesse , il est aisé à M. R. de faire l'important.

» Nous n'avons point (dit-il) les mesures de cette machine immense , nous

» n'en pouvons connoître les rapports ,

» nous n'en connoissons ni les premières

» loix ni les causes finales , & nous sommes assez vains pour vouloir décider

» ce qu'est ce Tout en lui-même «? *Emil*
T. 3. p. 27.

L'idée sublime que M. R. représente de la Morale de Jesus-Christ, de la sainteté de son Auteur, de la sagesse de sa conduite, mérite les plus justes applaudissemens; mais combien faudroit-il en retrancher, si nous n'en laissons que ce qui est vraiment neuf! Charron avoit tracé le même tableau, & ce n'est point pour l'avoir imité que je trouve notre Genevois en défaut (a). Il prend dans ce Théologien plusieurs objections, & il néglige les solutions qui les suivent. Le Christianisme, de l'aveu du faux Savoyard,

(a) » Jesus-Christ est très sçavant dont ses ennemis
 » demeurent étonnés, & n'en peuvent trouver la raison.
 » Il meurt ignominieusement & on l'adore comme un
 » Dieu. Qu'y a-t-il en toutes les Religions qui vaille
 » celle de Jesus-Christ? Ces éclatantes élévations & ef-
 » forts de vertu qui se trouvent en aucuns Philosophes,
 » qui morguent les dangers, la nécessité, la mort, sont
 » plutôt saillies d'ames fiévreuses qu'actions formées sans
 » artifice . . . Jesus-Christ a craint la mort, a fui les
 » dangers & s'y trouvant au propre, les a soufferts sans
 » faire le fendant & le brave «. *L. 2. c. 6, 7, & 9, des*

ne nous apprend que des choses absurdes & fans raison. *Emil. T. 3. pag. 137.*

» Dieu ne nous a point doué d'un entendement pour nous en interdire l'usage «. *Ib' d. pag. 139.* » L'Évangile est » plein de choses qui répugnent à la raison & qu'il est impossible, à tout homme sensé, de concevoir ni d'admettre«. *Emil. Ibid. p. 169.* Cette objection est si peu particuliere au Philosophe de Geneve, que Charron l'avoit proposée au nom des impies. *Le Chrétien croit ce que sa raison & tout l'ordre des choses lui déconseillent, & que la nature ne peut supporter. Sa croyance est monstrueuse. Il ne sçait du tout ce que c'est, si non que ce sont toutes choses non croyables, non espérables, non fiables, p. 172.*

trois Vérités, par P. Charron. A Bordeaux chez S. Millanges 1595.

Le Lecteur se souvient de ce patétique morceau d'Emile : » Où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale » élevée & pure, &c. Voyez les Livres des Philosophes » avec toute leur pompe, qu'ils sont petits «, &c. *T. 3. p. 167.*

Nous venons d'exposer la difficulté ; écoutons la réponse de ce religieux Moraliste. *O la grande folie de penser vuider les choses par raison & y apporter une certitude dernière ! Y a-t-il chose plus diverse, plus ondoyante, que le jugement de la raison humaine ? Advisons à nous-mêmes, combien de choses y sentons-nous, dont jamais n'en pouvons trouver le ressort ni la raison ? Quelle est cette conjonction de l'ame avec le corps ? Comment donc pourrons-nous venir à bout des choses divines, surnaturelles, infinies ?* Charron. Ibid.

Je démontrerois avec autant de facilité, que les Sophismes de M. R. contre le Texte Sacré, étoient déjà sifflés du vivant de Charron : Sophismes renouvelés par Spinosa, Richard Simon & l'Auteur des Pensées Philosophiques, sans que tant d'infructueuses redites aient rebuté notre Genevois. Dieu suscita non-seulement dans son Eglise, mais dans le sein même de l'erreur, une foule de Théologiens & plusieurs personnages

distingués , qui vengerent les Saintes Écritures , & dûrent faire perdre aux libertins le présomptueux espoir d'en affoiblir l'autorité. . . . Il n'est pas moins constant que Charron disoit avant le Philosophe de Geneve » qu'il n'y a pas un » seul Etre dans l'univers , qu'on ne puisse , à quelque égard , regarder comme » le centre commun de tous les autres , » autour duquel ils sont ordonnés. En » sorte qu'ils sont tous réciproquement » fins & moyens les uns relativement aux » autres. Que l'esprit se confond & se » perd dans cette infinité de rapports , » dont pas un n'est confondu ni perdu » dans la foule «. *Emil. T. 3. p. 55.*

Le texte suivant fera ma preuve ; mais je n'ai garde d'épuiser la matiere , car je serois plus diffus que je ne prétends l'être.

Toutes choses , tant petites soient-elles , sont pièces de ce grand bâtiment de l'univers. Il n'y a chose si mince , menue & chétive à nos yeux , qui ne serve à l'état

*& perfection , à la tenue de tout ce monde !
Chaque chose tient son lieu , son rang , à
son propre mouvement , son action certaine ,
définie , arrêtée. La feuille de l'arbre , &c.
L. I. C. 8.*

Voyez combien il y auroit à retrancher des quatre volumes d'Emile si l'on n'y laissoit rien que d'instructif, d'intéressant, de vraiment nouveau ! Le Bouclier dont M. R. croit pouvoir se couvrir, regardez comme il est percé de toutes parts ; disons mieux, il n'en reste que la poignée. Produisons de nouveaux traits de l'imprudence du Philosophe Genevois, & d'autres indices de ses relations avec les Incrédules. » Ou toutes
» les religions sont bonnes & agréables à
» Dieu ; ou s'il en est une qu'il prescrive
» aux hommes, & qu'il les punisse de mé-
» connoître, il lui a donné des signes cer-
» tains & manifestes pour être distinguée
» & connue pour la seule véritable.... S'il
» étoit une religion sur la terre hors de
» laquelle il n'y eût que peine éternelle,

» & qu'en quelque lieu du monde , un
 » feul mortel de bonne foi n'eût pas été
 » frappé de fon évidence ; le Dieu de
 » cette religion feroit le plus cruel des
 » tyrans «. *Emil. T. 3. p. 128.* » Voyons ,
 » examinons , comparons , vérifions. O !
 » fi Dieu eût daigné me difpenfer de
 » tout ce travail , l'en aurois-je fervi
 » de moins de bon cœur « ? *Emil. Ibid.*
pag. 131.

C'est encore une infipide redite , une objection ufée ; & pour s'en affurer , il faut rapporter les paroles d'un de ces Littérateurs à la mode , qui dans une fimple brochure décident les caufes de la religion , pofent les fondemens de la politique , fixent les regles du bon fens , difcutent hardiment les intérêts des Princes , & trouvent le rare fecret de parler de tout & de ne rien fçavoir.

Si l'Etre Suprême avoit manifefié fes volontés d'une façon plus claire , les hommes l'auroient mieux fervi , & auroient été plus heureux. Puisque Dieu vouloit qu'on lui

rendit un culte , pourquoi ne l'a-t-il pas prescrit si certain , qu'il fût impossible de s'y tromper ? S'il n'y avoit qu'une religion au monde , celui qui y seroit refractaire n'auroit rien à répliquer pour sa justification. Dieu est trop juste pour faire naître les hommes dans une religion fausse & pour ensuite les punir de ce qu'ils auront vécu , conformément à cette religion (a).

On peut dire que M. R. jure ici , *in verba Magistri* , flatté de rencontrer des idées assortissantes aux siennes , qui n'ont exigé que la peine de les copier : car il aime la besogne faite & va jusqu'à s'épargner aux dépens d'autrui la peine de penser.

Écoutez les belles notions de ce Philosophe , touchant la Loi de Nature : ou plutôt écoutons M. de Voltaire ; notre Genevois , préfère les révélations de cet oracle mensonger à celles du Saint-Esprit.

(a) *Pensées Philolog.* de M. E. D. L. C. à Amsterdam 1749. in-12. p. 101. avec cette Epigraphe : *O curas hominum , quantum est in rebus inane ?*

Sans expliquer en vain ce qui fut révélé ,
 Cherchons par la raison , si Dieu n'a point parlé ;
 La nature a fourni d'une main salutaire ,
 Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire ,
 Les remords de son ame & l'instinct de ses sens.

.
 Quoi le monde est visible & Dieu seroit caché ?
 Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon Maître ,
 Il m'a donné la loi , puisqu'il m'a donné l'être.
 Sans doute il a parlé , mais c'est à l'univers , &c.

La Relig. Nat.

Plus je réfléchis sur ces vers de M. de Voltaire , plus les rapports de sa doctrine à celle de M. Rousseau , me paroissent sensibles. Le Poète & le Philosophe également confians sur les forces de la nature , ignorent l'un & l'autre l'efficacité de la grace contre ses penchans corrompus. » Obéissons à la nature , nous con- » noîtrons avec quelle douceur elle re- » gne. *Emil. T. 3. p. 97.* C'est dans le » grand & sublime Livre de la Nature , » que j'apprends à servir & à adorer son » divin Auteur. Nul n'est excusable de » n'y pas lire , parce qu'il parle à tous » les hommes une langue intelligible ». *Ibid. 163.*

On verra plus amplement dans la suite ;
 si c'est avec quelque vraisemblance que
 j'impute à M. de Voltaire la complicité
 des écarts du Philosophe de Geneve.

De nos desirs fougueux la tempête fatale
 Laisse au fond de nos cœurs la règle & la morale ,
 C'est une source pure , en vain dans ses canaux ,
 Les vents contagieux en ont troublé les eaux .

 L'Homme le plus injuste & le moins policé ,
 S'y contemple aisément quand l'orage est passé.

Poëm. de la Relig. Nat.

La touche de M. R. va peindre les
 mêmes objets : la chose fautive aux yeux :
 comment pouvoir s'y méprendre ?

» Si les premières lueurs du jugement
 » nous éblouissent & confondent d'abord
 » les objets à nos regards ; attendons
 » que nos foibles yeux se rouvrent ,
 » se raffermissent , & bientôt nous re-
 » verrons ces mêmes objets , aux lumie-
 » res de la raison , tels que nous les mon-
 » troit d'abord la nature. *Emil. Ibid. 105.*

Qu'on soit juste il suffit : le reste est arbitraire.

VOLT. ibid.

Décision digne de son Auteur qui fait redire à notre Genevois pour être à l'unisson. » Songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendans des institutions humaines. Qu'un cœur juste est le temple de la Divinité α. *Emil. T. pag. 181.*

Astreignons M. R. au ton ferré de la Poësie ; donnons à M. de Voltaire la liberté de la prose , la parité d'idées demeurera , quoique la forme qui les caractérise n'ait plus rien de commun.

Les sentimens pervers ne manquent jamais d'apologistes ; mais cependant les fastes des impies ont de certaines époques dont les plus Anti-Chrétiens sont forcés de rougir. Nous allons voir un torrent de blasphêmes qui découlent de l'épître à Uranie : production si deshonorante & si monstrueuse , qu'aucun de nos Poëtes n'ose l'adopter. Examinons l'usage que M. R. en a fait.

» Une doctrine , venant de Dieu , doit
» porter le sacré caractère de la Divini-

» té.... Si donc elle ne nous peignoit
 » qu'un Dieu colere , jaloux , vengeur ,
 » punissant les hommes : un Dieu tou-
 » jours prêt à détruire & à foudroyer ,
 » toujours parlant de tourmens & de
 » peines, &c.... Votre Dieu n'est pas
 » le nôtre , dirois-je à ses Sectateurs....
 » Celui qui destine au supplice éternel ,
 » le plus grand nombre de ses créatures ,
 » n'est pas le Dieu clément & bon que
 » ma raison m'a montré «. *Emil. T. 3.*
D. 137.

Ici notre Genevois a manifestement
 médité les invectives de M. de Voltaire
 contre le Christianisme.

Les Prêtres de ce Temple, avec un ton sévère,
 M'offrent d'abord un Dieu que je devois haïr ;
 Un Dieu qui nous forma pour être misérables
 Qui nous donna des cœurs coupables,
 Pour avoir droit de nous punir.

.

On t'érige en Tyran, en toi je cherche un pere,
 Je ne suis point Chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux :

M. Rousseau y pense-t-il d'aller à l'em-
 prunt si mal à propos ? Quand on se laisse

éblouir par les pensées d'autrui, voyez à quel risque on s'expose.

» Vous m'anoncez (poursuit le Philo-
 » sophe de Geneve) un Dieu mort , il y
 » a deux mille ans , à l'autre extrémité du
 » monde , & vous me dites que tous
 » ceux qui n'auront point cru à ce myste-
 » re seront damnés. . . . Puis-je deviner
 » qu'il y a eu dans un autre hémisphere
 » un peuple Hébreux & une ville de Jérusalem ? *Emil. T. 3. p. 157.* Rien ne quadre mieux au contexte de l'Épître à Uranie.

Peuples que Dieu fit naître aux portes du Soleil ,
 Vous nations hyperborées
 Vous que l'erreur nourrit dans son profond sommeil ,
 Vous ferez donc un jour à sa fureur livrés ,
 Pour n'avoir pas sçu qu'autrefois ,
 Le Fils d'un Charpentier expira sur la Croix ?
 Non , je ne connois point à cette indigne image ,
 Le Dieu que je dois adorer.

Qui ne frissonneroit au récit de toutes ces horreurs ? Elles sont trop affreuses pour n'être point coupable de les avoir transcrites , même en les détestant. Mais

obligé à motiver les reproches dont je charge M. R. il falloit constater ses relations, avec un Auteur, qui, quoiqu'anonyme, s'est rendu fameux par ses égaremens. » Si je me trompe (fait-il dire au » Vicaire Savoyard) c'est de bonne foi : » cela suffit pour que mon erreur ne me » soit pas imputée à crime ; quand vous » vous tromperiez de même, il y auroit » peu de mal à cela «. *Emil. T. 3. p. 20.*
 Cette fécurité est bien dans le goût de l'oracle des Philosophes Modernes.

Songez que du Très-haut, la sagesse immortelle,
 A gravé de sa main dans le fond de ton cœur,
 La religion naturelle.

Crois que ta bonne foi, ta bonté, ta douceur,
 Ne sont point les objets de sa haine éternelle.

» Le culte que Dieu demande est celui
 » du cœur ; & celui-là quand il est sincère
 » est toujours uniforme. . . . Dieu veut
 » être adoré en esprit & en vérité : ce
 » devoir est de toutes les religions, de
 » tous les pays, de tous les hommes.
 » Quant au culte extérieur, c'est pure-

ment une affaire de police ; il ne faut point de révélation à cela. *T. 3. p. 125.*

Et qu'importe en effet sous quel titre on l'implore ?

Tout hommage est reçu , mais aucun ne l'honore.

Ce Dieu n'a pas besoin de nos vœux assidus ,

Il nous juge sur nos vertus ,

Et non point sur nos sacrifices.

VOLTAIRE *Epir. à Uranie.*

Le culte intérieur est unique (disoit un autre libertin) : il fut d'obligation dans tous les tems : il l'est dans tous les lieux , & par une conséquence nécessaire , il est connu par tous les hommes. Mais la nécessité de rendre à Dieu un culte extérieur ne prouve rien en faveur de tel ou tel culte particulier (a).

Otez aux esprits forts un petit nombre de raisonnemens plus captieux que solides ; vous les voyez , ou réduits au silence , ou forcés à se répéter honteusement. Depuis quand ne faut-il qu'a-

(a) *Les Mœurs* , 1748. pag. 100. Voyez les *Mœurs apprêtées* , brochure qui renferme le contrepoison du Livre de Panage.

vancer des absurdités pour mériter croyance ? Quelle idée nous donnent les incrédules de l'Être Suprême , lorsqu'ils le représentent comme indifférent à tous les cultes ? Ainsi donc il adopte le oui & le non : quel homme se démentiroit ainsi lui-même (a) ?

D'accord avec M. de Voltaire & Pannage , en ce qui regarde l'indifférence du culte , le Philosophe de Geneve va plus loin qu'eux , lorsqu'il s'explique sur l'éternité des peines. Selon ce Docteur de nouvelle création , » si la suprême » Justice se vange , elle se vange dès cette » vie. Vous & vos erreurs, ô Nations ! » êtes ses Ministres. Elle employe les » maux que vous vous faites à punir » les crimes qui les ont attirés «. *Emil. T. 3. p. 83.* Il est visible que M. Rousseau

(a) *L'Oracle des nouveaux Philosophes* , 2. vol. à Berne 1759. Cet Ouvrage sera l'éternel désespoir des incrédules dont il confond la malice & l'impiété. C'est-là que M. R. peut voir la solution des difficultés qu'il forme avec tant de mauvaise foi.

marche sur les traces de Panage, à qui on a oüi enseigner avec scandale ; que si Dieu punit les créatures, c'est pour les détourner du vice, par l'expérience des maux qu'il traîne à sa suite (a).

S'il est un point en quoi le Philosophe de Geneve differe des esprits forts, c'est d'oser croire que la nature & la durée des peines des méchans est une de ces questions inutiles, faites pour satisfaire la curiosité. Emil. T. 3. p. 83.

Laissons-lui l'honneur funeste d'avoir marché plus loin qu'eux dans les sentiers de l'incrédulité. » Je ne demande pas » à Dieu le pouvoir de bien faire (dit-il) ; » pourquoi lui demander ce qu'il m'a » donné. . . . Je le benis de ses dons, mais » je ne le prie pas. . . . Ne m'a-t-il pas » donné la conscience pour aimer le » bien, la raison pour le connoître, la » liberté pour le choisir ? Emil. T. 3. p. » 116. N'être pas content de mon état,

(a) Les Mœurs, ibid,

» c'est ne vouloir plus être homme ; c'est
 » vouloir autre chose que ce qui est «.
Emil. ibid. p. 117.

Je ne sache que le seul Maxime de Tyr, avant M. Rousseau, à qui cette extravagante morale n'ait point déplu. Élevé dans l'école de Platon, il rougissoit des vœux indiscrets que le Paganisme adressoit à ses Dieux. Mais le Philosophe Genevois que peut-il alléguer contre la croyance des fidèles ? que peut-il avancer contre la sainteté de leurs pratiques, dont le reproche ne se fît sentir à son cœur s'il osoit l'interroger ?

Dieu ne donnera rien à ceux qui le prient s'ils en sont indignes , & ne dénierà rien à ceux qui ne le prient pas s'ils en sont dignes. Tout ce que les hommes demandent dépend de la providence. Or, la providence est une œuvre de Dieu. Le prier, c'est comme si quelque malade demandoit à manger. Si cela est utile, le Medecin lui en ordonnera bien, quoiqu'il n'en demande pas. Ainsi donc il ne faut rien demander des choses qui

qui tombent sous la providence (a).

Avec une liberté d'écrire que rien n'est capable d'intimider, une religion qui lui est particuliere, M. R. ne laisse pas de se glorifier de rester inviolablement attaché au culte de ses peres, de ne point scandaliser l'Eglise de Geneve, ni par ses sentimens, ni par sa conduite. Lett. de J. J. R. à M. l'Arch. de Paris. Mais que penser de tout cet étalage, s'il est démontré que M. R. n'a pas même les fondemens de la croyance commune aux Genevois? J'ouvre les Ordonnances Ecclésiastiques de Geneve, imprimées dans cette ville, chez Nicod, in-12. en 1609, j'y vois le dogme de la Trinité, le péché originel, la nécessité de recourir à la priere, si clairement établis, qu'il faut, ou que Geneve ne conserve rien de sa croyance primitive, ou que M. R.

(a) Traités de Maxime de Tyr, *Philosophe Platonicien*, Auteur Grec, traduits en François par M. Guillebert, à Rouen 1617. in-4°. p. 263. Traité XXX. *S'il faut prier Dieu*. Maxime vivoit sous l'Empire de Marc-Aurèle.

l'ait oubliée pendant son séjour à Mommorency. Je lis sous l'Article 22, l'expresse défense de traiter l'Écriture Sainte *d'une façon qui tourne à scandale* : écueil où est tombé notre Genevois dans son application poissarde du passage, *mulierem fortem quis inveniet?* Emil. T. 3. pag. 328.

Les reglemens pour les écoles de la République de Geneve, intimement aux Régens l'ordre de commencer leurs leçons par la priere ; de les dicter avec douceur, & surtout d'en bannir toute innovation. Quelqu'un reconnoît-il dans les écrits de ce Philosophe la moindre apparence des principes dont sa jeunesse fut imbue ?

Je dois au respect de la vérité cet aveu, que les Ordonnances Ecclésiastiques de Geneve ne prescrivent rien touchant la foi aux miracles. M. R. peut en avoir pris droit de nier leur possibilité ; & en cela nous conviendrons de son attachement à la croyance de ses peres. Mais ce n'est

point à dire que ses objections sont insolubles. Elles se réunissent si visiblement à celles de Hobbes , qu'en traduisant le texte latin de cet Anglois , on croira entendre M. Rousseau lui-même.

» Les dogmes que l'on nous enseigne
 » tirent leur dignité de celui qui propose.
 » Il faut que les choses surnaturelles soient
 » annoncées par des hommes qui forti-
 » fient leur mission par des preuves supé-
 » rieures aux forces de la nature. Car
 » comment se persuader qu'une religion
 » fut autrefois confirmée par des prodi-
 » ges , à moins que ceux qui la renou-
 » vellent n'opèrent des prodiges eux-mê-
 » mes ? Ou s'il est permis de s'en tenir
 » au témoignage d'un homme qui ne fait
 » point de miracles, je ne vois nulle bonne
 » raison d'accorder la préférence à l'un
 » plutôt qu'à l'autre « (a).

Quoi de plus aisé de multiplier les

(a) *Thom. Hobbes Malmesbur. Opera*, 2. vol. in-4°.
 Amstelodami 1668. *Traité de l'Homme*, cap. 14. *De Religionē.*

volumes aux dépens des anciens & des modernes, des vivans & des morts? Il est certain que le dialogue entre l'Inspiré & le Raisonneur, que notre Parasite Littéraire a sçu insérer dans la profession du Savoyard, a pour base l'argument de Hobbes, dont il vient d'être fait mention.

L'Incrédule a beau s'enorgueillir de l'appui d'un Sophiste aussi décidé que M. Rousseau, se railler de l'autorité de l'Eglise, & rejeter les témoignages constans de ses Ministres; il y a peu à gagner pour lui dans cette obstination méprisante. Plaçons pour un moment le Philosophe de Geneve au siècle de Calvin, & supposons qu'il tienne à cet Hérésiarque le langage du Vicaire Savoyard. » Ce sont
 » des hommes qui vont me dire ce que
 » Dieu a dit; j'aimerois mieux avoir en-
 » tendu Dieu lui-même, il ne lui auroit
 » pas coûté davantage, & j'aurois été à
 » l'abri de la séduction «. *Emil. T. 3. p.*
 130.

Vil mortel (répondroit Calvin) *si du haut des Cieux l'Être Eternel s'adressoit à tes semblables : comment, dans l'immense intervalle qui les sépare de son sanctuaire, pourrois-tu discerner sa parole, quand tu la méconnois, bien que revêtue de moyens sensibles qui la mettent à ta portée? » Quid. » si te sursùm ad inaccessibleia cœli vocaret Deus: » quomodo ad eum tam procul contenderes » qui propinquitate offenderis « ? (a).*

Après le défaut de raisonnement rien ne fait mépriser un Livre comme les fréquentes inutilités : ainsi après avoir produit quelques spéculations d'une tête épuisée, après avoir renouvelé contre la vérité des miracles les délires *des pensées Philosophiques*, notre Genevois ajoute d'un air ridiculement triomphant : » Que pensez-vous de ce Dialele «. *Emil. T. 3. p. 137.* Expression qui ne signifie rien de plus que ce que ceux qui aiment à disputer, disent ordinairement en latin de

(a) *De Causis scandali*, Calvin. Oper. T. XI. p. 112. Genève 1576. in-fol.

College : *Quid dixeris Argumentabor.* Ces aïstrop avantageux sentent l'homme évaporé qui careffe ouvertement sa pensée.

De ce que Panage se figure, que des Anges même ne vivoient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme ennemis de Dieu : il ne s'ensuit pas que M. R. doive le répéter. En vérité c'est faire un gros Livre à bon marché, que d'assembler en corps des extraits de toute espece. Ainsi cependant en a-t-il usé d'un bout à l'autre de son *Traité d'Education*.

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter les contradictions de notre Philosophe sur l'intolérance. » Ce dogme horrible (dit-il) » qui arme les hommes les uns contre les » autres «. *Emil. T. 3. p. 173.*

Un sçavant Prélat s'est appliqué avec fruit à lever les équivoques que les Incrédules se plaisent à répandre sur cette matière (a). Ils ont mal entendu l'inté-

(a) *Instruct. Pastor. de M. l'Evêque du Puy, sur la Philosophie des incréd. à Lyon, 1763. in-4°. p. 164, &c.*

rêt de leur cause ; car tandis que M. R. nous reproche des maximes persécutantes , M. de Voltaire détruit son Ouvrage en nous lavant de tout soupçon à cet égard.

Enfin grace en nos jours à la Philosophie ,
 Qui de l'Europe au moins éclaire une partie ,
 Les mortels plus instruits ne sont plus inhumains :
 Le fer est émouffé , les buchers sont éteints , &c.

Poème de la Relig. Nat.

L'intolérance du Christianisme se borne à ne pas admettre dans sa Communion ceux qui voudroient lui associer d'autres religions , & non à les persécuter , autrement il iroit contre ses principes. Ce n'est pas un faux zèle , un préjugé d'état qui peint le Christianisme de la sorte : ce sont les collegues de M. R. , les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique.
Artic. Christianisme.

Notre Genevois déclame contre ceux qui , pour réfuter les raisons de leurs Adversaires , commencent à les affoiblir.
Emil. T. 3. p. 147.

Serons-nous toujours réduits à répondre par des lieux communs à des objections encore plus triviales ? Il est à croire que les ouvrages de M. Houtteville, si répandus, sont pourtant ignorés du Philosophe de Geneve. Voilà pourquoi, avant de produire les siens, il eut agi prudemment de se dire en lui-même ; tous les bons Livres ne me sont pas tombés sous la main : il faut que je m'instruise à fond, si je veux avoir droit d'instruire mes semblables. Il faut entendre ce sçavant Ecclésiastique.

Dès qu'on se met à la place d'un autre, & que l'on se charge de parler en son nom, il est juste (disoit M. l'Abbé Houtteville) de lui faire tenir tous les discours que l'on suppose qu'il tiendroit lui-même. Ainsi en ont usé les anciens Apologistes de notre foi (a).

Il résulte de ce passage que l'objection de M. R. n'a de force que pour ceux qui

(a) *La Vérité de la Relig. prouvée par les faits*, 3. vol. In-4°. à Paris 1740. T. 1. pag. 9.

ignorent le véritable esprit de l'Eglise. Il lui sera toujours permis de démontrer la fausseté des principes par la vérité des conséquences ; mais non pas de conclure du particulier au général , ni de l'abus de la doctrine au salutaire usage qu'en font les Disciples de Jesus-Christ.

Si je m'arrêtois à tous les écarts de M. R. je ne ferois que des digressions ennuyeuses. Il lui est si ordinaire d'être dans l'erreur qu'il n'en sort que pour y rentrer , à moins qu'une main salutaire ne l'arrête au bord du précipice. Tantôt jaloux de la liberté de penser il dispute à l'autorité des Pasteurs , celle de flétrir les décisions d'une philosophie pestilentielle. *Le Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténèbres : il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'usage : me dire de soumettre ma raison , c'est outrager son Auteur.* Emil. T. 3. p. 139. Tantôt son respect envers l'Être-Suprême , le sollicite à cet humble & religieux aveu : *Le plus digne usage de ma raison* &

c'est de s'anéantir devant toi ; c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur. Emil. T. 3. p. 189. Contradictions qui décelent un caractère d'inadvertence & d'inconsidération. Ici M. R. croit que *l'injustice & la cruauté coûtent peu à la charité Chrétienne.* Ibid. p. 153. *La, que le Christianisme adoucit les mœurs, rend les révolutions moins fréquentes, facilite les œuvres de miséricorde.* Ibid. p. 185. Ce seroit un beau champ, pour de gros volumes, que de rassembler toutes les opinions disparates de notre Genevois ; mais le profit d'un tel point de vûe ne seroit gueres proportionné à l'ennui, au dégoût même que cela occasionneroit. J'ai donc resserré un projet si vaste, & présenté seulement en petit, l'idée d'un dessein qu'il seroit très-possible d'étendre, & qui d'ailleurs a déjà passé par différentes mains.

M. Rousseau défend de la maniere la plus convaincante l'immatérialité de l'ame ; c'est l'effet de l'occasion. Donnez

lui les Ouvrages de Helvetius ou ceux de la Mettrie, il ravallera avec eux la substance pensante peut-être à l'instinct des brutes; comme en méditant les caractères de la Bruyere, nous le voyons docile à la voix de ce grand homme, faire usage de ses preuves & devenir par imitation l'Apologiste du sentiment (a).

Voulez-vous sçavoir ce qui engage le Philosophe de Geneve à enseigner que le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre? » Que la Providence ne veut point le mal que fait l'homme, quand il abuse de la liberté qu'elle lui donne; que Dieu l'a fait libre, afin qu'il fit non le mal, mais le bien par choix; que si l'esprit de l'homme fût resté libre & pur, il man- queroit à son bonheur le degré le plus sublime, la gloire de la vertu «. *Emil.*

(a) *Les Caract. de la Bruyere.* Neuvième Edit. p. 639, jusques à la 636 inclusivement. Elles contiennent la réfutation du Matérialisme, par des raisons qui n'ont laissé à notre Genevois d'autre mérite que de les adopter.

T. 3. p. 71, 73, &c. Lisez le Livre de l'existence de Dieu, proportionné à la faible intelligence des petits, à Paris 1713. Vous verrez que son Auteur, l'illustre Fenelon, enseigne toutes ces vérités avec autant d'éloquence que le Philosophe de Geneve; mais d'une maniere onctueuse & par un enchaînement de principes qui ne se remarquent point dans celui-ci. Je ne puis cependant que lui sçavoir gré de ses sentimens sur l'origine de notre liberté & sa reconnoissance envers l'Être Eternel, pour un bienfait qui couronne tous les autres. *La puissance divine, ainsi qu'il l'observe si sagement, pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête?* Emil. T. 3. p. 73.

Ce sont-là de ces vérités premières qui sont gravées dans le cœur de l'homme, & qui ne s'effacent qu'à force de

subtilités Scholastiques. Je m'empresse de faire valoir un trait de lumière, échappé à M. de V. dont jusques ici je n'ai parlé qu'en mauvaise part.

Ah! sans la liberté que feroient donc nos ames ?
 Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
 De notre Etre en un mot, rien ne feroit à nous.
 D'un artisan suprême impuissantes machines.
 Automates pensans, mûs par des mains divines,
 Nous serions à jamais de mensonge occupés,
 Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
 Comment sans liberté serions-nous ses images?
 Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages?
 On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser,
 Il n'a rien à punir, rien à récompenser.

VOLTAIRE, *Disc. de la liberté.*

Donnons encore quelques exemples de l'habileté de M. R. à tirer parti de ses lectures. » La seule chose que nous
 » ne sçavons point est d'ignorer ce que
 » nous ne pouvons sçavoir. Nous aimons
 » mieux nous déterminer au hasard &
 » croire ce qui n'est pas, que d'avouer
 » qu'aucun de nous ne peut voir ce qui
 » est ». *Emil. T. 3. p. 27.*

On seroit tenté de croire que notre

Genevois a fait sa cour au Cardinal de Cusa , afin d'en apprendre *l'utilité d'une sorte d'ignorance* , a beaucoup d'égards préférable au babil de l'école. *Desideramus scire nos ignorare ; hoc si ad plenum assequi poterimus , doctam ignorantiam assequemur. Nihil enim homini etiam studiosissimo , in doctrinâ perfectius eveniet , quam in ipsâ ignorantia , quæ ipsi propria est , doctissimum reperiri. Et tantò quis doctior erit , quantò se magis sciverit ignorantem* (a).

» Le corps & l'ame étant de natures
 » si différentes , ils étoient par leur
 » union dans un état violent , & quand
 » cette union cesse , ils rentrent tous
 » deux dans leur état naturel. La sub-
 » stance active & vivante , regagne toute
 » la force qu'elle employoit à mouvoir
 » la substance active & morte. L'homme
 » ne vit qu'à moitié durant sa vie , & la
 » vie de l'ame ne commence qu'à la
 » mort du corps. *Emil. T. 3. p. 79. . . .*

(a) Nic. de Cusa Opera. *Basilea* , 1565. in-fol. *De doctâ ignor.*

» Quand délivrés des illusions que nous
 » font les corps & les sens, nous joui-
 » rons de la contemplation de l'Être
 » Suprême, & des vérités éternelles ;
 » c'est alors que la voix de la conscience
 » reprendra son empire. *Ibid. p. 81.* Je
 » suis heureux dès cette vie presque
 » étrangère à mon être ». *pag. 116.*

D'où M. Rousseau tire-t-il ces hautes spéculations ? Veut-il qu'on l'en croie auteur ? Non, il est trop modeste pour chercher à se faire un nom ici-bas, dans l'instant même où nous le voyons aspirer à sa dissolution. Il emprunte une suite de pensées & beaucoup d'expressions de M. le Marquis Caraccioli. *L'ame incorruptible comme elle est, abandonne le corps à sa corruption, sachant que son être n'ayant rien de commun avec de la poudre & des vers, elle doit aller se réunir à Dieu, son principe & sa fin. . . . Notre chair ne nous prive point de la vie, en nous privant de sa masse & de sa configuration. Nous n'en vivons qu'avec plus d'activité, puisque*

notre vie terrestre n'est qu'une parcelle de vie, tandis que la vie spirituelle est une vie pleine & entiere. C. 1. La mort n'est qu'un développement avantageux de nos facultés qui élargit la sphere de nos connoissances, de notre activité & de notre bonheur. Tableau de la Mort, c. 10.

Quand M. R. a sous les yeux de bons modeles, il fait passer dans l'ame de ses Lecteurs le contentement dont la sienne paroît remplie. Mais sa précipitation à saisir les idées singulieres, l'entraîne à des absurdités qui effacent bien vîte ces impressions consolantes. A l'exemple de Paschal, le Philosophe de Geneve tire de l'humiliation passagere du Juste, & du triomphe des méchans, l'espoir d'une vie avenir. Il entrevoit dans l'inégale distribution des richesses, la source d'un bien plus réel & plus durable. M. R. docile aux instructions de ce profond Théologien, admire sur sa trace l'ordre constant des Astres, l'harmonie de toute la nature; tandis que le tableau du genre

humain ne présente à ses yeux que désordre & confusion. *Emil. T. 3. pag. 62.*

Comme Paschal, il élève l'homme au noble sentiment de sa grandeur, en lui représentant l'univers trop étroit, pour la vaste étendue de ses desirs. *T. 3. p. 68.*

Que n'a-t-il profité des autres pensées de ce génie lumineux ! Il eut appris à rapporter les siennes à Dieu, à sanctifier son travail, à faire un digne usage de ses talens. Mais, par le plus déplorable des égaremens, il s'est étudié à placer les doutes de l'incrédulité à côté des effusions d'une ame pure ; à éluder les heureux effets de la morale évangélique en y entrelaçant l'effrené langage de l'indévotion. Qui ne seroit scandalisé du désespoir de cette confession funeste : *J'ai fait ce que j'ai pu pour atteindre à la vérité, mais sa source est trop élevée. Quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? C'est à elle à s'approcher.* *Emil. T. 3. p. 118.* Contagieuse fréquentation des pervers ! Qui

peut dire combien tu enlèves à la vertu de cœurs formés pour goûter ses attraits ? Il n'est que trop facile de reconnoître ici l'esprit *des pensées philosophiques*, imprimées à la Haye 1746. Ouvrage enfanté dans l'ivresse des passions. Voici comme il s'exprime : *Ce n'est point ma faute si j'ai trouvé ma raison muette, quand je l'ai questionnée.... On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve.* N. 28.

De cette source impure, ainsi que d'un volcan, s'exhalent les criminelles assertions de M. R. contre l'autenticité du Texte Sacré : cet esprit de révolte dont il s'arme pour se dispenser d'ajouter foi aux miracles. A Dieu ne plaise que je me permette des détails, que la piété des Fidèles entendroit avec indignation.

S'il est des imaginations assez fortes pour envisager sans effroi les principes du Vicaire Savoyard, & qui puissent en conférer le caractère aux pensées philo-

sophiques, depuis le nombre 45 jusques au 60^e, il ne sera plus possible de douter que cette funeste production n'ait fait éclore la prétendue profession de foi, d'un homme que l'on suppose Prêtre, pour avoir occasion d'insulter aux Ecclésiastiques.

Puisqu'il faut des exemples, sçachons au moins les choisir & nous soustraire à l'inconvénient du scandale. » La vérité » n'est-elle pas une, & ce qui est vrai, » chez moi, peut-il être faux chez vous? » Si la méthode de celui qui suit la » bonne route & celle de celui qui s'é- » gare est la même, quel mérite ou quel » tort a l'un de plus que l'autre? Leur » choix est l'effet du hasard, le leur im- » puter est iniquité; c'est récompenser » ou punir, pour être né dans tel ou » dans tel pays. Oser dire que Dieu » nous juge ainsi, c'est outrager sa jus- » tice «. *Emil. T. 3. p. 127.*

M. R. en s'exprimant de la sorte, ne comptoit pas peut-être qu'on découvri-

roit sous le Nombre 6^e des pensées philosophiques, le pendant de la sienne. Nouveau motif de croire qu'Emile est une compilation indigeste, dont on retrouve de toutes parts les matériaux.

Ce qui fait l'objet de mon estime dans un homme, pourroit-il être l'objet de mes mépris dans un autre? Non, sans doute. Le vrai indépendant de mes caprices, doit être la règle de mes jugemens; & je ne ferai point un crime à celui-ci, de ce que j'admirerai dans celui-là comme une vertu. Croirai-je qu'il étoit réservé à quelques-uns de pratiquer des actes de perfection, que la nature & la religion doivent ordonner indifféremment à tous? Encore moins. Pens. Phil. N. 6. Notre Genevois ne rougira-t-il jamais de joindre à la hardiesse de ses larcins, le vice qui le porte à s'en honorer? Puisqu'il ne se lasse point de s'autoriser des objections de la Metterie, il mérite d'être renvoyé aux réponses que l'on y-a faites.

La superstition est plus injurieuse à Dieu

que l'Athéisme. J'aimerois mieux qu'on pensât qu'il n'y eût jamais de Plutarque, que de croire que Plutarque est injuste, colére, inconstant, jaloux, vindicatif & tel qu'il seroit bien fâché d'être. Ceci appartient en toute propriété à l'Auteur des *Pensées philosophiques*, N. 12. Or M. R. en approche de bien près dans ce qui suit. » Il vaudroit mieux n'avoir aucune » idée de la Divinité que d'en avoir des » idées basses. J'aimerois mieux, dit le » bon Plutarque, qu'on crût qu'il n'y a » point de Plutarque au monde, que si » l'on disoit que Plutarque est injuste, » envieux, jaloux «. *Emil. T. 4. p. 327.*

Encore un trait, & je termine cet Article, de peur qu'en l'allongeant, je n'entretienne le Public des écarts de notre Genevois, quand personne ne voudra plus entendre parler de ce Philosophe. » Je ne dois point être surpris » (dit-il) qu'une chose arrive lorsqu'elle » est possible, & que la difficulté de l'événement est compensée par la quan-

» tité de jets. Cependant si l'on me ve-
 » noit dire que des caractères d'imprimé-
 » rie projetés au hasard, ont donné
 » l'Eneïde toute arrangée, je ne dai-
 » gnerois pas faire un pas pour aller
 » vérifier le mensonge ». *Emil. T. 3.*
p. 52. N'est-ce pas ici le même ton, les
 mêmes propos *des Pensées philosophiques?*
Dites-vous que le monde résulte du jet
fortuit des Atomes? J'aimerois autant que
vous me disiez que l'Iliade d'Homere est un
résultat de jets fortuits de caractères.....
Je ne dois point être surpris qu'une chose
arrive lorsqu'elle est possible & que la faculté
de l'événement est compensée par la quantité
de jets. N. 21.

Lorsque M. R. veut se donner pour un homme simple, un ami de la vérité, il demande assurément plus qu'il n'est possible de lui accorder. *Les Pensées philosophiques* parurent en 1746, & selon l'époque fixée au Tome III^e d'Emile, il y a 35 ans environ, que le Vicaire Savoyard faisoit sa profession de foi. Il

n'appartient de délier ce nœud gordien qu'aux mains qui l'ont formé. Notre Docteur en science postiche, a beau protester qu'il n'écrit point sur les idées d'autrui. *Emil. Préf.* On ne l'en croira pas plus, que quand il feint » de jeter » du fond de sa retraite, ses feuilles, » dans le public, sans sçavoir ce qu'on » en pense ou ce qu'on en dit ». *Emil. Préf.* Pour trouver des duppes, M. R. doit faire en sorte que le Public oubliât la Préface d'une Comédie de sa composition, intitulée *Narcisse*, où il reconnoît avoir lû les nombreux écrits de ses adversaires contre lui. Sa Lettre à M. l'Archevêque de Paris, qu'est-elle autre chose que d'éternelles plaintes sur l'inconstance & l'injustice de toute la Capitale par rapport à sa personne & par rapport à ses écrits ? Ni l'une ni l'autre de ces productions ne ressentent l'état d'un Solitaire auquel rien ne transpire, de ce qui se passe dans le monde. Les inégalités de M. Rousseau, j'oserai franchir

le mot, décèlent malgré lui, la contrainte de la tâche qu'il s'est imposée.

Si le sujet dont il s'agit étoit d'une autre nature, je rappellerois volontiers la fable de l'Ane vêtu de la peau du Lion.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.

Raillerie à part : Emile se soutient sur les bras d'autrui, comme un pauvre estropié : c'est merveille que n'ayant jamais marché sans guide, on le voie s'égarer si souvent. Plaignons son triste Mentor d'avoir regardé les Religions comme des Loix arbitraires qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu, sans l'intervention d'aucune cause surnaturelle. *Emil. T. 3. p. 169.* Montesquieu en avoit dit autant. *Esprit des Loix, L. 24. c. 26.* Et ce n'est pas toujours dans ses Ouvrages qu'on apprend à séparer le vrai du faux.

» Je voudrois, dit ailleurs M. Rouf-
» feau, qu'on choisît tellement les socié-
» tés d'un jeune homme, qu'il pensât
» bien

» bien de ceux qui vivent avec lui , &
 » qu'on lui apprît à si bien connoître le
 » monde qu'il pensât mal de tout ce qui
 » s'y fait «. *Emil. T. 2. p. 249.* Notre Ge-
 nevois ne fait pas mal ici le personnage
 d'un des sept Freres dormans qui s'étant
 éveillé après une longue létargie, comptoit
 pour nouvelles des choses qui s'étoient
 passées depuis plusieurs années. Titre rare
 pour aspirer à l'honneur de réformer le
 genre humain ! Est-ce que cette leçon
 n'avoit pas été suffisamment développée
 au *Traité du vrai Mérite ? T. 2. pag. 90.*
c. 6. » Se préparer (*y lit-on*) à ne trou-
 » ver presque point de justice au monde
 » & penser bien d'autrui ; rien de plus
 » facile. Pensons mal des hommes en
 » général , pensons bien de chaque hom-
 » me en particulier «.

On trouve dans le même Livre le
 tableau des situations touchantes , des
 scènes gracieuses que le séjour à la cam-
 pagne procure au citoyen modéré dans
 ses desirs , au cœur libre des passions

tumultueuses, au sage qui, satisfait de sa fortune, jouit sans ambition d'une petite terre isolée, d'un logis commode, d'une société choisie. Tableau artificieusement présenté à la suite des impiétés du Vicaire Savoyard, & qui, tout magnifique qu'il est, nous dédommage foiblement des propos scandaleux de ce Prêtre libertin.

Il me reste à relever un trait qui caractérise l'inconséquence de M. R. ce qui fait de ce faux Philosophe un homme double, en qui la raison & la folie ont de fréquentes alternatives. Comment l'Apôtre du Tolerantisme, l'ennemi déclaré de ceux qui haïssent le prochain pour cause de religion. *Emil. T. 3. pag. 172.* Un Précepteur qui exhorte son élève à penser des hommes avec attendrissement & à estimer chaque individu, à être humain pour tous les Etats. *Emil. L. 2. p. 149.* Comment un tel Maître a-t-il pu, avec si peu de justice, diffamer les religieux dans l'esprit de son

disciple ? Devoit-il sans restriction, les accuser de nier les dépôts & de faire trafic de la religion ? *Emil. T. 3. p. 184.* C'est une chose bien fâcheuse d'écrire pour l'intérêt de l'humanité, & d'autoriser les préjugés qui l'avilissent.

J'aurois pu multiplier mes remarques sur la profession du Savoyard, personnage de théâtre qui disparoît après avoir joué le rôle pour lequel il fut créé, & prouver qu'Eusebe de Césarée, peignit au quatrième siècle les Philosophes, tous fiers & affirmatifs, se moquant les uns des autres, & ne s'accordant, comme dit M. Rousseau, que pour se disputer. *Emil. Tom. 3. pag. 25. (a).* Mais de semblables discussions m'obligeroient à former un Ouvrage plus gros que celui de notre Genevois.

Cet Auteur m'a paru Plagiaire dans l'éducation d'Emile ; de fortes raisons

(a) Euseb. Cæs. de præpar. Evang. L. 14. cap. 2. de
mutuâ dissensione, pugnâque Philosophorum.

m'apprennent qu'il n'a pas eu plus de part à l'éducation de Sophie. Je vais déduire mes preuves & leur donner un degré d'évidence dont il est peu d'exemples, en pareille matiere.



CHAPITRE VIII.

*Des Auteurs que M. Rousseau a consultés
pour l'éducation de Sophie.*

QUAND on s'embarque dans des sujets déjà traités par d'excellens Ecrivains & rebattus par des hommes médiocres, il faut surpasser les uns, égaler le mérite des autres, découvrir des points de vûe qui leur ont échappés : difficultés de toutes parts. Comment n'est-on point rebuté de ces fâcheux & pénibles embarras ? M. R. les a apperçus ; mais le désespoir d'y faire face, l'entraîne au commode parti de ses emprunts ordinaires. Les grands traits qui caractérisent la compagnie d'Emile, sont dûs à Louis Vivez, & au célèbre Fenelon les nuances qui les adoucissent. L'Académie des Graces, l'Ami des Femmes, n'ont point été oubliés. M. R. met à profit encore d'autres Ouvrages, consacrés

par leur nature à l'utilité du beau sexe.

Ces Auteurs font des témoins muets, qui n'ont plus de voix pour se plaindre du tort que l'on fait à leur gloire. Il est de l'équité de venger les atteintes qu'elle souffre sous nos yeux. Je réclame spécialement le droit de Louis Vivez aux réflexions que le Philosophe de Geneve produit, d'un air confiant, qui prouve combien il est rompu dans l'exercice de cette espece de filouterie.

Montrons que Vivez & Rousseau pensoient uniformément, & pour ne pas copier leurs Livres, découvrons ces rapports dans les endroits qui paroissent d'abord les plus sensibles : par ce moyen le Lecteur fera désabusé à mesure qu'il aura besoin de l'être.

M. Rousseau décide avec fondement,
 » qu'une femme parfaite & un homme
 » parfait, ne doivent pas plus se ressem-
 » bler d'esprit que de visage. L'un doit
 » être actif & fort, l'autre passif & foi-
 » ble. *Emil. T. 4. p. 5.* Tout rappelle la

» femme à son sexe , & pour en bien
 » remplir les fonctions , il lui faut une
 » constitution qui s'y rapporte. Il lui faut
 » une vie molle & sédentaire pour allai-
 » ter ses enfans : il lui faut pour les
 » élever , de la patience & de la dou-
 » ceur ; un zèle , une affection que rien
 » ne rebute. . . . Que de tendresse & de
 » soin ne lui faut-il point pour main-
 » tenir dans l'union toute sa famille !
 » Et enfin tout cela ne doit pas être des
 » vertus , mais des goûts , sans quoi
 » l'espèce humaine seroit bientôt étein-
 » te «. *Emil. T. 4. p. 14 & 15.* Ces cho-
 ses sont d'une grande beauté. Vous les
 trouverez pourtant aussi fortes & plus
 brillantes dans le texte Latin ; parce que
 la justesse s'y trouve relevée par la pré-
 cision.

*Quemadmodum mutari non potest vir ,
 neque affectibus prorsus exui , sic nec speret
 quisquam feminam se à ratione naturæ
 suæ in aliam tractaturum. Affectus tollere
 penitus tam non poterit quam non esse fœ-*

minam. . . . Fœmina tacito naturæ admonitu infirma atque invalida , cui multæ res sunt opus. Occupata in curâ rerum minutissimarum tanquam caducum ædificium. . . . Et pueros tum docet loqui , tum ea quibus ætas illa ducitur ad quæ ægrè se virilis sublimitas dimitteret.

» Il n'importe pas seulement que la
 » femme soit fidelle , mais qu'elle soit
 » jugée telle par son mari , par ses pro-
 » ches , par tout le monde. Il importe
 » qu'elle soit modeste , attentive , réfer-
 » vée & qu'elle porte aux yeux d'autrui ,
 » comme en sa propre conscience , le
 » témoignage de sa vertu. Telles sont
 » les raisons qui mettent l'apparence
 » même au nombre des devoirs des
 » femmes. *Emil. ibid. p. 17.* Il ne suffit
 » pas qu'elles soient estimables , il faut
 » qu'elles soient estimées , & il n'est pas
 » possible que celle qui consent à passer
 » pour infâme , puisse jamais être hon-
 » nête «. *Emil. T. 4. p. 27 & 28.*

Mulier discat multum tribuere famæ &

malam expavescere , nulla est satis pudica de quâ queritur. Si semel in eâ hæsit ex hominum estimationibus nota aliqua , semperna ferè perdurat. . . . Latere debet mulier nec multis esse nota.

» La femme infidèle dissout la famille & brise tous les liens de la nature. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là «.
Emil. T. 4. p. 16.

Maximum in conjugio peccatum , & quod omne scelus superat , adulterium , quo uxor disjungit se à marito & vinculum totius concordiaë conjugalis abrumpit.

» La femme vaut mieux comme femme & moins comme homme : partout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage ; par-tout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous. *Emil. T. 4. p. 24.* Les femmes en tâchant d'usurper nos avantages n'abandonnent pas les leurs ; mais il arrive de-là que ne pouvant bien ménager les uns & les autres ,

» elles restent au-dessous de leur por-
 » tée, sans se mettre à la nôtre, & per-
 » dent la moitié de leur prix «. *Tom. 4.*
p. 25 & 183.

*Non est honoratior mulier quæ sibi supra
 maritum honorem arrogat, sed stultior. In-
 sapientes fœminæ non considerant cum om-
 nis ad se honor ex maritis dimanet, se
 forè inhonoratas si viros habeant quibus
 præesse mulieres possint; ita dum honorem
 captant amittunt.*

» Les femmes doivent apprendre beau-
 » coup de choses, mais seulement celles
 » qu'il leur convient de sçavoir «. *Emil.*
p. 26.

*Exigua quædam cognitio, quantum opus
 est communi huic vitæ rationi tuendæ,
 utilis est fœminæ. Exactior illa viris con-
 gruit.*

» La beauté n'est pas générale, elle
 » passe avec les années, l'habitude en
 » détruit l'effet : l'esprit seul est la véri-
 » table ressource du sexe «. *T. 4. p. 53.*

Flaccessit affectus tempore, & quod primò

cupidè expetebatur , usu & copiâ sui satietatem atque inde fastidium in aviditatis locum relinquit. Alenda est illa animorum compactio , suavitate.

» Par cela même que la conduite de
 » la femme est asservie à l'opinion pu-
 » blique , sa croyance est asservie à l'au-
 » torité. Toute fille doit avoir la reli-
 » gion de sa mere & toute femme celle
 » de son mari. Quand cette religion
 » seroit fautive , la docilité qui soumet
 » la mere & la fille à l'ordre de la natu-
 » re , efface auprès de Dieu le péché de
 » l'erreur. Hors d'état d'être juges elles-
 » mêmes , elles doivent recevoir la déci-
 » sion des peres & des maris comme
 » celle de l'Eglise ». *Emil. T. 4. p. 73.*

*Sciet qui cultus debetur marito , qui illi
 debet esse instar numinis & illius voluntas
 pro divinis legibus.*

» Négligez donc tous ces dogmes
 » mystérieux , toutes ces doctrines bisar-
 » res dont la vaine étude tient lieu de
 » vertu à ceux qui s'y livrent. . . . Main-

» tenez toujours vos enfans dans le cer-
 » cle étroit des dogmes qui tiennent à
 » la morale. Persuadez-leur bien qu'il
 » n'y a rien pour nous d'utile à ſçavoir
 » que ce qui nous apprend à bien faire.
 » Ne faites point de vos filles des Théo-
 » logiennes & des raisonneuſes, ne leur
 » apprenez des choſes du Ciel que ce
 » qui ſert à la ſageſſe humaine ». *T. 4.*
p. 84.

*A curioſis eſt arcenda ut à quæſtionibus
 ex intimâ Theologiâ. Minimè decet fæmi-
 nam in tantis rebus percontatricem. Doc-
 trina quam ego velim proponi, ſobria eſt,
 quæ meliores reddat, ut ſunt præcepta vitæ
 & exempla probitatis.*

» Pour laiſſer les femmes dans une
 » profonde ignorance, il faudroit des
 » mœurs publiques très-ſaines. Dans les
 » grandes villes & parmi des hommes
 » corrompus, cette femme ſeroit trop
 » aiſée à ſéduire. *Emil. T. 4. p. 94.* Il
 » faut qu'elle ſçache d'avance & ce qu'on
 » lui peut dire & ce qu'elle doit penſer ». *Emil. ibid.*

Utinam inter malos vitam possimus transigere malitiæ ignari! An non quidvis faciliùs hebeti & imperitiæ callidus amator persuadabit, quam ingenio & eruditione munitæ? Quid vis tu filiam tuam bonum ignorare? Quæ igitur ad scelus adducent tenebit, quæ à scelere abducent ignorabit: cum ergo vitio invaletur, quod erit præsidium?

» La premiere & la plus importante
 » qualité d'une femme, est la douceur :
 » faite pour obéir à un être aussi impar-
 » fait que l'homme, elle doit apprendre
 » à souffrir même l'injustice & à sup-
 » porter même les torts d'un mari sans
 » se plaindre. L'aigreur & l'opiniâtreté
 » des femmes ne font jamais qu'aug-
 » menter leurs maux & les mauvais pro-
 » cédés de leurs maris. *Emil. T. 4. p. 48.*
 » La femme est faite pour céder à l'hom-
 » me & pour supporter même son injus-
 » tice «. *Ibid. p. 142.*

Non potes amare in marito quod habet vitia, at ama quod multis nec minùs diffi-

*cilibus caret. Si cœperit excandescere, nolĕ
 contra niti. Tu sancta es munere tuo; per-
 fer, dolorem tuum domi devora, nec in
 vicinia vocifereris: sic moderatione tuâ
 commodiorem reddes conjugem quem aliàs
 quarimoniis & futilitate linguæ exacerba-
 res: edoĕta necessitates omnes domesticis
 cohibere parietibus.*

» Dans l'harmonie qui regne entre
 » l'homme & la femme tout tend à la
 » fin commune: on ne sçait lequel met
 » plus du sien. Chacun fuit l'impulsion
 » de l'autre: chacun obéit & tous deux
 » sont les maîtres. De cette société ré-
 » sulte une personne morale, dont la
 » femme est l'œil & l'homme le bras «
T. 4. p. 73.

*Inferior matrona suo sit Sixte marito,
 Non aliter fiunt fœmina virque pares.*

*In conjugio enim, vir est pro anima,
 mulier pro corpore.*

» La volupté est si douce par elle-
 » même! doit-elle recevoir de la triste

» gêne, la force qu'elle n'aura pu tirer
» de ses propres attrait? *T. 4. p. 423.*

*Elicitur amor amore, non extorquetur
violentia. Non coguntur affectus, sed per-
suasii eliciuntur.*

» Chez les Anciens, les femmes vi-
» voient fort retirées. Cet usage est rai-
» sonnable & maintient les mœurs. Une
» sorte de coquetterie est permise aux
» filles à marier; les femmes ont d'au-
» tres soins chez elles & n'ont plus de
» maris à chercher «. *Ibid. p. 110.*

*Nuptas decet rariores conspici in publico
quam virgines: nam quod hæ videbantur
quærere, jam illæ sunt adeptæ. Legislator
Lacedemonius nuptas rarò prodire in publi-
cum jussit. &c.*

On composeroit des volumes si l'on
se livroit au détail des qualités requi-
ses, pour rendre un mariage heureux.
Vivez étend beaucoup plus loin que M.
R. ses réflexions sur la difficulté d'un
bon choix, l'étude des convenances, les
bornes de l'autorité paternelle. Ecoutez-

les d'après le Pere Porée, & convenez de l'inutilité de ce que l'on en a postérieurement écrit.

Peres cruels & parricides
 Arrêtés un coupable effort,
 Songez que vous êtes nos guides
 Non les maîtres de notre fort.
 Vous pouvez nous montrer la route
 Où nous devons porter nos pas :
 La raison veur qu'on vous écoute,
 Mais conduisez, ne forcez pas.

» C'est aux époux à s'affortir (selon
 » notre Genevois). Le penchant mutuel
 » doit être leur premier lien. car
 » comme leur premier devoir étant unis
 » est de s'aimer, ce devoir en emporte
 » nécessairement un autre qui est de
 » commencer par s'aimer avant de s'u-
 » nir ». pag. 153. Je ne sçache pas qu'au-
 » cun Traité de mariage omette cette sage
 » précaution. *On ne mange pas indifférem-
 » ment de tout ce qui tombe sous la main ;
 » nous voulons être assurés de la qualité des
 » alimens avant d'en faire usage. Quel est
 » donc l'égarément des parties qui se lient
 » sans se connoître ! s'écrie Vivez.*

Il fera toujours beau de préférer la vertu à la richesse, le mérite aux qualités de pur apparat ; la conformité des goûts, l'union des cœurs, à l'opinion. Tous les Livres concourent à établir le règne de ces vérités, & il est constant que ceux de M. R. ne présentent aucune idée neuve à cet égard.

Le pere de Sophie parle à sa fille du ton le plus pénétrant : » Prenez, lui » dit-il, un honnête homme dont la » personne vous plaise & dont le caractere vous convienne. Quel qu'il soit » d'ailleurs, nous l'acceptons pour notre gendre. Son bien fera assez grand, » s'il a des bras, des mœurs, & qu'il aime sa famille. Son rang fera toujours » assez illustre, s'il l'ennoblit par ses » vertus «. *Emil. T. 4. p. 160.* Je ne connois personne à qui Louis Vivez soit si redevable qu'à M. R. il lui prête sa belle imagination, aussi-bien que son intelligence fine & délicate ; enforte qu'il pénètre dans l'esprit de ce Sçavant,

non-seulement pour bien rendre ce qu'il a pensé, mais encore pour égayer un certain tour de préceptes, que le Latin rend nécessairement épineux. Rapportons les paroles de Vivez, afin qu'on n'en juge point sur mon rapport, mais sur la pièce.

Divitias declarabis te non magni facere, nec artem deesse quærendi, nec grave futurum tibi te parvo tolerare.

» Il est encore fort différent pour
 » l'ordre du mariage (continue M. R.)
 » que l'homme s'allie au-dessus ou au-
 » dessous de lui. Le premier cas est tout-
 » à-fait contraire à la raison, le second
 » y est plus conforme. Comme la famille
 » ne tient à la société que par son chef ;
 » c'est l'état de ce chef qui regle celui
 » de la famille entière. Quand il s'allie
 » dans un rang plus bas, il ne descend
 » point, il élève son épouse. Au con-
 » traire en prenant une femme au-dessus
 » de lui, il l'abaisse sans s'élever «.

Emil. T. 4. p. 181.

Qualecunque sit generosiorum constat semper maritum esse quam fœminam ; nec solere spectari quis parens , sed quis maritus fuerit. Quid vel gratius Deo vel ad homines pulchrius quam accipere tenuem , modo rectè institutam. Forma , opes , genus , insolescentes reddunt ac arrogantes (a).

» Il est difficile de trouver dans la lie
 » du peuple une épouse capable de faire
 » le bonheur d'un honnête homme : non
 » qu'on soit plus vicieux dans les der-
 » niers rangs que dans les premiers , mais
 » par ce qu'on y a peu d'idées de ce qui
 » est beau & honnête .. *Emil. Tom. 4.*
p. 183.

Verum sumus admonendi , ne de bene institutis loqui ; nam illæ mendicorum filiæ , pravè ac socordè educatæ , intolerabiles sunt in re tristi & in lætâ.

» La grande beauté me paroît plutôt
 » à fuir qu'à rechercher dans le maria-
 » ge.... Si l'extrême laideur n'étoit dé-

(a) Joan. Lud. Vivis Opera. *Basileæ* 1555. ix-fol.
 Typ. Nic. l'Evêque. *De officiis fœminæ* , &c.

» goûtante, je la préférerois à l'extrême
 » beauté. Désirez en tout la médiocrité
 » fans en excepter la beauté même «.
T. 4. p. 188.

*Exiguum bonum & momentaneum est
 forma, nec deformitas impedire conjugium
 debet, si adsint reliquâ, modo ne fœdis-
 sima.*

» Un mari ne doit jamais quitter sa
 » femme sans nécessité «. *Emil. Tom. 4.
 p. 326.*

*Debet unusquisque cum uxorem accipere
 animum inducit, ita res constituere, ut
 quam minimum sibi relinqueret causæ cur-
 haberet peregrinandum.*

» Femme honore ton chef; c'est lui
 » qui travaille pour toi, qui te gagne
 » ton pain, qui te nourrit: voilà l'hom-
 » me «. *Emil. T. 4. p. 286.*

*Virum natura genuit solutum laboribus;
 valentem atque expeditum foris quærere quæ
 uxori & domui conducunt.*

Je pourrois multiplier de pareils traits
 jusques à la profusion. C'est dans les Li-

vres même de Vivez , qu'un Lecteur plus curieux ou moins impatient que moi , découvrira mille autres indices de Plagiat. On a eu tout le tems d'observer que M. R. puise abondamment dans les Auteurs qu'il a une fois pris en affection. Je sçais bien que Vivez n'est assez souvent lui-même que Copiste : mais ce qu'on ne voit point pratiquer au Philosophe de Geneve , Vivez cite ses garans. J'ai relevé plusieurs fois en M. R. ce vice dominant ; il ne s'y est néanmoins laissé aller nulle part , avec autant de maladresse , qu'en s'expliquant sur les risques des mariages précoces. » Eh ! » (s'écrie-t-il) pour sçavoir élever des » enfans , attendez au moins de cesser de » l'être. Sçavez-vous à combien de jeu- » nes personnes , les fatigues de la gros- » selle supportées avant l'âge , ont affoi- » bli la constitution , ruiné la santé , » abrégé la vie ? Quand la mere & l'en- » fant croissent à la fois & que la sub- » stance nécessaire à l'accroissement de

» chacun des deux se partage, ni l'un
» ni l'autre n'a ce que lui destinoit la
» nature. Comment se peut-il que tous
» deux n'en souffrent pas « ? *Emil. T. 4.*
p. 323. Je demanderai aussi à mon tour
comment il se peut que M. R. ait si peu
d'opinion de la mémoire des Lecteurs,
car il ne leur enseigne ici que ce qu'il
avoit détaillé fort au long *T. 2. p. 232.*
» Tandis que le corps croît, les esprits
» destinés à donner du baume au sang
» & de la force aux fibres, se forment
» & s'élaborent. Si vous leur faites pren-
» dre un cours différent, & que ce qui
» est destiné à perfectionner un indivi-
» du, serve à la formation d'un autre,
» tous deux restent dans un état de foi-
» ble, & l'ouvrage de la nature de-
» meure imparfait.

Le mal n'est pourtant pas de se répéter ; mais de s'attribuer les raisonnemens de Vivez, ou plutôt ceux d'Aristote dont cet Auteur s'est servi, avec une bonne-foi qui ne lui a pas permis de déguiser ce petit larcin.

Est adolescentulorum copulatio ad liberorum procreationem inepta. Nam in omnibus animantibus adolescentium foetus imperfecti sunt & brevi corporis figurâ. Cui rei hoc argumento est, ut adolescentes cum puellis adolescentulis matrimonio jungantur, imperfectis & brevibus corporibus præditi sunt. Præterea multæ adolentulæ & magis laborant in partu & plures intereunt. Tam corporibus nocere videtur ad incrementum, si adhuc corpore crescente, rebus venereis dent operam. Aristot. L. 7. de Rep. c. 16.

Notre Genevois s'inscrit contre l'usage des corps de baleine, par lesquels les femmes contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. *Emil. Tom. 4. p. 35.* » De toutes ces entraves gotiques, » de ces multitudes de ligatures qui » tiennent nos membres en presse, les » anciens n'en avoient pas une seule «. *Emil. ibid.*

Voyons par la comparaison des témoignages, ce que l'avis de M. Rousseau

enferme de plus positif que celui de l'Académie des Graces, Brochure imprimée à Paris 1755. On enferme dès leur enfance, les filles, dans une boîte de baleine, qui soutenue par une croix de fer, met tout leur corps à la torture. A force de contrainte, on donne à leur taille une disproportion que la nature désavoue, &c. Pag. 36.

N'en déplaise à M. R. son Livre est venu trop tard. Il est des Régles pour travailler utilement à l'éducation Chrétienne des Enfans, imprimées à Paris chez Desprez 1726, in-12. On n'y lit pas à la vérité, comme dans *Emile*, que le moment d'instruire la jeunesse des devoirs de religion est à peine arrivé à l'âge de 18 ans, & l'on se passe bien de cette leçon; mais on y inspire de salutaires frayeurs aux jeunes filles à qui pour apprendre à danser, il faut qu'un maître prenne la main, lui dresse le corps, lui donne des mouvemens, qu'il règle ses regards, &c. „ Un pere, une
„ mere,

» mere , (poursuit cet excellent Auteur)
 » un oncle , tante , frere , sœur ou gou-
 » vernante , peuvent , sans avoir recours
 » à des étrangers , instruire suffisamment
 » les Demoiselles sur ces sortes de cho-
 » ses. *Part. 2. §. 7. & §. 13.* «. Il exhorte
 les parens à placer toujours un fouris à
 côté des leçons de la sagesse , à se faire
 aimer de leurs enfans , à leur inspirer ,
 mais sans user d'autorité , l'amour du
 travail , à faire en sorte qu'ils ne se trou-
 vent nulle part si bien que dans la mai-
 son paternelle. Nous nous ferions donc
 passé très-aisément des redites éloquen-
 tes de M. R. sur toutes ces choses. Il
 n'est gueres apparent non plus que le
 Philosophe de Geneve ait prétendu en-
 chérir sur l'objet d'instruction si digne-
 ment rempli par cet Instituteur , pour
 avoir dit en termes un peu différens : *Je
 ne sçais s'il faut qu'un maître à danser
 prenne une jeune écoliere par sa main déli-
 cate , qu'il lui fasse lever les yeux , déployer
 les bras , &c.* Emil. T. 4. p. 66. *Dans les*

Arts (venoit-il de dire) qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut servir de maître à de jeunes personnes; leur pere, leur mere, leur frere, leur sœur, &c. Voilà comment à force de contributions levées de toutes parts, M. R. vient à bout de former quatre volumes, & d'afficher le nom d'Auteur.

Il n'est rien de si beau que la vérité; mais il faut la chercher d'une maniere qui ne la fasse pas rougir des secours qu'on lui prête, & encore moins altérer les Livres où l'on apprend à l'aimer & à la connoître; agir autrement, ce n'est point prévenir en sa faveur.

» Faites pour la propreté comme pour
 » l'œconomie, accoutumez les filles à ne
 » souffrir rien de sale ni de dérangé; de
 » tenir chaque chose à sa place; mais
 » en même-tems évitez l'excès de la
 » propreté «. Rien de si décent que cette
 maxime de l'illustre Archevêque de Cam-
 brai, *Educ. des Filles*, c. XI. & je suis
 éloigné de blâmer M. Rousseau d'y avoir

acquiescé en ces termes : *Un des premiers devoirs de la femme est la propreté ; devoir spécial , indispensable , &c. sur sa personne , ses hardes , son appartement , &c. Cependant Sophie dédaigne cette excessive propreté du corps qui souille l'am.* Emil. T. 4. p. 137. Elle ne fera donc pas du nombre de ces jeunes personnes , auxquelles notre Genevois conseilloit , de *cultiver avec autant de soin les talens agréables , pour plaire aux maris qu'elles auront , qu'une jeune Albanoise les cultivé pour le Harem d'Ispahan.* Emil. T. 4. p. 62.

Lorsqu'on lit dans l'histoire de Perse , quels sont les agréables talens dont on fait cas au Harem ; la pudeur révoltée des raffinemens que la débauche y met en œuvre , ne laisse pas soupçonner qu'il soit possible de les présenter comme une source où les familles doivent puiser leur bonheur & leur amusement.

M. Rousseau , votre précipitation vous rend un mauvais office : il falloit peut-être qu'il en arrivât ainsi , pour que la

licence de vos Ecrits n'allât pas aussi loin que vous le souhaitez. Vous feignez d'abhorrer les délicatesses étudiées de la sensualité, mais c'est pour les présenter sous un aspect capable d'ébranler l'homme le plus attaché à ses devoirs. Combien d'Auteurs d'Anecdotes amoureuses, d'Apologistes des Dames, excellent dans l'art de peindre en beau, & demeurent avec cette frivole qualité ensevelis parmi les êtres inutiles au vrai bonheur ! Je fais cette réflexion en me souvenant que le Philosophe de Geneve se plaît à orner le portrait de Sophie, à parer ses graces, à-peu-près comme le vieux Saint-Evremont esquissoit d'imagination les attrait postiches *de la femme parfaite qui ne se trouvera jamais.* » A la » première vûe (disoit ce Galant d'an- » tique mémoire) ont est touché de son » mérite sans le connoître. A peine a- » t-elle parlé qu'on la trouve la plus rai- » sonnable du monde. On se forme » comme par instinct les sentimens les

» plus avantageux de sa vertu & la rai-
 » son consultée depuis , au lieu de dé-
 » mentir la surprise , ne fait qu'approu-
 » ver de si justes préventions ». *Œuv.
 Mél. T. 2. c. 5.*

Assurément cette Emilie mériteroit
 d'avoir donné le jour à Sophie. Nous
 dirions sans hésiter, telle mere telle fille.
*A peine celle-ci est-elle jolie au premier
 aspect ; mais plus on la voit plus elle s'em-
 bellit. Elle gagne où tant d'autres per-
 dent , & ce qu'elle gagne , elle ne le perd
 plus.* *Emil. T. 4. p. 131.*

N'en faisons pas à deux fois : venons
 aux amours d'Emile , puisque son Men-
 tor en place l'histoire à la suite du por-
 trait de Sophie. J'ai cru remarquer dans
 ceux de Caliste & d'Agatocle , tracés par
 Panage , le canevas sur lequel notre
 Genevois a brodé.

» Caliste est jeune & belle , spirituelle
 » & sage. Agatocle n'est gueres plus âgé :
 » il est bien fait & de bonne conduite.
 » Son destin l'introduit par hazard dans

» la maison de Caliste , *comme Emile ar-*
 » *rive chez le pere de Sophie , après s'être*
 » *égaré dans des vallons où l'on n'apperçoit*
 » *aucun chemin.* Emil. Tom. 4. p. 199.
 » Agatocle fixe les yeux sur Caliste ; un
 » attrait puissant les ramene vers cette
 » jeune beauté qui s'en apperçoit & qui
 » rougit à son tour. Tous deux se regar-
 » dent furtivement & s'aiment sans oser
 » se le dire. Tous deux craignent , mais
 » Caliste encore plus qu'Agatocle , d'être
 » pris sur le fait l'un par l'autre , & tous
 » deux l'étoient à chaque instant «. Voilà
 de très-beaux portraits ; Panage qui les
 trace n'a pas désigné le pays où il a pris
 ses originaux ; la moindre indication
 nous eût conduit peut-être dans la sale
 où M. R. reçut une si généreuse hospi-
 talité & vit pour la première fois l'ai-
 mable Sophie.

*Emile & Sophie ne se sont pas encore
 dit un mot & déjà l'on voit qu'ils s'en-
 tendent. Leur abord n'est pas familier , il
 est embarrassé , timide : ils ne se parlent*

point ; leurs yeux baissés semblent s'éviter
& cela même est un signe d'intelligence.

Emil. T. 4. p. 214.

Me permettra-t-on une petite remarque ? Il me semble qu'on ne joue pas ainsi de la prunelle ,

Sans être pétri de matiere

Fort combustible & peu grossiere.

Mais abstraction faite du caractère de ces deux Amans , M. R. demande quel sera le sort des nouveaux époux ? *J'ai tiré leur horoscope (répond-t-il.) Le plus heureux que des mortels puissent éprouver sur la terre. Voilà Jean-Jacques, Devin, sans qu'on en puisse discerner d'autre raison, sinon que M. Panage l'étoit aussi en pareille conjoncture. » Agatocle & » Caliste seront constans dans leurs » amours (avoit-il dit). J'ose le prédire » & j'en fais la cause, &c. «. Les Mœurs 1748. partie 3. art. 1.*

J'ai honte d'employer à transcrire ces fadaïses, peut-être plus de tems que M.

R. n'en employa pour les approprier à son Emile. Toujours fécond où il faudroit être concis, ce Philosophe donne une risible importance à des maximes usées qu'on n'écrit plus depuis long-tems, parce qu'il n'est personne qui les ignore.

L'Amour ne peut durer qu'autant que ses desirs,
Nourri par l'espérance, il meurt par les plaisirs.

Ainsi s'exprimoit sur le charme passager de la plus séduisante des passions, un bel esprit dont les Ouvrages sont extrêmement répandus. On va voir de quel ample commentaire notre Genevois revêt un texte si simple. » En mettant le » comble au bonheur d'Emile, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur suprême est cent fois plus doux » à espérer qu'à obtenir. On en jouit » mieux, quand on l'attend que quand » on le goûte. . . . La félicité des sens est » passagere : l'état habituel du cœur y » perd toujours. Vous avez plus joui par

» l'espérance que vous ne jouirez en réalité. L'imagination qui pare ce qu'on » desire , l'abandonne dans la possession «. *Emil. T. 4. pag. 320.* Cependant M. Rousseau ne doute point qu'au bout de trente ans de mariage , une honnête femme , avec des graces , ne plaise à son mari , comme le premier jour. *Emil. T. 4. p. 189.* Mais il pense en un autre endroit , que l'état habituel du cœur perd toujours dans la possession de l'objet chéri : il y a de la contrariété dans ces opinions.

Me voici comme entraîné malgré moi à parler de la coquetterie , cette peste des vrais sentimens , cette charlatanerie de l'amour , la foiblesse favorite du beau sexe & souvent l'écueil du nôtre.

Les caractères qui peignent une coquette , dans Emile , se retrouvent au Dictionnaire Encyclopédique , sous l'article *Femme*. J'aurois bien envie d'en fournir toutes les preuves : il suffira de citer quelques traits décisifs.

Suivez Chloë, elle sourit à l'un, parle à l'oreille de l'autre, soutient son bras sur un troisieme, elle les rassure tour à tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux, de ses rivaux. Ainsi mêlant artificieusement les dédains & les préférences, elle réprime la témérité par un regard sévère: elle ranime l'espérance avec un souris tendre.... Chloë ne veut se cacher qu'après avoir été vûe. Damis sçait l'arrêter, en feignant de ne la pas voir.... On diroit quelquefois, qu'elle s'apperçoit à peine de sa présence; mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vû. S'il parle, elle ne paroît point l'écouter, mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu.

Ce tableau est d'après nature : examinons les tentatives de M. Rousseau, pour en approcher.

» La femme reste à sa place, un petit
 » cercle se rassemble autour d'elle &
 » semble lui cacher le reste de l'assem-
 » blée : cependant, il ne s'y passe rien
 » qu'elle n'apperçoive.... Elle a vû ce
 » qui s'est dit tout bas, elle sçait ce

» qu'un tel a pensé , &c. *T. 4. p. 97,*
 » 98. Une femme qui veut conserver
 » plusieurs amans , persuade à chacun
 » d'eux qu'elle le préfère... Vous ferez
 » émerveillé de l'adresse avec laquelle
 » elle donnera le change à tous deux...
 » Loin de les traiter de la même ma-
 » niere , elle affecte de mettre entre eux
 » de l'inégalité : elle fait si bien que
 » celui qu'elle maltraite croit que c'est
 » par dépit «. *Emil. T. 4. p. 99.* Il y a
 sans doute des différences dans le colo-
 ris ; mais laissons à part les draperies
 & bornons-nous à l'exécution du des-
 fein. M. R. s'exprime avec une délica-
 tesse infinie sur la pomme de Galathée ,
 & sa fuite mal-adroite : y a-t-il moins de
 connoissance du manège des femmes ,
 dans l'article cité des Encyclopédistes ?
Chloë ne veut se cacher qu'après avoir été
vue , &c.

Le Philosophe de Geneve se plaint,
 que » l'on impose aux filles une gêne
 » apparente... La modestie est sur leur

» visage & le libertinage est au fond
 » de leur cœur. Cette feinte modestie ;
 » elle-même en est un signe : elles ne
 » l'affectent que pour pouvoir s'en dé-
 » barrasser plutôt. *Quæ comedit & tergens*
 » *os suum , dicit , non sum operata ma-*
 » *lum* ». Emil. T. 4. p. 115.

Les Encyclopédistes observent que Chloë sçait également & dissimuler des desirs & feindre des sentimens: Qu'elle a rarement dans l'ame ce qu'elle a dans les yeux , & que ce qu'elle a fait en secret , elle se persuade ne l'avoir point fait. Des ressemblances si grandes dénotent que M. R. se prétend autorisé par bénéfice de compensation , à profiter d'un ouvrage accru de plusieurs articles qu'il y a fournis.

Je pense avoir démontré que le Philosophe de Geneve , n'est rien moins que timide à porter sa faux dans la moisson d'autrui. Aux preuves peut-être trop multipliées qui en ont été alléguées , ajoutons celles qui nous viennent des

Intelligences de M. R. avec l'*Ami des Femmes*, Ouvrage très-spirituel, imprimé à Hambourg 1759. On verra que les raisons données de la précocité de l'esprit dans les personnes du sexe, ne sont au quatrième volume d'Emile, qu'une redite de l'Auteur qui vient d'être indiqué. Cet honorable Citoyen, s'est attaché spécialement à convaincre les Dames, qu'il faut plus que du coloris, pour faire trouver dans leur commerce tous les avantages que l'on en doit attendre. Il a insinué que l'empire qu'elles tiennent de la beauté, ne leur est donné que pour le bien de l'espèce humaine. Qu'il est dans leurs manières encore plus que dans leurs traits, une douceur capable de fléchir la fierté naturelle de l'homme, qui si elle n'étoit tempérée, dégénéreroit en férocité. C'est ainsi, poursuit l'*Ami des Femmes* & M. Rousseau, sur sa trace, que les deux sexes doivent être perfectionnés l'un par l'autre, &c.

J'aime mieux renvoyer le Lecteur aux Livres de M. R. que de m'occuper à transcrire tous les passages analogues au texte de la Brochure qui guide ici notre Genevois. L'équité exigeroit que l'on reconnût les obligations qui sont dûes aux Ecrivains dont les travaux nous sont utiles. Ce que je viens de jeter sur le papier n'approche pas de l'élégance & de ce tour charmant que M. R. sçait donner aux matieres qu'il agite. Jamais on ne déguisa un lieu commun avec plus d'adresse : il lui échappe cependant quelques petits traits de galimatias , si toutefois ils lui échappent : car j'ai remarqué que c'est dans des endroits où une conclusion , par exemple , paroîtroit douteuse ou fautive , si elle étoit nettement tirée & clairement exprimée. Au lieu qu'en l'enveloppant de termes spécieux & ambigus , il eblouit ceux qui ne sont pas assez clairvoyans pour résoudre le Sophisme. Cet artifice est d'un homme d'esprit : mais est-il d'un homme de bonne foi ?

Si j'ai sçu me faire entendre, on a démêlé les replis d'une manière sourde, à l'aide de laquelle M. R. foule & met en pièces, bon nombre d'Auteurs qui se croyoient à l'abri de cette vexation. Mais je n'ai point dit que non content de copier les Livres d'autrui, notre Genevois copie aussi les siens. Qu'arrive-t-il de cette petite supercherie ? On relève dans Emile la méprise de Hobbes, qui définit le méchant, *un enfant robuste*, T. 1. p. 106, & l'on affecte d'oublier que cette remarque a sa place au Discours de l'inégalité. La note septième, qui est à la suite du même Discours, m'apprend que dans la société humaine, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Il ne falloit donc pas y revenir au premier Tome d'Emile, p. 234. La même note s'étend au long sur l'abus d'apprécier les Arts en raison de leur utilité réelle, &c. A quoi bon insérer ce principe au premier Tome d'Emile, pag. 76 ? La note douzième établit si

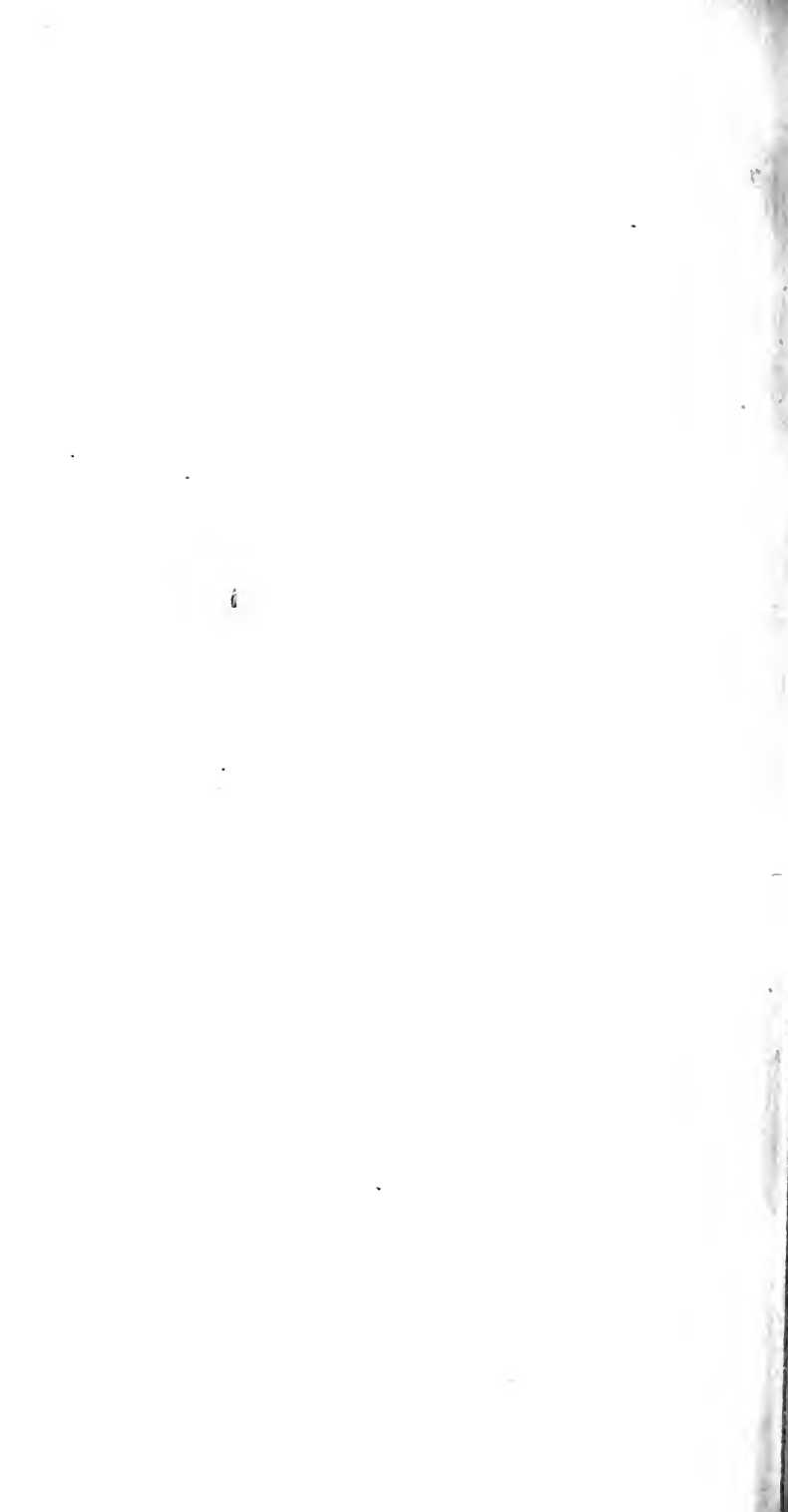
clairement la distinction de l'amour de soi & de l'amour propre, que M. R. n'a pu, sans se rendre ennuyeux, répéter la même chose au second Tome d'Emile, p. 163, dans le même ordre & presque dans les mêmes termes.

Ce n'est pas encore le plus fort argument contre notre Philosophe : sa Lettre concernant l'éducation des enfans de Julie, renferme je ne dis pas seulement des phrases, mais plusieurs pages qui sont de nouveau incorporées aux verbiages éloquens de l'Instituteur d'Emile. Un seul article peut servir d'exemple : je prie le Lecteur de conférer la Lettre troisième, Partie cinquieme d'Héloïse, à la page 259 & suivantes du premier Tome d'Emile, il y verra très-distinctement, *que si la nature a donné au cerveau des enfans, cette souplesse qui les rend propres à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, &c. &c. &c.*

M. R. est un homme admirable qui

n'auroit pas son pareil, s'il ne se reproduisoit lui-même ; il y réussit si bien que la copie vaut l'original. Rendons raison de cette conduite singuliere. Notre Genevois avoit sur son bureau, diverses ébauches telles qu'en ont toujours les personnes dont l'ordinaire occupation est d'écrire. Il assemble, il met pêle-mêle toutes ces esquisses, oubliant d'en avoir déjà tiré parti. Les volumes se multiplient sans que les Lecteurs soient plus instruits : mais le Libraire s'enrichit & l'Auteur s'acquiert un nom.





OBSERVATIONS

TOUCHANT LE DISCOURS

D E

M. J. J. ROUSSEAU DE GENEVE ;

*Sur le rétablissement des Sciences
& des Arts.*

AVERTISSEMENT.

L'Étroite union des études des enfans , avec les autres parties de leur éducation , me fait naître l'idée de placer à la suite d'Emile , les Paradoxes de M. Rousseau , sur la culture de l'esprit. Que dis-je ? M. Rousseau n'a point ici d'opinion particulière , quoiqu'il fasse pour le persuader. C'est un homme enguenillé des Écrits d'autrui : un vrai frippier dans la République des Lettres. Depuis long-tems , il doit à ce petit négoce , l'étendue de sa frêle Renommée ; chacun a son talent & sa vocation.



OBSERVATIONS

TOUCHANT LE DISCOURS

DE M. J. J. ROUSSEAU

DE GENEVE,

*Sur le rétablissement des Sciences
& des Arts.*

Utinam ut de Plagio cautum esset aliquid lege Fannia!
Lud. Vivès L. 5. de trad. Discip.

L'ACADÉMIE de Dijon, animée du desir d'accélérer les progrès des connoissances agréables, proposa en 1750, une question aussi digne d'elle, que propre à réveiller l'émulation des Littérateurs. On demandoit, *si le rétablissement des Sciences & des Arts, a contribué à épurer les mœurs?*

L'histoire fournissoit le parallele des

vices , qu'enfante l'ignorance , & des vertus presque toujours unies à la culture des Lettres. Nos meilleures plumes célébrèrent , à l'envi , le bonheur des peuples instruits. Un homme jusques alors inconnu , contraria ouvertement les Apologistes du sçavoir , & disposa les esprits à la bisarerie de ses idées , en commençant par avouer qu'il ne se soucioit point d'être entendu (a).

Ce préambule fit d'abord imaginer qu'il s'agissoit d'une pièce Arabe & Syriaque. Quelle fut la surprise de l'assemblée , à la vue d'un Suisse , qui avec les délicatesses de la Langue Françoisse , sçavoit encore tirer parti de toute l'énergie qu'on attribue à la sienne ! Dans le premier enthousiasme , on donna d'extraordinaires applaudissemens à sa diction : c'étoit le seul talent qui lui fût réellement acquis. Mais personne ne s'avisa

(a) *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis.*

Ce Vers d'Ovide tient lieu de devise au Discours de M. Rousseau sur les Sciences & Arts.

de reconnoître, sous un coloris moderne, les inaltérables traits de Montagne. La force d'expressions, la hardiesse des pensées qui caractérisent les *Essais* de ce Pyrronien, nous les retrouvons dans M. R. C'est dommage, que Montagne ignorât notre Poétique : car dans cette partie, le Philosophe de Geneve est au-dessous de lui-même, & les *Essais* sont presque le seul Livre qu'il n'ait point méprisé.

Avant de mettre en parallele Montagne & le Philosophe de Geneve, étudions ses conformités avec Lilio Gyraldi, homme d'esprit, qui pour son amusement écrivit en 1538, un Discours contre les Lettres & Littérateurs.

Il est certain que les rapports généraux entre ces deux Auteurs, sont marqués d'une maniere bien sensible, par l'origine des Arts, sous l'Emblème de Prométhée; les Sciences avilies par l'abus des Livres, les disputes de religion présentées comme des sources de scandale,

les Peuples ignorans préférés aux Nations instruites, la gloire de Rome & de Sparte en quelque sorte attachée au mépris des Lettres. Je me contente d'indiquer rapidement ces différens points, pour m'arrêter au trait le plus frappant, je veux dire, à l'usage des Sciences, relativement à la Religion.

M. Rousseau observe, » que dans les
 » commencemens de la Loi nouvelle,
 » ce ne fut point à des Sçavans que Je-
 » sus-Christ voulut confier sa doctrine
 » & son ministere. Il suivit dans son
 » choix la prédilection qu'il a montrée
 » en toute occasion pour les petits & les
 » simples. . . . Tous les Chrétiens cou-
 » roient au Martyre ; tous les Peuples
 » couroient au Baptême : l'histoire de
 » ces premiers tems est un prodige con-
 » tinuel. . . . Sous prétexte d'exposer la
 » turpitude du Paganisme, on se jetta
 » dans l'érudition. On voulut montrer
 » de la science & du bel esprit ; les
 » Livres parurent en foule & les mœurs
 » commencerent

commencerent à se relâcher «. (a).

Ainsi s'exprime le Philosophe de Genève; voici le texte de Lilio Gyraldi qui a rapport à ce passage. *His certè initiis crevit & aucta est Christiana pietas; illitteratos ac penè infantes hæc habuit primos magistros & invictos duces; quin scifari liceat, quoad in animis & puris mentibus & ad cœlestia tantùm intentis innixa est nostra religio, semper crevit, caput extulit.... Ubi verò cœptus est amoris ardor refrigescere & potiùs scriptis corroborari, & fulciri. Proh bone Deus! Quantum retrò lapsa est; penes nos dico contaminatos & malè affectos (b).*

L'emprunt n'est point douteux; mais pour mettre ses vols à l'abri du soupçon, M. Rousseau » promet de se dé» fendre à l'avenir par des raisons tirées» des Philosophes «. Cette maniere sub-

(a) Observ. de M. J. J. R. sur la Rép. qui a été faite à son Disc.

(b) Lillii Gyraldi Opera. *Basilee*, 1580. per Thomæ Guatinum, in-fol. pag. 422.

tile & détournée de déclarer qu'on n'a rien dû jusques alors aux Livres d'autrui, bien que l'on soit chargé de leurs dépouilles, ne sert qu'à soulever la critique, contre un amour-propre si mal entendu.

Le Philosophe de Geneve répète mot à mot, d'après la Bruyere, *que les Princes voyent avec plaisir le goût des Arts agréables & des superfluités, qui nourrissent dans leurs sujets cette petiteffe d'ame, propre à la servitude* (a). C'est d'après Hobbes, qu'il attribue à l'oïveté l'origine & les progrès des Arts (b). Cet Anglois avoit dit avant lui qu'il *ne faut point de maîtres à ceux que la nature destine à faire des disciples*, avec cette notable différence que Hobbes applique son principe à Archimède & à Platon; au lieu que M. R. le fait tomber sur Bacon & Descartes (c).

(a) La Bruyere, neuvieme Edit. 1696. p. 320.

(b) Hob. Oper. *Amstelod.* 1668. cap. 46. *De Reg. Teneb.*

(c) Hob. *ibid.*

L'on ne niera pas que M. R. n'intéresse ses Lecteurs , ne les instruisse même quand il parle du dépérissement du goût causé par le caprice de la mode , du crédit outré des Arts de pur agrément , de l'insensée prodigalité du luxe. J'en demande pardon à ses admirateurs : après les Ouvrages de l'*Ami des Hommes* , rien de cela n'annonce l'esprit inventif , le génie créateur. Je nomme celui-ci , plus communément connu que Werulam & d'autres Philosophes , qui dans tous les âges , ont réclamé les droits du beau & de l'honnête , contre le torrent des préjugés & du vice.

Je passe aux secretes intelligences , que se ménage M. Rousseau avec Michel de Montagne.

» Il regne dans nos mœurs (selon
 » notre Genevois) une vile & trom-
 » peuse uniformité , & tous les esprits
 » semblent avoir été jettés dans un même
 » moule. Sans cesse la politesse exige ,
 » la bienséance ordonne ; sans cesse on

» fuit les usages & jamais son propre
» goût «.

C'est une vieille Observation de Montagne L. 2. c. 12. *A présent les hommes vont tous un train, & sont voués à certaines pratiques, en sorte qu'ils sont contraints de maintenir ce qu'ils n'approuvent pas.*

» Oublierois-je, poursuit M. Rouf-
» feau, que ce fut dans le sein même
» de la Grece, qu'on vit s'élever cette
» cité aussi célèbre par son heureuse
» ignorance que par la sagesse de ses
» loix. . . . O Sparte ! opprobre éternel
» d'une vaine doctrine, tandis que les
» vices conduits par les beaux Arts, s'in-
» troduisoient ensemble dans Athènes,
» elle devint le séjour du bon goût, le
» pays des Orateurs & des Philoso-
» phes « &c.

Ce trait n'a coûté à notre Genevois que le léger embarras d'y mettre une diction châtiée. Montagne avoit écrit, L. 1. c. 24. de ses Essais, *qu'on alloit aux autres villes de Grece, chercher des*

Rhétoriciens , des Peintres & des Musiciens : mais à Lacédémone , des Législateurs , des Magistrats , des Empereurs. A Athènes on apprenoit à bien dire , là à bien faire : ici à se démêler d'un argument sophistique , là à rabattre d'un grand courage les menaces de la fortune.

» C'est , de l'aveu de M. Rousseau ;
 » au tems des Ennius & des Terences
 » que Rome , fondée par un Pasteur &
 » illustrée par des Laboureurs , commen-
 » ça à dégénérer. Cette Capitale tombe
 » enfin sous le joug , qu'elle avoit im-
 » posé à tant de peuples «.

Montagne ne s'éloignoit point de cette opinion. L. 1. c. 24. *La vieille Rome me semble avoir porté des gens de plus grande valeur , que cette Rome sçavante qui se ruina soi-même.*

» Nous ne sçavons ni les Sophistes , ni
 » les Poètes , ni les Orateurs , ni les
 » Artistes , ni moi , (disoit Socrate &
 » M. Rousseau d'après lui) ce que c'est
 » que le vrai , le beau & le bon ; mais

» il y a entre nous cette différence ;
 » que quoique ces gens ne sçachent rien ;
 » tous croyent sçavoir quelque chose :
 » au lieu que moi , si je ne sçais rien ,
 » au moins je n'en suis pas en doute ;
 » de sorte que toute cette supériorité
 » qui m'est accordée par l'Oracle , se
 » réduit seulement à être convaincu que
 » j'ignore ce que je ne sçais pas «.

*O Cuides combien tu nous empêche
 (s'écrioit Montagne) L. 1. c. 24. Après
 que Socrate fut averti que le Dieu de la
 sagesse lui avoit attribué le nom de Sage ;
 il en fut étonné : & se secouant par-tout ,
 ne trouvoit aucun fondement à cette divine
 sentence. Enfin il se résolut qu'il n'étoit
 sage , que parce qu'il ne se tenoit pas tel ;
 & que son Dieu estimoit bêtise à l'homme ,
 l'opinion de science , & que la meilleure
 doctrine étoit celle de son ignorance.*

» Par combien d'erreurs mille fois
 » plus dangereuses que la vérité n'est
 » utile , ne faut-il point passer pour
 » arriver à elle ? Le désavantage est visi-

» ble ; car le faux est susceptible d'une
 » infinité de combinaisons , mais la vé-
 » rité n'a qu'une maniere d'être «. Telle
 est la suite du Texte de M. Rousseau.

Montagne avoit dit en son langage
 Gaulois L. 3. c. 8. *Si comme la vérité , le
 mensonge n'avoit qu'un visage , nous se-
 rions en meilleur terme ; mais le revers de
 la vérité a un champ indéfini : mille rou-
 tes dévoient du blanc , une y va.*

Le Philosophe de Geneve pense » que
 » le petit nombre de peuples préservés
 » de la contagion des vaines connois-
 » sances , ont par leurs vertus fait l'e-
 » xemple des autres nations ; tels furent
 » les Scythes , &c. . . . Tandis que les
 » Arts se perfectionnent , le vrai cou-
 » rage s'énerve « , &c.

Je trouve encore ici M. Rousseau
 d'accord avec Montagne , L. 1. c. 24.
*Les exemples nous apprennent que l'étude
 des sciences effémine les courages. Les plus
 belliqueuses Nations en nos jours sont les
 plus ignorantes , les Scythes , &c. Mon-*

tagne se plaint aussi, L. 3. c. 9. de ses *Essais*, que l'écrivainerie semble être le symptôme d'un siècle débordé. Cet embe-soignement oisif naît de ce que chacun se prend lâchement à l'office de sa vocation & s'en débauche. Idée singulière à laquelle M. Rousseau n'ajoute pour ainsi dire qu'une exclamation.

» Que devons-nous penser de cette
 » foule de Lettrés oisifs, & plût à Dieu
 » qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs
 » en seroient plus saines & la société
 » plus paisible. . . . Quand les Goths ra-
 » vagerent la Grece, les Bibliothèques
 » ne furent épargnées que par cette opi-
 » nion, qu'il falloit laisser aux Ennemis
 » des meubles si propres à les détourner
 » des exercices militaires «.

Ce trait historique & celui des guerres de Naples sous Charles VIII. finissent le vingt-quatrième Chapitre du premier Livre *des Essais*, que le Philosophe de Geneve pouvoit aussi facilement indiquer sous le nom de l'Auteur,

qui les lui suggère , que par des expressions vagues & mifes , ce semble , pour dépayfer le Lecteur. C'est du même Chapitre qu'est tiré ce passage Latin , *postquam Docti prodierunt , boni desunt* : ainsi traduit par M. Rousseau : » Depuis que
 » les Sçavans ont commencé à paroître
 » parmi nous , les gens de bien se sont
 » éclipsés « .

M. Rousseau se croit fondé à faire tomber cette sanglante apostrophe sur nos Troupes. » De quel œil pense-t-on
 » que puissent envisager la faim , la
 » soif , les fatigues , des hommes que la
 » moindre peine rebute « ?

Si ce reproche est mérité , il faut croire que la France n'eut jamais de vrais braves ; car Montagne prétend que Tite-Live parlant des nôtres disoit , *intolerantissima laboris corpora , vix arma humeris gerebant*. Essais L. 2. c. 9.

Notre Genevois soupire de ce qu'il n'y a plus d'amitié sincère , » plus d'esti-
 » me réelle , plus de confiance fondée.

» Les ombrages, les soupçons se cachent
 » fans cesse sous ce voile uniforme &
 » perfide de politesse «. Rempli, com-
 me il est, des Essais de Montagne, il
 paroîtroit singulier, qu'il n'y eût point
 remarqué la peinture d'un dérèglement
 applicable aux hommes de tous les
 tems.

*Nous ne cherchons qu'à sauver les appa-
 rences & trahir cependant nos intentions
 & plâtrer le fait. Nous désavouons notre
 pensée aux duppes de notre franchise en
 cherchant des conilleries. Essais L. 3. c. 10.*

Voici encore bon nombre de pen-
 sées, où l'on remarquera sans peine,
 l'intimité qui regne entre Montagne &
 M. Rousseau.

*Montagne L. 2. c. 17. Notre institution
 a eu pour fin de nous faire non bons & sages,
 mais sçavans. Elle ne nous a appris d'em-
 brasser la vertu, mais elle nous en a imprimé
 l'étimologie. Nous sçavons la décliner, si
 nous ne sçavons l'aimer.*

M. Rousseau : » Dès nos premières

» années, une éducation infensée orne
 » notre esprit & corrompt notre juge-
 » ment. On élève à grands frais la jeu-
 » nesse, pour lui apprendre toutes cho-
 » ses, excepté ses devoirs «.

Montagne L. 1. c. 24. *J'aimerois aussz
 cher que mon écolier eût passé le tems dans
 un jeu de peaume, au moins le corps en
 seroit plus allégre.*

Rousseau : » J'aimerois autant, disoit
 » un Sage, que mon écolier eût passé le
 » tems dans un jeu de peaume, au moins
 » le corps en seroit plus dispos «.

Montagne L. 1. c. 24. *On demandoit
 à Agésilais ce qu'il étoit d'avis que les
 enfans apprissent ? Ce qu'ils doivent faire
 étant hommes, répondit-il.*

Rousseau : » Que faut-il donc qu'ils
 » apprennent ? Voilà certes une belle
 » question : Qu'ils apprennent ce qu'ils
 » doivent faire étant hommes «.

Montagne L. 1. c. 24. *Nous nous en-
 querons, sçait-il du grec ou du latin ; mais
 s'il est devenu meilleur, c'étoit le principal*

Et c'est ce qui demeure en arriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant , non qui est plus sçavant.

Rouffeau : » On ne demande plus
» d'un homme s'il a de la probité , mais
» s'il a des talens : ni d'un Livre s'il est
» utile , mais s'il est bien écrit «.

Montagne L. 3. c. 8. *On voit tant d'ineptes ames entre les sçavans : il s'en fût fait de bons artisans , leur vigueur naturelle étoit taillée à cette proportion.*

Rouffeau : » Tel qui fera toute sa vie ,
» un mauvais Vérificateur , un Géome-
» tre fubalterne , feroit peut-être devenu
» grand Fabricateur d'étoffes «.

Montagne L. 3. c. 10. *Ceux qui sça-
vent de combien d'offices ils font obligés
à eux-mêmes , trouvent que nature leur a
donné cette commission pleine assez & nul-
lement oisive : tu as largement affaire chez
toi , ne t'éloigne pas.*

M. Rouffeau : » Laissons à d'autres
» le foin d'instruire les peuples de leurs
» devoirs ; & bornons-nous à bien rem-

» plir les nôtres ; nous n'avons pas be-
 » soin d'en sçavoir davantage.

Montagne L. 3. c. 3. *C'est un doux & mol chevet, que l'ignorance à reposer une tête bien faite.*

Roufféau : » Il est une précieuse igno-
 » rance , trésor d'une ame pure , qui
 » met toute sa félicité à se replier sur
 » elle-même «.

Montagne L. 3. c. 12. *Il ne faut gueres de lettres à former une ame saine.*

M. Roufféau : » Si les hommes étoient
 » ce qu'ils doivent être , ils n'auroient
 » gueres besoin d'étudier «.

Sans que j'entre dans de plus longues discussions , l'on voit combien le travail du Philosophe Genevois a été adouci par celui du Gentilhomme Périgordin. Des ressemblances si marquées n'empêchent point le premier de se vanter
 » d'avoir long-tems médité son sujet ,
 » & d'y avoir mis des vérités qui ne
 » frappent pas moins par leur évidence
 » que par leur nouveauté «. En cela bien

différent de Montagne, qui confesse ses emprunts avec une naïveté charmante. *Je m'en vais écorniflant par-ci, par-là; les sentences des Livres qui me plaisent, pour les incrufter en cettui-ci, où elles ne sont plus miennes.* L. 1. c. 24.

Si dans le Discours de M. Rousseau sur le rétablissement des Sciences, il est quelque pensée brillante, quelque paradoxe éblouissant dont il ne soit point redevable à Montagne, il ne cesse pas pour cela d'être Plagiaire. Lisez le Discours ci-dessus mentionné, de Lilio Gyraldi, intitulé, *Progymnasma adversus Litteras & Litteratos*; les doutes se dissipent, & M. R. demeurera chargé de l'opprobre qu'il mérite.

Il ne fera pas hors de propos de dire quelque chose de Carlostadt & de Corneille Agrippa, deux hommes singuliers, qui vers le milieu du XVI^e siècle, s'élevèrent contre les Arts & les Sciences.

Carlostadt, ami puis rival de Luther, exhortoit ses disciples à mépriser les

connoissances humaines , pour ne s'attacher qu'à la lecture de la Bible. Il persuada aux écoliers de Wirtemberg , de brûler leurs Livres , & d'apprendre un métier. Il se fit Laboureur pour leur en donner l'exemple : courut à Strasbourg , à Zurich , & en divers Cantons de la Suisse , s'offrant à tout le monde , au rapport de Moreri , & personne ne le vouloit.

Corneille Agrippa , avoit publié quelques années auparavant , son *Traité de la Vanité des Sciences* , où il tente d'établir , qu'il n'y a rien de plus dangereux pour la vie des hommes & le salut de leur ame , que d'être sçavant. Mais outre que cet Ecrivain ne regarde son Discours que comme un jeu d'esprit , en quoi il diffère déjà de M. Rousseau ; il paroît n'avoir rabaislé les inventions humaines , que pour insister sur l'importance des vérités révélées. L'un néglige les faits pour s'abandonner à son imagination ; l'autre au contraire , marche

presque toujours, éclairé par le flambeau de l'histoire. Le premier d'un air enjoué, communique au Lecteur sa gayeté : le dernier remplit de son sujet, le présente sous l'aspect le plus grave, & s'inquiette peu d'amuser, pourvu qu'il instruisse. Corneille Agrippa va droit à son but en décrivant, chaque art, chaque science, chaque genre de vacation. Le Philosophe de Geneve, laisse loin de lui ces différens détails, pour embrasser, sous un point de vue général, les Arts & les Sciences & les assujettir aux principes de sa Philosophie. D'où j'infère que l'unité du sujet les rapproche, mais qu'ils n'ont rien de commun dans la maniere de le traiter.

F I N.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S :

- C**HAPITRE I. *De quelques Anciens qui ont traité de l'éducation dans les principes de M. J. J. Rousseau ,* Pag. 1
- C**HAP. II. *Parallèle de M. Rousseau , de Sainte-Marthe , de M. Desfarts , sur l'éducation corporelle des enfans ,* 55
- C**HAP. III. *Conformité de M. Rousseau , du P. Malebranche , de Crouzas , Morelli , &c. qui ont écrit sur l'origine des connoissances ,* 76
- C**HAP. IV. *Des Emprunts de M. Rousseau sur M. de Montagne ,* 119
- C**HAP. V. *Des connoissances que M. Rousseau a prises dans les Livres de Locke , avec l'Analyse d'un Traité d'Education par Mapphée Vegge ,* 159
- C**HAP. VI. *Pensées de divers Auteurs , imitées ou traduites par M. J. J. Rousseau ,* 200

378 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. VII. *Profession de Foi du Sa-
voyard ,* 258

CHAP. VIII. *Des Auteurs que M. Rouf-
seau a consultés pour l'éducation de So-
phie ,* 317

OBSERVATIONS *touchant le Discours de
M. Rousseau , sur le rétablissement des
Sciences & des Arts ,* 357.

Fin de la Table.

LIVRES NOUVEAUX
*sous presse qui vont paroître &
qui ne se trouveront que chez*
DURAND, Libraire, rue Saint
Jacques, à la Sagesse.

- * **E**LISABETH, Roman, par Mad. B:
4 vol. in-12. en forme de Lettres,
1766. br. 5 liv.
- * **H**ist. de Misse Honora, ou le Vice
Dupe de lui-même, Roman, traduit
de l'Anglois, 4 volumes in-12. 1766.
br. 6 liv.
- * **P**lagiats (Les) de Jean-Jacques Rouf-
seau, Citoyen de Geneve, in-12.
2 l. 10 f.
- * **L**e même in-8°. pour servir de suite
à l'Edition de ses Oeuvres in-8°. 5 l.
- * **E**ssais Historiques & Philosophiques
sur les principaux Ridicules des diffé-
rentes Nations, par M. G... Dourk...
br. in-12. 1766. 1 l. 4 f.
- * **R**echerches sur la Population des Gé-
néralités de Lyon, de Rouen & d'Au-
vergne, in-4°. 1766. 10 liv.

*LIVRES nouveaux actuellement sous
 presse, ou nouvellement imprimés, ou
 réimprimés, qui vont paroître successi-
 vement. Ceux marqués d'une étoile, dé-
 signent les Livres de fonds, & les autres
 sont Livres d'assortiment qui se trouvent
 en nombre chez le même Libraire.*

- * Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique, par Racine, in-4°. 15 vol. 1766. On distribuera les neuf premiers volumes dans le courant de Janvier, & les six derniers paroîtront à la fin de 1766.
- * Anecdotes Historiques, ou Tablettes des Rois de France : nouvelle Edition, considérablement augmentée par M. D. 1766. 5 vol. in-12. 7 l. 10 s.
- Nota.* L'on trouve aussi, du même Auteur, les Mémoires Historiques & Critiques, & Anecdotes des Reines & Regentes de France, 4 vol. in-12. 1764. 12 liv.
- * Histoire du Traité de Westphalie ou des Négociations qui se firent à Munster & à Osnabrug, pour établir la Paix entre toutes les Puissances de

- l'Europe ; composée principalement
 sur les Mémoires de la Cour & des
 Plénipotentiaires de France , par le
 Pere Bougeant , nouv. Edition in-4°.
- 3 vol. 1766. *sous presse.* 30 liv.
- Hist. d'Henri IV. par M. de Perefixe ;
 nouvelle Edition , in-12. 1766. *sous*
presse. 2 l. 10 s.
- Année Chrétienne , par le Pere Croiset ,
 nouvelle Edit. considérablement aug-
 mentée , 1765. 18 vol. in-12. 54 liv.
- Astronomie des Marins , in-8°. un vol.
sous presse.
- Aventurier (L') Hollandois , ou la Vie
 & les Aventures divertissantes & ex-
 traordinaires d'un Hollandois , avec
 figures , à Amsterdam 1766.
- Bibliothèque Choisie de Littérature &
 d'Histoire ; ou l'Esprit des Ana , 2 vol.
 1765. 5 liv.
- Clairval Philosophie , ou la force des
 Passions , 2 vol. in-12. 1765. 3 liv.
- Collet : Devoirs de la Vie religieuse ,
 dans lequel on résout les principaux
 cas de conscience qui regardent cette
 matiere , 2 vol. in-12. 1765. 5 liv.
- Démonstration Élémentaire de Botani-
 que , par Bourgelat , in-8°. un vol.
 1755. *sous presse.*

- Dieu , Ode , par M. Feutry , in - 4°. 1765. 6 f.
- Elémens & Traité de Géometrie , par M. de Puisieux , un vol. in-8°. fig. 1765. 7 liv.
- Epître sur les Voyages , par M. Delille , Pièce qui a remporté le Prix de l'Académie de Marseille. 12 f.
- Essai sur la Lecture , *brochure* , in-8°. 1765. 1 liv.
- Essais Metaphysico-Mathématiques , par Freval , 1 vol. in-8°. 1766. Amsterdam.
- Guide (Le) des jeunes Mathématiciens , 1 vol. in-8°. 1766. Avignon.
- Histoire & Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Montpellier. Lyon 1766. in-4°. Tome I. *sous presse*. 14 liv.
- Lettres de Merence , in-12. 2 vol. 1766.
- Matiere (La) Médicale Vétérinaire , par Bourgelat , in-8°. 1 vol. 1765. 5 liv.
- Mémoires de Madame Batteville , ou la Veuve parfaite , par Madame le Prince de Beaumont , un vol. in-12. 1766. 2 liv.
- Mêlanges d'Histoire Naturelle , par M. Alleon Dulac , Avocat en Parlement & aux Cours de Lyon , 6 vol. in-8°. 1765. 24 liv.

Nouveau Diction. Géographique Portatif
de la France , où l'on donne une con-
noissance exacte des Provinces , Gou-
vernemens, Villes, Bourgs, Villages,
Fleuves, Rivieres, Abbayes, &c. 4 vol.
in-8°. Avignon 1765. 16 liv.

Parfait (Le) Indigotier, in-12. 1 vol.
1766.

Penfées de Voltaire, 1 vol. Avignon
1765. 2 l. 10 f.

Pharfale (La) de Lucain, traduite par
M. Masson, Trésorier de France.

Recherche sur l'époque de l'Equitation
& del'usage des Chars équestres chez
les Anciens , où l'on montre l'incer-
titude des premiers temps historiques
des Peuples, par le Pere Gabriel Fa-
brici , 1 vol. in-8°. 6 liv.

Réflexions sur les Hermaphrodites, rela-
tivement à Anne Grand-Jean, qualifiée
telle dans un Mémoire de M^e. Ver-
meil, Avocat au Parlement , 1765.
12 f.

Scipionis Gentilis Juris Consulti Opera
omnia , in-4°. 8 vol. Neapoli 1763.

Socrate Tragédie en cinq Actes, 1765:
1 l. 10 f.

Traité des Maladies qui attaquent les

gens de Mer, un vol. in-12. 1766.
Marseille. *Sous presse.*

Traité des Vapeurs, & des Affections
vaporeuses des deux sexes, par M.
Pomme fils, Docteur en Médecine
de l'Université de Montpellier, 1 vol.
in-8°. 1765. nouv. Edit. 4 liv.

F I N.



$$\frac{1}{5}$$

$$\frac{23}{22}$$

